

En attendant

les Dieux

Jean-Marc Irlès

En attendant

les Dieux

Anticipation

Quand on a tout essayé et que tout a raté,
Seuls les Dieux peuvent nous sauver.
Alors priez mes fils et implorez les Dieux
Sauf, bien sûr, si les Dieux ce sont vous.

Pape Jérôme
(2030 - 2037)

Préambule

La conférence sur la création de l'Empire Galactique de Terraïa commençait. Le silence s'était fait dans la salle. Tout le monde se concentrait désormais et l'attention de chacun se focalisait sur l'orateur. Il se tenait debout, seul au milieu de l'immense scène, splendide dans sa tenue de Grand Officier de l'Ordre Galactique.

Le narrateur se mit à parler et sa voix chaude captiva immédiatement l'auditoire...

"Mon propos n'est pas vraiment de la science-fiction. C'est simplement une fabuleuse histoire qui a commencé il y a quelques dizaines années et se poursuivra demain pour l'éternité. Même si nous sommes déjà demain.

Je vais vous raconter l'histoire extraordinaire de Vincent.

Oui, le Vincent que vous vénerez.

Bien sûr, vous ne vous attendez pas à ces révélations pour le moins étonnantes. Pourtant, tout est véridique et pour peu que vous puissiez avoir accès, comme cela a été le cas pour moi, aux archives secrètes de l'Empire, vous pourriez contrôler tous les éléments de cette fabuleuse narration.

Tout a commencé bien avant que Vincent n'entre en lice, en fait quelques dizaines d'années avant la naissance de notre cher héros.

En ce temps-là, quelque part dans l'univers, des entités intelligentes humanistes et technologiquement avancées réunirent un congrès intersidéral. Il s'agissait d'intervenir une fois de plus dans un coin reculé de la Voie Lactée pour sauver la planète Gaïa du système Solarus.

Cette planète, notre planète en fait, est l'une des rares de l'Univers à posséder des êtres intelligents capables de développer une civilisation mécanique. Bien des planètes connaissent la vie, quelques-unes ont même une sorte de vie intelligente. Mais rares sont celles sur qui une civilisation animale a émergé du chaos primitif. Et c'est encore plus extraordinaire quand elles ont évolué vers la création d'êtres intelligents dotés de la capacité corporelle physique de mettre au point des engins mécaniques.

Les rarissimes fois où cela s'est produit, les êtres en question sont vite sortis de leur condition originelle pour progresser vers quelque chose de plus détaché des contingences et des désirs basiques de l'animalité sans conscience.

Pourtant sur notre planète l'espèce dominatrice, les humains, a semble-t-il du mal à se sortir du règne animal dont notre civilisation est issue. Malgré notre indéniable et remarquable évolution, nous ne pouvons franchir le cap de l'instinct de tuer pour dominer ou protéger nos zones de vie.

Parmi les rares entités spatiales capables de sortir de cette condition primitive, moins d'une dizaine dans tout l'univers, deux espèces sont déjà intervenues dans le passé sur Gaïa, comme ils appellent notre planète, pour nous aider à sortir de cette animalité.

À l'époque notre planète était soumise à des guerres violentes et cruelles, la production industrielle polluait gravement notre atmosphère, le climat se détériorait, des gens mouraient chaque jour par milliers. Nous étions au bord d'une catastrophe immense et de l'éradication de l'espèce humaine. Nos élites et nos gouvernants ne pensaient qu'à préserver leurs privilèges.

Compte tenu de ce qui se passait sur notre astre au moment où commence ce récit, les entités réunies en congrès pensaient qu'il fallait à nouveau revenir dans le système Solarus. Ils décidèrent d'envoyer un vaisseau interstellaire vers la Terre pour essayer de la sauver car nous allions tout droit vers une destruction totale de la vie sur notre planète.

Et c'est donc sur notre planète qu'est apparu Vincent. Notre Vincent. Qui aurait pu se douter de son destin exceptionnel ? Il était le fils d'un brave homme simple, issu d'un couple discret et modeste. Né en France, il était la première génération née sur le sol français.

En effet son grand-père paternel et sa grand-mère venaient tous deux d'Égypte. De religion chrétienne copte ils avaient émigré vers l'Europe à l'époque troublée de ce que les historiens appelèrent "le printemps arabe". Ils s'étaient installés près de Toulouse à cause du climat qui était assez proche de leur région natale, et avaient vécu discrètement, s'intégrant avec un peu de difficultés dans la société Française.

Un de leurs fils épousa une fille de Muret, une ville proche de Toulouse. Ils eurent un enfant, Vincent, qui vécut une scolarité normale au milieu de ce désordre tragique qui menait la Terre, de plus en plus vite, vers une fin inéluctable.

Ou du moins, qui poussait l'humanité intelligente vers une tragique disparition.

Je vais vous raconter comment les gouvernements de la Terre agissaient à cette époque et nous pourrons mesurer leur incurie.

Je vais vous révéler que Vincent fut accablé par un destin contraire, poursuivi par un policier borné mais persévérant.

Je vous parlerai de la compagne de Vincent, celle qu'il choisit en arrivant à Paris, celle qui fut son grand amour. Cette jeune vendeuse de produits de luxe évoluera vers l'acquisition de responsabilités importantes.

Nous verrons l'arrivée des Dieux, comme les appelaient les habitants de la Terre, et ses conséquences sur la vie des Terriens.

Nous verrons comment, malgré les oppositions multiples, s'est accompli le destin fabuleux de Vincent.

Oui, le Vincent que vous vénérez."

PREMIÈRE PARTIE

LA FIN DES TEMPS SAUVAGES

Vincent 01

La randonnée en montagne

Le soleil se levait à peine sur l'horizon cabossé de toutes parts. Ses premiers rayons mauve orangé coloraient de feu les sommets des pics dantesques du cirque glaciaire. Quelques petits nuages floconneux erraient dans le ciel qui s'éclaircissait à vue d'œil.

Vincent s'étira paresseusement à sa manière particulière c'est-à-dire en tendant en même temps ses quatre membres vers quatre directions opposées. Il émit un grognement de satisfaction en respirant un grand coup d'air frais.

Ses yeux bleus acier contemplaient enfin le paysage grandiose qui s'offrait à lui. Il sortit du duvet qui l'enserrait, se leva et se dirigea vers le ruisseau qui frémissait à cinq mètres de lui. Il se pencha sur l'eau limpide et emplit ses mains en conque du liquide vivifiant dont il aspergea son visage. Des gouttes éclaboussèrent son torse bronzé. Il contracta ses muscles sous l'attaque glacée de l'eau du torrent.

Il se sentait si bien ici au milieu de la nature sauvage et préservée où l'Homme se retrouvait. Ici pas de mensonges, pas de forfanteries, pas de faux semblants. Pas besoin de flatter qui que ce soit car pas de chef à respecter.

La nature est vraie. Simplement vraie. Et nul ne peut tricher avec elle. La valeur des hommes se juge à leur capacité à survivre. Il faut savoir réagir avec justesse face au problème. L'intelligence primaire prévaut sur l'intelligence cognitive. Il n'était pas primaire pourtant, mais il se sentait bien ici. Il aimait les hauteurs des montagnes. Il aimait les pics qui lui rappelaient les pyramides d'Égypte dont lui parlait toujours son grand-père.

Il se retourna vers un amas de tissus en boule tout près de là.

– Viviane, lève-toi. Le soleil émerge. C'est magnifique.

Le paquet marron se mit à bouger près de son duvet vide. Un bras en émergea. Suivi d'une touffe de cheveux ébouriffés. Des boucles rousses semblaient cacher un animal dantesque aux intentions belliqueuses accompagnées d'un feulement rauque.

Viviane sortit son autre bras, poussa un nouveau cri en sautant brusquement sur ses pieds et se précipita en riant vers Vincent. Son duvet chuta à ses pieds et elle apparut dans sa splendeur gracile seulement vêtue de son slip. Sa plastique admirable détourna le regard de son compagnon qui délaissa le spectacle du matin naissant pour une promesse plus abordable.

La jeune femme se prit les pieds dans le sac duveté et chuta dans les bras du jeune homme qui n'en demandait pas moins.

Leurs lèvres se joignirent tout naturellement et ils échangèrent un long baiser. Le premier baiser du matin a toujours un goût particulier. Un peu moins sucré, il est souvent moins agréable que celui de l'après déjeuner qui promet une sieste souvent spécifiée de « crapuleuse », Vincent ne savait pas vraiment pourquoi.

Pourtant avec elle ce premier baiser était délicieux. Il l'emportait immédiatement vers des horizons ensoleillés, au bord d'une plage de sable blanc. Il entendait le ressac d'une eau chaude qui l'invitait à plonger dans des délices charnels.

Pour l'heure, il percevait contre lui la chaleur du corps de la jeune femme qui se serrait voluptueusement le long de ses pectoraux, de son ventre, de ses jambes. Il devait la repousser maintenant ou il n'y arriverait pas et ils chuteraient tous deux dans cette eau tiède qui reflétait l'image des palmiers penchés bizarrement vers le sable blond. Sauf qu'ils n'étaient pas dans le rêve du premier baiser et que l'eau les glacerait.

Ensuite, il le savait d'expérience, il ne maîtriserait plus rien. Il inspira le plus fortement possible pour emplir ses poumons d'oxygène et retrouver suffisamment de lucidité, et il la repoussa doucement.

Quand ils se séparèrent, le soleil avait définitivement réussi à passer au-dessus des pics acérés de la chaîne granitique qui encerclait la vallée haute perchée où le couple avait dormi. L'air frais se para de milliers de feux étincelants qui brillaient sous les premières caresses de l'astre flamboyant.

Une chaleur soudaine frappa les amoureux et Vincent sentit une autre chaleur, interne celle-ci, qui le distrairait des tâches matinales. Viviane, en pécheresse tentatrice, vint le

provoquer encore une fois et gagna sa bataille. Ils roulèrent enlacés dans l'herbe humide.

Un lapin qui se nettoyait consciencieusement les oreilles avec ses deux pattes antérieures dans le fourré d'à côté, se sauva en émettant une sorte de couinement qui se rapprochait plus du piaillage que du glapissement.

Une perdrix s'envola brusquement devant lui. Un aigle qui veillait dans le ciel fondit sur elle. Il dévia de sa trajectoire au dernier moment pour attraper le lapin, proie plus grosse, avant d'être effrayé à son tour par les gesticulations du couple d'humains qui riait à pleine gorge en courant sur la prairie et dans le ruisseau glacé.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent brutalement en arrivant devant un bosquet d'asphodèles dont les tiges hautes d'un bon mètre supportaient des grappes denses de grandes fleurs blanches très odorantes qui s'ouvraient au soleil du matin.

Le spectacle du cirque de Gavarnie s'éveillant en ce jour de printemps était absolument merveilleux. Les pics étaient encore couverts de neige tandis que la plaine alluviale qui descendait vers le sud jusqu'au gave de Pau était déjà éclaboussée des coloris joyeux et vifs des fleurs de roche.

Les androsaces vivaces aux cinq pétales blancs et au cœur rouge disputaient les anfractuosités des falaises aux saxifrages roses et aux ancolies mauves.

– Tu as vu comme c'est beau dit Viviane, en reprenant son souffle.

– C'est beau, c'est paisible, c'est grandiose, c'est le paradis et tu es mon Ève.

– Alors ne me croque pas ou tout cela va mal finir comme dans la Bible.

– Oui mais j'ai une faim de loup. Wou-ou-ou se mit-il à crier en lui sautant dessus sans lui laisser la possibilité de s'échapper.

Il la coucha dans l'herbe et elle se laissa faire. Adam croqua la pomme qu'Ève lui offrait avec délectation.

Un long moment après, ils préparèrent un petit déjeuner frugal après s'être habillés. Ils plièrent leurs affaires dans leur sac à dos et se mirent en route vers le lac qui stagnait sous le soleil quelques centaines de mètres plus loin.

Plus tard dans la matinée, ils atteignirent le lac d'un bleu soutenu, véritable joyau dans cet écrin de roches et de végétation plutôt rase. Ils avaient marché souvent l'un derrière l'autre, Vincent devant car il était moins résistant que sa compagne et ne voulait pas être semé. Quand ils pouvaient avancer ensemble sur un chemin plus large, il leur arrivait d'échanger quelques paroles.

– Cette marche me fait un bien fou déclara Viviane. Cela me change du bureau.

– Moi aussi. Tu avais raison, je ne regrette pas d'être venu. Un voyage pareil te requinque pour des mois.

– Tu parles de l'air pur que l'on respire ?

– Oui et aussi du calme, des animaux que l'on croise, du silence et de la beauté.

– Ah oui certes, cela nous change de Toulouse et des encombrements du boulevard circulaire.

– Et même du Capitole avec ces centaines de badauds bruyants, pressés, qui soulèvent la poussière pendant que tu sirotes ton verre sur la terrasse des cafés.

– Oh, regarde ce nuage là-bas. On dirait une colombe.

– Ouais, on en aurait bien besoin, tiens !

– Ah, non Vincent ! Ne parles pas de ça. Ici, on est venu pour tout oublier.

– Tu as raison. Tu as remarqué comme l'air sent bon dans ces montagnes ?

– On dirait un mélange de vanille et de noisette.

– C'est étrange comme odeur et très agréable.

La chaleur commençait à se faire vraiment sentir et ils durent ralentir un peu. Ils profitèrent d'avoir un ruisseau plus large à franchir pour se désaltérer. Vincent ne put s'empêcher de plaquer une bise dans le cou de Viviane.

– Tu vas bien ? Pas fatiguée ?

– Oh, toi tu as envie que l'on s'étende un instant pour se reposer, non ?

– Si l'on s'arrête, on aura du mal à repartir.

– Oui, tu as raison. Il nous faut tenir jusqu'à l'heure du déjeuner.

Les couleurs de la nature les saisirent encore une fois d'admiration. Comment Dieu avait-il pu imaginer puis créer une telle beauté ? Le silence profond du lieu n'était troublé que par les cris perçants des oiseaux, le clapotis des chutes d'eau, le chuintement des petits mammifères dans les buissons odorants.

Vers treize heures, ils décidèrent de s'arrêter pour une pause roborative et réparatrice. Ils avaient fait quasiment le tour du lac à présent et le soleil tapait droit sur eux à la verticale des pics enneigés qui brillaient de mille éclats.

Vincent étendit un bout de tissu sur l'herbe et ils se mirent à manger du pain et de la cochonnaille. Leur gourde était emplie de l'eau des torrents et ils burent avec délectation ce liquide frais, riche des forces minérales de la montagne.

Ils ne parlèrent pratiquement pas. Chacun était plongé dans ses pensées, leurs yeux agrandis tentant de tout percevoir et tout enregistrer.

Vincent se souvenait d'une autre montagne, d'un autre lac. Il se revoyait quelques années auparavant. Son grand-père avait tenu à l'emmener en vacances à Aix les Bains, sur le bord du lac du Bourget. Le Jura ressemblait peu aux Pyrénées mais les montagnes qui entouraient le lac étaient toutes proches comme ici.

– *Vincent, regarde cette montagne là en face.*

– *Celle qui est toute pointue, Grand-père ?*

– *Oui. On l'appelle la Dent du Chat. Demain nous allons l'escalader.*

– *Mais elle est très haute !*

– *Pas tant que tu crois. Et puis tu as l'âge maintenant.*

– *L'âge pour quoi ? Pour escalader une montagne ?*

Son grand-père ne lui répondit pas. Il lui posa une autre question.

– *Ne ressens-tu rien devant cette montagne ?*

Vincent plongeait en lui et essayait de se souvenir de quelque chose. Il y avait bien un vague sentiment quelque part au fond de lui. Mais c'était si flou, si loin. Finalement il répondit.

– Cela évoque en moi une dent, pointue comme une pyramide.

– Et puis quoi d'autre ? Cela te fait penser à quoi d'autre ?

– Et je pense que ma place est là-haut.

– Là-haut ? S'étonna le vieil homme. C'est bien. Demain, tu y seras, rajouta-t-il.

Le lendemain, ils partirent de bonne heure avec leur équipement. Le grand-père avait loué un petit bateau. Ils s'installèrent avec leur matériel et après avoir traversé le lac à la rame, ils atteignirent la berge d'en face. Celle de la montagne.

Ils commencèrent la montée par un chemin sinueux qui escaladait le flanc de la roche. La pente était rude. Vincent avait un peu de mal mais il ne voulait pas le laisser paraître. Son pépé le regardait et s'en rendait bien compte. Il était fier de voir comment réagissait le gamin. Cependant ils avançaient bien et ils franchirent bientôt le col du Chat. Ils s'y arrêtrèrent pour déjeuner et Vincent put admirer le lac tout en bas, bordé par la ville d'Aix les Bains et plus loin dans le sillon molassique, Annecy. Il se sentait bien ici plus près du ciel.

La pause repas ne dura cependant pas très longtemps et le signal donné, il repartit à l'assaut de la Dent du Chat. Ils firent l'ascension du pic par le côté nord (on ne pouvait quand même pas parler de "face" comme dans les Alpes toutes proches) et son grand-père le guida sans cesse. Ce fut difficile pour lui, mais quelle récompense une fois le sommet atteint ! Il se croyait au-dessus de l'univers tout entier.

– Tu vois, petit, cela est ton vrai domaine. Nos ancêtres vivaient dans un pays magique mais plat. Ils ont fait construire des pyramides pour se rapprocher du ciel. Mon aïeul me disait que son grand-père tenait de ses

anciens qu'ils avaient toujours vécu dans les étoiles. Notre famille était une grande famille. La légende familiale dit qu'un jour, l'un d'entre nous redeviendra puissant comme au tout début de notre dynastie.

– Tu crois à ces histoires grand-père ?

– Ce ne sont pas des histoires. Tu dois savoir cela et le répéter à tes enfants. Peut-être que l'un d'entre eux deviendra grand.

– Et notre famille retournera vivre parmi les étoiles ?

– Je ne sais pas. L'avenir n'appartient qu'à Dieu.

– Tu me raconteras la légende un jour grand-père ?

– Oui, je te la raconterai bientôt. Mais pas aujourd'hui.

Ils étaient redescendus en silence et Vincent avait pu longuement méditer les propos de son grand-père. Il y avait repensé une autre fois, quand il avait "fait" l'Aiguille du midi dans le massif du Mont Blanc, avec des amis et qu'il avait découvert, en face, la Dent du Géant avec les Grandes Jorasses à gauche et le Dôme de Rochefort entre la dent et les Jorasses. Pour lui, cette dent était une pyramide.

Il s'était remémoré alors la légende que lui avait finalement racontée son aïeul. C'était une belle histoire qui parlait d'un groupe de représentants des dieux, venus des étoiles pour diriger la Terre et la faire avancer dans la technologie. Ils avaient gouverné le pays et l'avaient sorti de la misère. Ils en avaient fait une grande nation, avaient conquis d'autres territoires pour assurer la paix chez eux et avaient fait construire les Pyramides pour y être enterrés à la fin de leur vie. Après quoi, depuis ces montagnes artificielles, ils retournaient dans les étoiles d'où ils étaient venus.

Et là, en plein cirque de Gavarnie, il repensait à tout ce que lui avait raconté son ancêtre. Il sortit de sa rêverie brusquement quand un aigle passa devant lui si près qu'il lui cacha un instant le soleil. Vincent

ressentit un choc émotionnel intense. Il venait d'avoir une pensée pour Kébebsénouf, le faucon d'Horus qui veillait sur les intestins des hommes. Une crispation de son ventre lui fit faire une grimace.

Viviane ne se rendit compte de rien. Elle était aussi, plongée dans ses pensées. Pour elle, même si elle l'aimait, la montagne était un mauvais souvenir. Cela la replongeait dans son adolescence et dans ces années terribles où elle venait en vacances avec sa mère et ses amis du moment. L'un de ces hommes avait profité d'elle pendant que sa mère allait suivre ses séances de balnéothérapie. Elle avait subi ses assauts pendant plusieurs jours.

Elle avait toujours chassé ces images destructrices car sa mère lui avait souvent expliqué que le rôle des femmes était principalement de satisfaire les désirs des hommes pour les rendre heureux.

– Un homme heureux ne t'ennuiera jamais. Si tu sais lui faire plaisir, il sera gentil avec toi et tu seras heureuse aussi.

– Mais comment fait-on plaisir aux hommes, maman ?

– Tu leur fais ce qu'ils aiment, ce qu'ils te demandent. Des bons plats par exemple, ou tu reçois bien leurs copains, et surtout tu leur fais des câlins. Tu essaies aussi de faire cela avant qu'ils te le demandent.

Voilà pourquoi elle avait accepté de faire des câlins à chaque fois qu'il le lui avait demandé. Et puis il y eut d'autres hommes, d'autres copains de sa mère, d'autres hommes du voisinage aussi qui lui demandaient des câlins. Très vite, elle avait appris à reconnaître leurs envies dans leur regard. Elle aimait bien cela d'ailleurs et avait acquis une jolie expertise dans le domaine.

Mais elle gardait les vacances à la montagne comme un mauvais souvenir car à cette époque-là, elle avait été forcée. L'homme l'avait menacée. Il avait été violent. Il était entré dans sa chambre alors que sa mère était sortie et il lui avait caressé les cheveux en lui disant qu'elle était belle.

Puis ses mains s'étaient dirigées ailleurs, et comme elle s'était brusquement écartée, il l'avait saisie fermement par le bras et l'avait plaquée contre lui, cherchant ses lèvres. La suite avait été très brutale. Elle en gardait un souvenir atroce.

Ce qu'elle aimait, c'était faire plaisir de sa propre initiative. Pas d'être violente. C'est terrible d'être forcé sans pouvoir se défendre. De subir sans être consentant. Cela suscite un terrible sentiment de frustration, de dégoût, de désir de vengeance. De haine. Oui, elle haïssait ces hommes qui l'avaient forcée. Elle souhaitait leur mort.

Quand elle avait connu Vincent, tout avait été si différent. Ils étaient dans une boîte du centre de Toulouse et il était venu la chercher sur la piste en s'immisçant dans son groupe de copines. Son sourire l'avait séduite et quand il lui proposa d'aller boire un verre au bar, elle accepta volontiers.

Il l'avait courtisée quelques jours, lui avait offert des fleurs lors de leur troisième rendez-vous en ville et c'est au cours de la cinquième soirée, en la raccompagnant chez elle qu'il l'avait caressée plus audacieusement et qu'elle lui avait cédé dans la voiture.

Elle avait apprécié ses attitudes respectueuses et avait fortement envie de lui donner du plaisir. Lors de leurs premiers échanges, elle lui avait démontré son expertise et il avait grandement apprécié.

C'est comme cela qu'elle avait fidélisé Vincent. Elle le connaissait bien à présent et savait lui faire tout ce qu'il aimait. Elle devinait ses désirs, lui proposait de sortir quand il en avait envie, de se promener

quand il le souhaitait, de le câliner quand il en avait le désir, de discuter de tout et de rien même si parfois la conversation ne l'intéressait pas. Alors, pour lui faire plaisir et lui faire croire le contraire, elle reprenait le dernier mot en écho et il repartait dans ses explications. Ou alors elle disait "c'est pas faux". Il était ravi et elle aussi.

Elle repensait à tout cela maintenant, au milieu de cette montagne si belle. Elle fut perturbée par le vol de l'aigle à son tour et sortit de ses pensées. Vincent souriait bizarrement et elle ne comprit pas pourquoi.

Après avoir mangé, ils reprirent le chemin avec un entrain retrouvé. Ils finirent le tour du lac et passèrent une nouvelle nuit dehors, dans la forêt de pins à crochets. Ils étaient à présent sur le chemin du retour.

Vincent alluma un petit feu de branches mortes et d'herbes sèches qu'il alimenta au fur et à mesure que la soirée avançait. Les flammes joyeuses dansaient dans la nuit claire. Le spectacle sauvage de cette nature préservée les saisit une nouvelle fois.

La nuit étoilée leur servit une fois encore de dais. Le ciel était d'un noir absolu. Ils n'étaient plus habitués à cette intensité du noir car en ville les lumières permanentes masquaient la profondeur de la couleur du soir.

Les milliers de petites lumières qui scintillaient au firmament s'amusaient à dessiner des formes parfois étranges. Certaines étaient fixes, d'autres semblaient instables.

– Pourquoi certaines étoiles brillent différemment des autres ?

– Celles qui semblent trembler sont en fait les étoiles. C'est-à-dire des soleils.

– Ben, et les autres alors ?

– Les autres sont des planètes comme la Terre. Regarde, là-bas près de la Lune, à gauche, c'est Vénus. Et à l'horizon, en bas à droite, c'est Mars.

– Ah ? Et celles qui forment cette sorte de chariot ?

– On l'appelle aussi la grande Ourse.

– Ah ?

– Oui et c'est une ourse affamée de toi, comme moi.

– Ah ?

– Tu n'as pas peur ?

– Non. Moi aussi j'ai faim.

Pendant un moment, ils ne s'intéressèrent plus aux étoiles, si ce n'est à celles qui brillèrent dans leurs yeux. Puis ils finirent par s'endormir, chacun dans son duvet, l'un à côté de l'autre bercés par le silence ouateux de la nuit complice.

Le lendemain matin, ils se hâtèrent de fouler les derniers kilomètres de montagne sauvage avant d'arriver sur la route macadamisée et balisée qui les ramenait à la civilisation.

Ils retrouvèrent leur voiture au village de Gavarnie à midi, déchargèrent leurs sacs dans le coffre et déjeunèrent au Gypaète. Ils se régalerent de la daube de bœuf et de la croustade aux myrtilles avant de reprendre la route vers Lourdes puis Toulouse.

Arrivés à Tarbes, Vincent alluma la radio et une musique agréable et vive se déversa dans l'habitacle. Soudain, il y eut un flash spécial. Le journaliste annonça un attentat à la bombe dans la ville de Chen Nanding quelque part en Europe

centrale. Le temple religieux local, emblème historique et cultuel de cette ville de près de deux cent mille habitants, avait subi l'attaque d'un véhicule bourré d'explosifs.

Il n'y avait pas encore de revendication, mais le journaliste liait cet attentat à l'ouverture prochaine des Jeux Olympiques de Grandzoult à quelques centaines de kilomètres de là.

– Encore un attentat ! Tout cela va mal finir, tu verras.

– Oh, vous les hommes avec vos guerres ! Vous êtes tous les mêmes, on dirait que ça vous manque la guerre. Mais non, cela va se tasser comme d'habitude. Je ne comprends pas pourquoi un truc si lointain t'intéresse. Nous ne sommes pas concernés.

– Parce que ça bouge de partout. Tout le monde semble en avoir marre.

– Oui. Et personne ne fait la révolution. Éteins la radio ou change de station.

Il passa à une radio musicale mais continua à penser à cet attentat. Ils franchirent la distance de Tarbes à Muret sans problème. Il y avait peu de circulation, le trafic était fluide. Ils bifurquèrent vers Cugnaux juste avant le centre Leclerc, passèrent au-dessus de la voie rapide et ne tardèrent pas à arriver chez eux.

Un petit couple d'amoureux

Leur location dans un petit immeuble à deux étages leur plaisait beaucoup. Ils étaient logés au deuxième étage et bénéficiaient d'une grande terrasse qui prolongeait la salle de séjour. Leur chambre ne donnait pas sur cette terrasse et c'était le seul bémol. L'entrée de l'appartement, spacieuse, donnait accès à la cuisine bien équipée sur la gauche, à la salle de séjour sur la droite et à un couloir en face qui conduisait vers la salle d'eau et la chambre.

Pendant que Viviane prenait son bain, Vincent mit au four un plat préparé et s'enfonça dans le canapé moelleux. Il alluma la télévision et zappa sur une chaîne d'infos permanentes. Cette histoire de bombe le tracassait, sans qu'il sache au fond vraiment pourquoi. Il ressentait quelque part en lui une sourde inquiétude.

En France les choses n'allaient pas si bien. En Europe non plus d'ailleurs, globalement. Dans les pays de l'Est, des revendications territoriales ou religieuses se faisaient de plus en plus persistantes. En Afrique des guerres localisées se répandaient petit à petit et faisaient tache d'huile, en Asie des pays cherchaient à obtenir des armes de destruction massive, et en Amérique du Sud les peuples commençaient à se révolter armes à la main.

Seule l'Amérique du nord semblait pour l'instant épargnée par tous ces mouvements délétères. Pourtant même là, la situation économique peu brillante et le chômage en hausse annonçaient des moments difficiles. Viviane sortit de son bain et vint se lover contre lui en changeant de chaîne.

– Arrête de regarder ça. Cela te rend trop soucieux. Et va prendre ton bain ! Tu commences à sentir le bouc des Pyrénées lui dit-elle en riant.

Il lui obéit pendant qu'elle dressait la table. Quand il sortit de la salle d'eaux, le repas était prêt. Viviane avait allumé deux chandelles, servit du vin dans leurs verres et lui proposa de porter un toast à leur week-end au cirque de Gavarnie. Assise en face de lui, elle lui caressait les jambes avec son pied par-dessous la table. Elle accompagnait ce geste d'un regard tendre et amoureux.

Et c'est vrai qu'elle était vraiment amoureuse de ce grand garçon qu'elle avait connu dans une boîte de la rue de Rome à Toulouse. Il était beau, enfin elle le trouvait beau. Il portait sa chevelure châtain légèrement longue, à contre-courant de la mode. Ses yeux bleus ourlés de cils longs et fournis éclairaient son visage aux pommettes un peu hautes et saillantes. Et surtout son sourire éclatant, large, aux lèvres charnues s'ouvrait sur une dentition magnifique.

En plus d'être grand, il était bien bâti. La carrure musclée de son torse imposait le respect et sa démarche souple faisait penser à un grand félin lâché dans la savane, en quête d'une proie. Elle aimait penser que ce prédateur la recherchait elle et pas une autre. Et aussi bien sûr, que maintenant qu'il avait trouvé ce qu'il voulait, il allait mener une vie plus calme.

Après le repas, ils regardèrent un reportage sur la troisième chaîne, Thalassa, qui parlait des îles du Pacifique. Les paysages marins étaient aussi splendides que les montagnes qu'ils venaient de quitter. Décidément, notre planète était vraiment belle. Il fallait surtout la conserver comme cela et arrêter de la polluer. Mais le reportage ne semblait pas très optimiste.

Ils en parlèrent un moment en se couchant. Viviane s'endormit rapidement tandis que Vincent se plongea dans la lecture d'un livre de science-fiction français, "L'arche des étoiles". Le livre racontait l'aventure de pionniers terriens qui découvraient une exoplanète habitée par des entités intelligentes en proie à une guerre terrible.

Bien sûr, ils allaient s'en mêler, mais à ce stade de sa lecture, Vincent ne savait pas comment cela tournerait. Ses yeux fatiguèrent, ses paupières devinrent lourdes. Il décida de dormir, posa son livre sur la table de chevet et éteignit la lumière.

Dès qu'il s'allongea, Viviane endormie vint se blottir contre lui et il sentit son corps tiède et palpitant s'incruster dans le sien. Le contact doux l'apaisa et il s'endormit rapidement. Ses rêves furent pourtant assez violents. Il voyait des batailles, des extra-terrestres, des gens qui priaient, d'autres qui souffraient.

Une voix le réveilla. Au début il ne comprit pas qui parlait ni ce qu'on lui disait. Et puis une chanson envahit la pièce. Une voix chaude, sympathique, égrainait des mots simples, des mots d'amour. Le réveil matin s'était mis en marche. Il devait être six heures et il fallait se lever pour aller au boulot. C'est ce qu'il fit de bonne grâce.

Il se dirigea vers la cuisine, mis en route la cafetière et alla prendre une douche fraîche. Il eut juste le temps de se raser avant que le café ne soit prêt. Vincent prépara les bols tartina trois biscottes pour Viviane et deux tranches de pain grillé pour lui. Il étendit de la confiture de fraise sur les biscottes de Viviane et du miel mille fleurs sur ses tranches de pain grillé.

Dehors, les oiseaux chantaient déjà dans les branches des platanes qui bordaient la rue. Le jour était bien entamé et il commençait à faire bon.

Il se dirigea vers la chambre pour lever Viviane qui somnolait encore, lovée dans les draps. Elle avait pris un oreiller qu'elle serrait contre elle. Il se pencha et déposa sur son front un baiser léger.

– Debout mon cœur. Il est l'heure.

– Haaoung.

– Aller, aller. Pas de ça mademoiselle. On se lève, dit-il en ouvrant les doubles rideaux pour faire entrer à flot le soleil matinal.

– Houé... yaoung soleil ! marmonna-t-elle avec son accent sans qu'il comprenne ce qu'elle disait.

– Oui, et il y a une nana, diva-diva-lala ! fit-il en chantonnant une paraphrase sur un air célèbre. Puis il tira brusquement les draps et quitta la chambre avant d'être tenté et de se mettre en retard.

Elle le rejoignit rapidement et ne décrocha son premier mot qu'après avoir fini son café et ses tartines.

– Tu fais quoi aujourd'hui ?

– Ben je dois aller visiter un client cet après-midi à Tournefeuille. Et ce matin il y a une réunion de l'équipe commerciale comme tous les lundis. Et toi ?

– Oh, ce matin j'assiste à la réunion de direction pour noter le verbatim et faire le compte rendu après, et cet après-midi je le mets en forme, je le propose au DG et le diffuse ensuite. Et puis je dois prendre les rendez-vous nécessaires et préparer

le déplacement de monsieur Lefranc à Vienne la semaine prochaine.

– Ah, c'est vrai que tu y vas aussi. Je vais faire la fête avec les copains et les copines pendant trois jours, c'est ça ?

– Oui c'est ça, et le quatrième jour si jamais je flaire un parfum que je ne connais pas, je te découpe en morceaux.

– Ok, j'irai chez elle alors.

Viviane lui lança sa serviette à la tête en riant.

– Si jamais tu me fais un coup pareil, je me transforme en Dalila.

– La copine de Samson ?

– Oui et je te coupe, comme elle l'a fait, tout ce qui pend.

– Ah non, pas mes lobes d'oreilles. J'aime mes lobes d'oreilles et je ne veux pas que tu y touches.

– T'inquiète pas pour eux, je pensais à autre chose.

– À quoi donc pensais-tu ?

– Va plutôt t'habiller ! Répondit-elle en riant. Tu vas te mettre en retard.

Il s'exécuta et fut bientôt prêt. Après lui avoir donné un dernier baiser, il sortit, prit sa voiture garée dans la rue et se dirigea vers le Mirail.

La route était encombrée. Il mit la radio sur France Info pour écouter les nouvelles. Les grands de ce monde parlaient fort et gesticulaient autant. Les entreprises n'allaient pas bien. Le chômage augmentait encore. Une nouvelle taxe allait être créée pour lutter contre la pauvreté. Les carburants devenaient plus chers. Les syndicats de camionneurs lançaient

un préavis de grève pour... tout de suite, le métro toulousain était arrêté en solidarité avec les bateliers transporteurs de marchandise du canal du midi.

Tout allait sens dessus dessous.

Il aperçut une affiche sur le bord du boulevard qui annonçait le spectacle de Gabriel Rovinne, un comique qui montait, montait. Comme la petite bête qu'il était à ses yeux. Mais Viviane l'aimait bien. Il décida d'appeler les organisateurs pour réserver deux places.

Arrivé au siège de la société, c'est ce qu'il fit immédiatement. Il y avait encore des places à quatre vingt euros vers le fond de la salle. Quatre-vingt euros ! Mais ils prenaient les français pour des américains ? Il renonça au projet.

Une fois de plus. Cela devenait perturbant. On avait beau bosser, on n'arrivait plus à se distraire, à sortir au restaurant, à s'acheter ces babioles qui vous rendent la vie plus agréable. Enfin, c'était comme ça. On n'y pouvait rien. On n'y pouvait rien mais ça nous énervait. De plus en plus.

On n'y pouvait rien, pas sûr pensait-il assez souvent depuis quelque temps.

Cependant sa journée se passa bien finalement. La réunion du matin avait été rapide, précise et claire : il fallait encore développer le chiffre d'affaires. Son client de l'après-midi s'était laissé convaincre facilement de doubler sa commande. Un peu trop facilement peut-être. Mais enfin, le chef de Vincent avait été satisfait en visant la commande pour l'expédier à la division fabrication. Et si son chef était heureux, Vincent l'était aussi.

Il rentra le soir avec un grand sourire et prépara un petit apéritif avec un barbecue saucisses et travers de porc pour l'arrivée de Viviane. Elle ne devrait pas tarder, elle entra toujours une demi-heure, trois quarts d'heure après lui, et dans leurs rituels, il préparait toujours le repas du soir.

Elle arriva dans sa petite voiture italienne. Un coup de klaxon joyeux le prévint de mettre la table. Elle entra dans la maison comme un tourbillon de bonheur et de bonne humeur, sa petite jupe virevoltant dans tous les sens.

– Bonsoir ma chérie. Tu aurais pu me répondre ce midi quand je t'ai appelée.

– Excuse-moi. J'étais trop occupée, et puis je n'étais pas toute seule. Figure toi que Catherine, tu sais, ma collègue de la compta, a gagné un bon d'achat de vingt euros pour des achats chez le nouveau "Clos Snifer" du centre-ville.

– Ah oui ?

– Et on a acheté plein de fringues. C'est dingue les prix qu'ils font.

– Ben oui, en faisant fabriquer leurs articles en Asie par des enfants payés une misère.

– Peut-être, mais il faut bien qu'ils travaillent eux aussi, non ?

– Ouais, bien sûr. Au fait, sa sœur qui s'est fait virer de sa boîte de textile en faillite à Roubaix, elle en pense quoi ?

– Elle pense quoi de quoi ?

– Ben des achats à pas cher de sa sœur, ta copine.

– Oh, ne sois pas rabat joie, tu veux ?

– Ok. T'as raison. J'ai préparé un petit apéro dînatoire. Viens sur le balcon.

– Humm ! Vincent, tu es un amour.

Ils s'installèrent sur leur balcon, s'emplirent les narines de l'odeur des travers qui grillaient pendant qu'ils dégustaient un petit Cahors carte noire.

Le soir descendait doucement sur la ville. Ils habitaient tout près d'un collège et donc l'environnement était calme à cette heure-ci. Un jeune garçon faisait la cour à une gamine du quartier juste en face de chez eux. Ils étaient assis sur un muret d'une villa entourée d'un joli jardin dans lequel un petit bassin servait d'abreuvoir à toutes les espèces volatiles du coin. Les oiseaux pépiaient à qui mieux mieux en se disputant quelques miettes du quatre heures des enfants. La famille ne semblait pas être là ce soir. Sans doute partie chez des amis, pensa Vincent.

Un chat noir et blanc sauta par-dessus le muret et tenta de saisir un moineau. Ce fut la panique et ils s'envolèrent tous sans que le félin n'ait pu satisfaire ses instincts belliqueux. Les jeunes gens aussi étaient partis.

Ils entendirent une musique fuser d'un appartement à côté du leur. C'était l'heure du "Hit du soir". Viviane se mit à fredonner tout en découpant un morceau de viande. Elle fit couler dessus un peu de miel qui caramélisa immédiatement et se mit en mesure de déguster ce petit régal en chantonnant.

– On n'est pas bien là, hein ?

– Oui, on est bien là.

– Tu finis de bonne heure demain ?

– Je peux me débrouiller pour, oui. Pourquoi ?

– J'aimerais bien qu'on aille voir ensemble les magasins de téléphone portable. Le mien devient ringard. Je voudrais le changer.

– Ben c'est-à-dire que ça va être un peu juste ce mois-ci, tu le sais.

– Oui, mais j'aimerais voir ce qui se fait et à quel prix justement.

– Bon, ok. On se retrouve ici ou directement au centre commercial ?

– C'est mieux ici, non ? Comme ça on repartira ensemble dans une seule voiture.

– D'accord. On dit dix-huit heures à la maison ?

– D'ac. Allez, on débarrasse et l'on va voir la télé. Il y a l'émission "En terre inconnue" sur les peuples subsahariens qui m'intéresse.

Les couleurs du reportage étaient splendides, les paysages désertiques pleins de vérité. On sentait bien les gens complètement intégrés à la nature. Ils étaient pauvres mais heureux. Les reporters montraient parfaitement la simplicité des rapports que ces gens entretenaient entre eux. Ils étaient unis, solidaires, francs, directs. Le travail était dur, les récoltes maigres. L'eau manquait. Et pourtant ils ne se plaignaient pas. Ils gardaient le sourire. Ils étaient intelligents aussi. D'une intelligence pratique qui leur permettait de développer une philosophie de vie admirable.

– On devait vivre comme eux il y a cinq ou six mille ans.

– Oui, sûrement. Mais aujourd'hui on ne supporterait plus cela. Toi, tu pourrais vivre comme eux ? Sans la télévision, sans les téléphones, sans Internet, sans les voitures ?

– Et sans l'eau courante, sans l'électricité, sans les médecins à un kilomètre, sans la sécurité sociale, sans les hôpitaux.

– Il faut les aider Vincent.

– Pourquoi ? Ils te le demandent ? Tu veux rejouer le film des colonisations ? Laisse-les donc vivre leur vie. Tu vois bien qu'ils sont heureux comme ça !

– Mais ils n'ont pas tout ce que l'on a.

– Non, ils ne l'ont pas. Mais qui sont les plus à plaindre ? Suppose que demain le pays où il y a eu un attentat nous coupe le gaz. Suppose qu'il y ait un gigantesque tremblement de terre qui nous prive de l'électricité et de l'eau courante. Crois-tu que l'on pourrait survivre ?

– Cela me semble difficile.

– Eh bien eux, ils survivent.

– Tu l'as dit, ils survivent ! Peut-on accepter cela ?

– Ok. Que veux-tu faire ?

– On leur envoie de l'argent, dit-elle avec force.

– Oui ? Ok. Celui que tu pensais mettre dans ton ex futur téléphone ?

– Oh, ça c'est petit. C'est tout petit-petit. Tu devrais avoir honte de dire ça.

– Non, il faut être réaliste et ne pas vouloir à tout prix imposer notre manière de vivre à des gens qui ne sont pas prêt à cela et qui ne demandent rien à personne.

– Ils ne le demandent pas parce qu'ils ne savent même pas que ça existe, que c'est possible !

– Non. Ils sont heureux comme ça.

– Tu es égoïste. Voilà ce que tu es. Tu me déçois.

– Bon, aller, viens. Tout cela nous dépasse un peu. Je suis sûr que tu t'es acheté un petit truc affriolant. Viens me montrer ça.

Il se leva et partit se coucher directement. Il attendit un peu et soudain la porte de la chambre s'ouvrit doucement. La silhouette de Viviane se détachait en contre-jour dans l'embrasure, vêtue de ses dernières emplettes. Vincent oublia complètement les habitants subsahariens et ils passèrent des moments de ravissement plus prosaïques.

L'irréparable

Quelques jours étaient passés depuis cette nuit dont il gardait un souvenir extasié. Il se trouvait dans son bureau, enfin le bureau des commerciaux. C'était une espèce d'espace ouvert sans cloisons, un plateau commun où l'intimité n'était pas de mise et le travail en équipe quasi obligé. Tout le monde savait tout de tous les autres.

Le chef entra brusquement en vociférant.

– Vincent ! C'est quoi ce client de merde que tu m'as fait l'autre jour ? Amène-toi de suite !

Il passa un savon sévère à Vincent qui se souvenait bien de ce client facile qu'il avait fait le lendemain du week-end à Gavarnie. D'accord, il n'avait pas payé sa facture et Vincent devait aller le voir pour récupérer tout ça. Était-ce une raison pour lui hurler dessus comme ça ? Cela devenait insupportable. Pour qui se prenait donc ce petit chef ?

Mais ce genre d'incident arrivait régulièrement, alors pourquoi donc le chef s'était-il emporté de la sorte ? Vincent commençait déjà à y réfléchir en revenant à sa place. De retour dans le bureau, les collègues le regardèrent avec un air de soutien évident. Il n'était pas le premier, et tous savaient qu'il ne serait pas le dernier. Les temps bénis du travail en confiance étaient finis.

Chacun devait à présent faire plus, encore plus, toujours plus. Les frais généraux étaient réduits de mois en mois, les marges ne suffisaient plus, la direction parlait de licenciement.

La pression sociale montait. Certains avaient déjà été licenciés pour manque de résultats.

Quand on discutait autour de soi, on se rendait compte que les pauvres en avaient de plus en plus marre d'être pauvres. Certains commençaient à se révolter. Même les aides sociales toujours plus importantes ne suffisaient plus. N'ayant pas grand-chose à perdre ils étaient prêts à prendre tous les risques.

Les classes moyennes en avaient par-dessus la tête de payer de plus en plus pour les autres, sans rien voir venir en retour. Ils étaient devenus les vaches à lait de la nation, ils le savaient, ils l'acceptaient tant que l'on ne rognait que sur quelques avantages.

Mais à présent, ils réalisaient qu'une fois tout payé, il leur restait souvent moins qu'à ceux qui étaient soit disant sous-payés. Sauf qu'ils travaillaient dur et plus de trente-cinq heures par semaine. Le sentiment d'injustice gagnait du terrain et d'aucuns étaient prêts à réagir violemment.

Les riches et les élites, ainsi d'ailleurs que les édiles politiques et les journalistes des grandes chaînes de radio, de télévision et des grands quotidiens papiers ou numériques étaient encore plus déconnectés de la réalité chaque jour qui passait. Ils discutaient entre eux, montaient des scénarios improbables, analysaient des sondages aux questions biaisées dès le départ, et ne se rendaient pas compte, depuis leurs tours d'ivoire, que la colère montait chaque jour un peu plus. Leur entre soi les coupait des gens.

Et par-dessus tout ça on avait l'impression que les seuls qui bénéficiaient de cette situation, c'étaient les étrangers, les chômeurs professionnels, les bons à rien et ceux qui

détournaient les règles et les lois. Qui ne connaissait pas dans son entourage immédiat des fraudeurs ? Et qui plus est, narquois et ouvertement fiers de leurs tricheries car protégés par une administration judiciaire laxiste politiquement résolument orientée à l'extrême de la gauche républicaine.

Le plus grave dans tout ça était que le chômage augmentait sans cesse partout même dans son entreprise qui était pourtant un fleuron de sa catégorie. Les directions étaient-elles mêmes sous la pression des actionnaires, souvent des entités sans nom, qui leur prodiguaient la politique du bâton et de la carotte. Tout ça pour augmenter des bénéfiques qui partaient on ne sait où. Tous ces actionnaires sans nom, internationaux, mondialistes, n'hésitaient pas à sacrifier le peuple.

C'est à ce moment-là que le représentant syndical de la boîte lui proposa de venir soutenir les revendications nationales lors d'une manifestation dans les rues de Toulouse. Rendez-vous fut pris pour le samedi suivant en début d'après-midi. Un grand discours d'un leader de la lutte du peuple devait être donné avant le défilé, sur la place du Capitole.

Il se fit le relais de l'information auprès de ses relations et en discuta aussi avec Viviane.

– Il faut absolument marquer le coup. Plus on sera nombreux plus ils feront attention au message.

– Tu t'illusionnes Vincent. Ils s'en fichent pas mal de ta manif. Ils sont persuadés d'avoir raison et ils continueront leur politique de diminution de la dette publique gigantesque que nous ont léguée nos parents.

– Je ne sais pas s'ils seront si indifférents que cela.

– Et en plus, comme ils ne veulent pas que ça fasse tache d’huile, ils ne vont pas vous laisser faire. J’ai entendu dire que cette manif était interdite par la préfecture.

– Eh bien il ne manquerait plus que ça. S’ils essaient de nous empêcher de manifester on se battra.

– Ouais, ben tu iras sans moi. J’ai pas envie de prendre des coups de matraque.

Il ne réussit pas à la convaincre. Le samedi, il partit en voiture pour le Capitole. Au passage, il embarqua deux collègues de la boîte, et ils arrivèrent bientôt en centre-ville. Ils durent se garer dans une petite ruelle du côté de la rue Saint-Roch. Il y avait déjà beaucoup de monde qui se dirigeait vers l’Hôtel de Ville, mais les rues adjacentes étaient occupées par des dizaines de cars de CRS et de gendarmerie.

Un cordon de gardes super protégés par leurs tenues renforcées aux épaules, aux genoux, aux coudes, barrait la place devant la mairie. Ils ne laissaient passer les gens que sous les arcades qui bordaient la place et interdisaient tout accès à l’édifice communal.

Très vite, des bousculades se produisirent. Des manifestants se heurtèrent aux forces de police qui ne voulaient pas les laisser approcher de la place du Capitole. Les heurts prévisibles entre les manifestants et la police se compliquèrent car des éléments incontrôlés se mêlèrent aux accrochages. Des provocations, des insultes fusaient de partout. La police réagit. Des poursuites se produisirent dans les petites rues du centre de Toulouse. Les bagarres éclataient partout. Des vitrines volaient en éclats, des gens en profitaient pour voler le contenu des magasins. Et puis tout à coup on

entendit des coups de feu. La police tirait-elle avec des balles en caoutchouc ?

Des cris fusèrent. Halte au feu ! Halte au feu !

Rien n'y fit. La police armée seulement de flash-balls, de grenades lacrymogènes et leurs petits pistolets était dépassée. Des terroristes sortis d'on ne sait où s'étaient emparés de la situation et en profitaient pour semer la mort. Ils tiraient aussi bien sur les civils que sur les policiers.

Les gens se sauvaient en courant dans toutes les directions sans plus savoir où ils allaient. Vincent s'enfuit comme tout le monde et fut rapidement séparé de ses amis. Il se hâtait de partir de cet endroit maudit sans même suivre un itinéraire réfléchi. Il entendait les cris des manifestants et le bruit de bottes des CRS qui les poursuivaient. À un moment il se retrouva dans une impasse. Il allait tenter d'en sortir quand il entendit des cris étouffés de femme derrière un amoncellement de bacs poubelle.

Sans savoir vraiment pourquoi, il se précipita et découvrit alors un homme qui s'apprêtait manifestement à violer une gamine. Elle essayait de se débattre, mais l'homme au-dessus d'elle était plus fort. Il lui bouchait la bouche et le nez de sa main et commençait à lui écarter les cuisses avec ses jambes. Il se dégrafait la ceinture en même temps et la menaçait si elle ne se laissait pas faire.

La pauvre fille se tortillait le plus qu'elle pouvait, elle mordit la main de son agresseur et put enfin crier.

– Au secours ! Aidez-moi !

L'individu lui claqua une gifle monumentale qui l'assomma à moitié et la jeune fille cessa de se défendre un instant. Il lui

serra le cou pour qu'elle ne puisse plus crier. Elle aperçut à ce moment-là Vincent et lui lança un regard empli de terreur avant de perdre légèrement conscience. Le violeur en profita pour lui arracher sa culotte et s'apprêtait à accomplir son forfait.

Vincent lui sauta dessus et le tira en arrière. L'homme avait les yeux exorbités, son regard sauvage injecté de sang avait perdu toute humanité. Sa bouche tordue par un rictus horrible bavait salement. Il se redressa aussitôt devant Vincent en hurlant.

– Tire-toi ou je t'étripe connard !

– Casse-toi de suite et laisse-la, répondit Vincent.

Sans plus discuter, l'agresseur de la jeune femme sortit un couteau et menaça Vincent. La bagarre s'enclencha, sauvage, mortelle. Vincent était essoufflé mais il raisonnait froidement, son adversaire en furie donnait des coups dans le vide sans vraiment avoir de tactique précise. Vincent était un petit peu plus grand que son adversaire et son allonge supérieure lui donna un avantage. Il put assener un coup direct au menton. L'autre encaissa bien et lui balança son pied dans le ventre. Le souffle coupé, Vincent se recula pour récupérer. À ce moment-là le fou furieux lança son bras armé avec une force inouïe.

Vincent s'écarta à la manière d'un torero qui esquivait l'attaque du taureau. L'homme fut entraîné par son élan et tomba aux pieds de Vincent qui lui prit le bras et lui arracha le couteau de sa main gauche.

Pendant qu'il changeait de main pour prendre l'arme de son bon côté, l'autre, à terre, le déséquilibra en lui fauchant

les jambes. Vincent tomba à terre à son tour et les deux hommes roulèrent au milieu des poubelles.

La jeune femme qui avait retrouvé ses esprits, s'était relevée et restait là, terrorisée, empêchée de quitter la ruelle car il lui fallait passer par-dessus les deux hommes.

Vincent sentait ses forces diminuer car l'autre était très puissant. Il lui soufflait son haleine forte dans le visage et cela empêchait Vincent de bien respirer pour reprendre son souffle. L'agresseur de la fille s'adressa à elle en se relevant :

– Toi tu bouges pas lui dit-il en pointant un doigt menaçant. Je vais régler son compte à ce connard et je te baise ensuite ma salope.

Alors Vincent prit une décision terrible. Il se releva le couteau en avant et l'enfonça de toutes ses forces dans le ventre du type. Il retira la lame et l'enfonça encore, mais dans la poitrine cette fois car l'homme tombait à genoux. Il regardait son sang qui coulait sur sa poitrine et son ventre. Cette fois son regard avait changé. Il était incrédule. Il leva les yeux vers Vincent et bredouilla :

– Mais qu'est-ce que t'as fait ? On aurait pu la partager !

Il se recroquevilla sur ses jambes, regarda son sang couler et leva les yeux une nouvelle fois vers Vincent.

– T'es con ou quoi ? Pourquoi t'as fait ça ?

La jeune femme en profita pour crier et se sauver en courant.

L'homme regardait Vincent pendant qu'il perdait son sang. Au début il ne comprenait pas vraiment ce qu'il lui arrivait. Puis petit à petit il commença à réaliser qu'il allait mourir.

Vincent le regardait aussi. Intensément. Il ressentait en lui un sentiment étrange. Il voyait la vie s'en aller doucement du bonhomme en face de lui, et ses propres entrailles remuaient, elles étaient tirées comme quand il avait envie de Viviane.

Plus le bandit s'affaissait et gargouillait des mots incompréhensibles à présent, plus Vincent jubilait de voir la mort s'emparer de cet homme méprisable.

La police arriva avec la jeune femme au moment où son agresseur expirait. Vincent lâcha seulement alors le couteau qu'il tenait encore dans sa main crispée, tandis que quelqu'un criait :

– Lâche ça de suite !

Les hommes brandissaient leur pistolet flash-ball, jambes écartées, prêts à tirer. Tout le monde criait à présent. Ils le prenaient pour l'agresseur.

– C'n'est pas lui, C'n'est pas lui. Lui c'est mon sauveur, hurlait la fille, mais dans le brouhaha général, les policiers comprirent le contraire.

Ils se jetèrent sur Vincent désarmé et le tabassèrent violemment. Les coups pleuvaient. Il essayait de se protéger comme il pouvait, il esquivait les coups, tentait de se dégager.

– Ah, tu résistes salopard, tiens prends ça !

– Enfoiré, tu vas voir ce que ça coûte de résister à la force publique !

– Et en plus il veut se sauver ce salopard, tiens voilà pour tes couilles pauvre taré !

– Non, arrêtez, ce n'est pas lui. Ce n'est pas lui, disait la pauvre fille en pleurant.

Les coups pleuvaient. Vincent décida de ne plus bouger et de se protéger la tête. Le tabassage des flics prit fin quand le chef du détachement comprit enfin ce que disait la femme.

A partir de ce moment-là, il fut traité avec un excès inverse. Un médecin s'approcha pour lui prodiguer les premiers soins, et il fut vite évacué vers le commissariat central de Toulouse.

Police 01

La première enquête

Mais Vincent n'était pas sorti de ses ennuis. Emmené au poste de police il dut subir un interrogatoire. Avant cela, enfermé dans une cellule de dégrisement à la propreté irréprochable, il attendit que la femme agressée fasse d'abord sa déposition. Cela dura un certain temps.

Il comprenait bien que la pauvre femme ne pouvait pas être bousculée après ce qu'il lui était arrivé.

Mais lui aussi était impatient de se confier. Il en profita néanmoins pour mettre en ordre ses pensées et préparer ce qu'il devait dire ou ne pas dire. Il fallait qu'il soit simple, qu'il paraisse absolument effondré d'avoir ôté la vie de cet homme. Or, bizarrement, cela ne lui causait aucun remords pour l'instant.

Pire, quand il repassait tout cela dans sa tête, il en éprouvait un sentiment étrange de satisfaction, de bien être, presque de fierté. Il avait débarrassé le monde d'un être infect et il s'en sentait bien.

Il revoyait l'agresseur perdre son sang et, comprenant qu'il allait mourir, regarder Vincent avec des yeux à la fois

implorants et terrifiés. Or ce retour en arrière lui procurait une espèce de joie trouble.

Son tour d'interrogatoire arriva enfin. On le fit asseoir devant un homme en civil tandis qu'un autre policier en tenue tapait sur l'ordinateur les déclarations d'usage, nom prénom, adresse...

Le policier ne semblait pas très ouvert. Son front bas et sa tête carrée aux cheveux coupés courts, presque ras, soulignaient ses yeux gris enfoncés dans ses arcades sourcilières. Son nez légèrement épaté surplombait des lèvres épaisses dessinant une grande bouche. Il devait fumer beaucoup car ses dents étaient jaunies par le tabac. Dès qu'il parla, Vincent sentit cette odeur désagréable du tabac froid sortir des poumons de l'inquisiteur. Il se recula brusquement et l'inspecteur s'en aperçut.

- Vous étiez dans ce coin de la ville pour quelle raison ?
- J'avais des courses à faire.
- Quel genre de courses ?
- Je voulais acheter un téléphone pour mon amie.
- Ami « i » ou « ie » ?
- Ie.
- Brigadier, notez le nom et l'adresse de cette amie « ie ».
- Très bien, alors continuons. C'est donc dans cette impasse que vous comptiez trouver le magasin de téléphone.
- Je n'ai pas dit ça.
- Ben je me doute bien, oui. Alors que faisiez-vous dans cette impasse, avec votre complice peut être ?

– Je me sauvais devant les CRS qui chargeaient dans la rue.

– Ah ? Et ils chargeaient qui, les CRS ?

– Les manifestants.

– Et vous, vous n'en étiez pas de ces manifestants ?

– Non.

– Alors pourquoi vous sauviez-vous ?

– Mais parce que les fl... Enfin je veux dire les CRS ne font pas la différence.

– Oui, les fl... Comme vous dites sont tous cons et bornés. De vraies brutes. C'est ça ?

– Je n'ai pas dit ça répondit-il en se touchant avec précaution ses hématomes au visage.

Vincent comprenait que la discussion prenait un tournant malsain. Il lui fallait en sortir rapidement. Il se sentait mal à l'aise. Il avait des bouffées de chaleur étranges et des picotements dans le bas du ventre. Il sentait des perles de sueur lui monter au front et sous le bord du nez.

– J'ai eu peur, c'est idiot, mais la situation n'était pas banale. Je ne suis pas habitué à ce genre de choses vous savez.

– Un grand gaillard comme vous a eu peur. Mettons. Vous n'allez jamais manifester ?

– Ben non. C'est la première fois. Je veux dire euh...c'est la première fois que je suis témoin de cela. Et quand j'ai entendu les cris de la femme, je suis allé voir ce qui se passait.

– Oui, revenons donc à elle pour l'instant. On vérifiera le reste après. Qu'avez-vous constaté ?

– Quand je suis arrivé, elle se débattait à terre et un homme penché sur elle lui mettait la main sur son visage pour étouffer ses cris. Avec son autre main, il défaisait sa ceinture.

– Vous avez compris tout de suite qu’il voulait la violer ?

– Oui, cela n’a fait aucun doute dans mon esprit. C’est pour cela que je suis intervenu.

Cette fois l’interrogatoire prit la bonne route et resta axé sur la tentative de viol et la bagarre qui s’en était suivie. Les questions pleuvaient drues et Vincent devait y répondre rapidement.

– Connaissez-vous cette femme auparavant ?

– Non, je l’ai vue pour la prem...

– Comment cela se fait-il que vous soyez arrivé juste à ce moment-là ?

– Je vous l’ai déjà expliqué.

– Et l’agresseur, ce Younes, vous l’aviez déjà vu ?

– Mais non, jamais.

– Et pourquoi cherchiez-vous donc une parfumerie dans cette impasse ?

– Je cherchais un vendeur de téléphone pas une parfum...

– Le premier coup de couteau a été donné au ventre ou à la poitrine ?

– Au ventre.

– Comment ça s’est passé ?

– Il s’est jeté sur moi pendant que je me levais.

– Vous avez dit l’inverse tout à l’heure.

– Non, j’ai dit...

– Et le coup à la poitrine ?

– Il a crié quelque chose à la fille et s’est précipité sur moi, j’ai levé le couteau...

– Qu’est-ce qu’il a crié ?

– Pour lui faire peur. Je sais plus. Vous allez trop vite.

Et cela continua longtemps ainsi. Le policier qui l’interrogeait fut soit disant appelé ailleurs et un autre inspecteur reprit tout depuis le début. De nouveau, il fallut raconter l’histoire. Mais cet enquêteur semblait mieux comprendre Vincent. Il lui posa des questions relatives à son travail, aux endroits qu’il fréquentait, à ses amis. Il revint aussi sur Viviane alors que l’autre policier ne s’y était pas intéressé. Il voulut savoir depuis quand ils vivaient ensemble, où elle travaillait, si elle était avec lui à la manifestation.

– Mais je vous ai dit que je n’étais pas à la manifestation. Et j’étais seul.

– Vous n’étiez pas avec sa copine ?

– Quelle copine ?

– Celle que vous avez sauvée.

Vincent comprit alors que cet enquêteur était pire que l’autre et qu’il avait essayé de lui faire baisser ses défenses pour mieux le piéger. L’interrogatoire reprit avec le premier policier.

Au bout d’un bon moment, le commissaire intervint et demanda quelque chose à l’inspecteur. Vincent n’entendit pas. Les deux hommes le regardaient d’une drôle de façon.

– On va vous garder encore un peu. Je vous mets en garde à vue. Vous pouvez donner un coup de téléphone si vous le désirez.

– Oui, je veux téléphoner à mon amie Viviane.

L'interrogatoire de Viviane

C'est ainsi qu'il put la prévenir. Elle se faisait déjà un souci d'encre et le coup de téléphone ne la rassérena pas du tout. Elle se posait beaucoup de questions car Vincent n'avait pas pu lui expliquer tout. Elle savait par les radios et la télévision que la manifestation avait dégénéré.

Les reporters parlaient de coups de feu, de blessés et même de morts. Quand elle apprit que Vincent était accusé de meurtre, elle imagina tous les scénarii les plus improbables.

Elle se replongea dans son enfance saccagée par une mère trop souvent en quête d'amoureux et des "tontons" de passage qui la battaient souvent, la rejetaient toujours.

Elle avait subi les assauts de certains d'entre eux dès ses treize ans. Certains avaient abusé d'elle pendant que sa mère était au travail ou même pendant des vacances à la montagne. Elle se souvenait parfaitement de leur abjection et de ce qu'ils lui demandaient de faire.

Elle se souvenait aussi de ses rêves vengeurs dans lesquels elle tuait ces monstres en trafiquant les freins de la voiture ou en leur donnant à manger de la « mort aux rats ».

Elle avait raconté tout cela à Vincent.

Au début, il avait été surpris et ne prit conscience de l'horreur de la situation que lorsqu'il la vit pleurer et se précipiter aux toilettes pour rendre à la seule évocation de ces souvenirs affreux. Puis il intégra la douleur ressentie par Viviane. Il lui promit de la défendre. Il lui jura que cela ne se

reproduirait plus jamais. Les mots qu'elle avait utilisés, les images qu'elle avait décrites s'étaient inscrites en lettres de feu dans le cerveau de Vincent.

La douleur indicible de Viviane était devenue celle de Vincent. Quand il voyait des images de viol dans un film, quand des conversations portaient la-dessus, il ne le supportait pas et soit quittait la pièce pour ne pas en entendre plus, soit se mettait dans une rage folle et préconisait la mort pour les violeurs.

Vincent savait donc l'horreur de cette situation. Il avait surpris un violeur et n'avait pas supporté cela, sûrement à cause d'elle. C'est par amour pour moi qu'il est intervenu, se disait-elle. C'est de ma faute. Je n'aurais jamais dû lui dire mes souffrances.

Elle était absolument bouleversée. Elle voulut déposer en ce sens auprès des inspecteurs pour aider Vincent. Elle décida d'aller d'abord voir un ami policier pour lui demander conseil. Il la découragea d'en parler car cela allait compliquer les choses et peut être même desservir Vincent. Elle renonça donc à son projet et attendit dans l'angoisse le retour éventuel de son amoureux. Ce dimanche soir fut lugubre.

Le lundi matin elle fut incapable de se rendre à son travail et prétextait une grosse migraine. Lorsqu'elle reçut l'appel du commissariat, elle fut soulagée. Vincent lui expliqua la situation et elle lui demanda comment elle pouvait l'aider.

– Si les policiers t'interrogent, répond leur en ton âme et conscience. Ne cherche pas ce qui serait bien ou mal pour moi. De toute façon je suis innocent même si j'ai tué un homme. La justice décidera et j'ai confiance.

– Tu veux que je leur dise tout ?

– Tu ne feras que répondre à leurs questions, ne dis rien de plus que le nécessaire.

Un policier interrompit la conversation à ce moment-là et Vincent fut enfermé dans une petite pièce du commissariat.

Très vite, l'inspecteur convoqua Viviane et une voiture de police alla la chercher chez eux. Les voisins étaient tous dehors quand les policiers l'emmenèrent dans leur voiture.

Viviane répondit de son mieux aux enquêteurs en évitant soigneusement de parler de son enfance. Le sujet ne fut jamais abordé, mais les policiers se rendirent compte qu'elle faisait très attention à ce qu'elle leur répondait. Ils cherchèrent pourquoi.

– Mais dites-moi, mademoiselle, Vincent est un gaillard costaud. Il ne lui arrive pas de vous bousculer pas un peu de temps en temps ?

– Mais non ! Il est très gentil et très doux.

– Et ça vous plaît un mec trop doux ? Vous ne préférez pas les hommes plus virils ?

– Il est très viril.

– Et vous aimez ça, hein ?

– Mais enfin de quoi parlez-vous ?

– Du fait que Vincent a du mal à se contrôler de temps à autre et vous, vous aimez bien ça, hein !

– Vous êtes malade, ma parole !

– Attention à ce que vous dites, mademoiselle.

– Et vous aussi, monsieur l'inspecteur ! Je ne me laisserai pas entraîner sur un terrain qui vous arrangerait bien, et je ne

tolère pas vos sous-entendus injurieux. J'en parlerai à mon avocat Maître Berthier.

Au nom de la sommité du barreau Toulousain, les inspecteurs se calmèrent brusquement et réorientèrent leur questionnement avant de la libérer rapidement.

Ils ne purent rien faire d'autre que de constater qu'elle leur cachait sûrement quelque chose, mais ils ne surent déterminer quoi exactement.

* * *

La garde à vue de Vincent dura deux jours. Deux jours à être questionné sans cesse par plusieurs équipes de policiers qui lui posaient toujours les mêmes questions. Deux jours sans presque rien manger ni boire. Deux jours sans se laver. Il avait eu le droit d'utiliser les toilettes deux fois, en gardant la porte ouverte. Deux jours horribles au bout desquels il fut présenté à un juge qui lui expliqua qu'il allait passer en jugement en cour d'assises pour coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner. L'état de légitime défense serait probablement une circonstance atténuante, mais le deuxième coup de couteau pesait en sa défaveur.

Vincent fut mis en liberté conditionnelle et devait rester à la disposition de la justice. Il ne pouvait quitter le territoire national sans autorisation de la police, et même ses déplacements hors du département devaient être signalés par avance au commissariat.

Vincent 02

La chute

Quand il arriva chez eux en fin d'après-midi après avoir récupéré sa voiture, il trouva Viviane les yeux rougis, la mine défaite, des cernes qui montraient quel genre de nuit elle avait passé. Il n'était guère mieux avec ses bleus, souvenirs de la bastonnade policière, et ses propres yeux gonflés de sommeil.

Ils se jetèrent l'un contre l'autre et restèrent ainsi un long moment. Il la tenait fort dans ses bras, et pourtant tout en douceur. Elle se mit à le bercer doucement, et d'un seul coup les digues de Vincent cédèrent et il éclata en sanglots lourds, puissants qui le secouèrent un long moment. Il pleurait sans pouvoir s'arrêter. Le chemisier de Viviane en était tout trempé. Puis il se calma petit à petit. Viviane lui parlait doucement et lui caressait la joue. Elle lui passait la main dans les cheveux. Elle savait qu'il aimait ça et en plus comme il était tout décoiffé, elle lui remettait en ordre sa chevelure. Il se mit à lui raconter ce qu'il s'était passé. Mais il ne lui dit pas ce qu'il avait ressenti en voyant l'homme mourir doucement sous ses yeux en le regardant d'un air désespéré.

Ils finirent par s'endormir comme ça, l'un contre l'autre, sans même s'être déshabillés. Le mardi matin, ils eurent le courage d'aller au travail, mais leur petit cérémonial du matin ne fut pas respecté.

Au boulot, tout le monde regarda Vincent. La veille il avait été absent on ne savait pas pourquoi, et là il revenait avec un visage tuméfié, enflé, et manifestement il était envahi d'une lassitude immense. Sa voix d'habitude claire et joyeuse était terne et basse. Ses épaules étaient légèrement voûtées. Ses collègues posèrent bien des questions, mais il éluda les réponses et esqua le plus possible les conversations.

Il ne put cependant pas éviter l'explication avec son chef. Ce fut passablement difficile et Vincent ne put éviter les reproches. Il avait raté des rendez-vous avec des clients qui avaient appelé pour leurs commandes de réassort. Il n'avait pas daigné informer son chef de son absence. Il était revenu ce matin dans un état déplorable, tel qu'il ne pourrait pas visiter ses clients pendant plusieurs jours.

– Tout ça parce que vous êtes allé manifester avec ces abrutis du syndicat. Vous allez payer ça monsieur Saret. Je vous le promets, vous allez payer ça cher.

Et effectivement, il lui adressa un avertissement disciplinaire pour son absence non motivée. À compter de ce jour, la vie de Vincent au travail devint un enfer.

Comme il n'avait pas pu rendre visite à ses clients, son chiffre d'affaire du mois fut en baisse. Il fut donc convoqué pour un entretien avec son chef qui lui asséna encore des reproches. Loin de le calmer, cela avait fait monter en lui un sentiment d'injustice et une envie de revanche.

Désormais il n'aimait plus sa boîte et ne faisait son travail que par obligation. Dans sa vie quotidienne Vincent était devenu irritable. Les policiers l'appelaient souvent pour lui redemander des précisions, lui faire répéter certaines situations. La jeune femme qu'il avait secourue voulut le revoir et cela créa des problèmes avec Viviane.

Un jour, au bureau, un collègue, chouchou du chef de service vint lui reprocher une bagatelle et Vincent s'emporta. L'autre fit monter la pression et Vincent craqua. Il lui envoya son poing dans la figure. On les sépara tout de suite, mais le mal était fait.

Vincent fut convoqué par le Directeur des Ressources Humaines qui lui signifia que sa violence ne pouvait être tolérée surtout après ce qu'il s'était passé quelques jours plus tôt à Toulouse. Il lui reprocha d'ailleurs d'avoir tû ce drame et de l'avoir appris par la police qui enquêtait sur lui.

Vincent fut mis à pied immédiatement et quelques jours après il reçut sa lettre de licenciement pour faute lourde.

Viviane ne comprit pas. Elle lui reprocha de ne pas avoir tenu le coup. « Moi j'ai bien réussi à faire passer ça loin derrière le reste. » Lui expliquait-elle. « Tu aurais dû faire pareil ». Un fossé commençait à se creuser entre eux.

Il lui fallut s'inscrire au chômage et commencer la longue et terrible recherche d'un nouvel emploi. Mais il n'était pas le seul. Il commença à se rendre compte de ce que les chanceux qui travaillent ne réalisent pas.

Dix pour cent de chômeurs, c'est beaucoup, mais cela veut dire à contrario que quatre-vingt-dix pour cent des gens travaillent. Et ces gens sont occupés, préoccupés, ils ont des rendez-vous en dehors des heures de travail, ils vont faire

leurs courses le samedi, se reposent le dimanche, ils n'ont pas beaucoup de temps pour les autres, et surtout, ils ont assez de leurs soucis et ne veulent pas des problèmes des autres.

Alors les dix pour cent se sentent vite abandonnés, incompris, esseulés. Les dix pour cent deviennent des pestiférés en très peu de temps. Plus personne ne les comprend. Même et surtout les employeurs éventuels. Durant les rares entretiens, on peut les entendre dire :

– Vous avez des prétentions élevées. Il faudra refaire vos preuves. Si vous avez perdu votre emploi c'est qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. C'était quoi ?

Ou encore cette réflexion, à l'inverse :

– Vous êtes trop qualifié pour le poste proposé. Vous croyez que vous pourrez vous adapter à notre société ? Vous pouvez me montrer votre lettre de licenciement ?

Et quand, parfois, vous recevez une lettre de réponse, vous pouvez y lire "Malgré l'intérêt indéniable de votre candidature, il semble que votre profil ne corresponde pas tout à fait à ce que nous recherchons..."

Et puis vous rencontrez à Pôle Emploi des gens sans boulot, comme vous. Et rapidement les seuls contacts que vous ayez sont avec ceux qui ne peuvent pas vous amener grand-chose. Et vous perdez espoir, vous ne croyez plus en vous. Le temps passe et vous devenez moins crédible pour les employeurs éventuels.

Vincent se rendait compte à présent, en écoutant les infos, que le problème était général. En Europe le chômage était très élevé, mais c'était pire encore en Afrique, en Amérique du Sud, en Australie et même en Inde et en Asie. Partout les laissés pour compte manifestaient, partout la tension sociale

montait, car désormais, même ceux qui travaillaient n'y arrivaient plus.

La crise était mondiale. Chacun rendait les autres responsables et les pays commençaient à monter leurs populations les unes contre les autres, pour se dédouaner de leur responsabilité. Déjà, des guerres locales mineures éclataient un peu partout avec pour prétexte la religion. Car là aussi, on recherchait des boucs émissaires.

Vincent essaya de se rapprocher de sa banque dans l'idée de créer sa propre boîte. Il avait un bon projet, en lien avec son ancien métier. Il lui fallait seulement un peu d'argent pour démarrer ses activités. Il en parla à Viviane qui l'encouragea dans cette voie. Ils préparèrent ensemble le plan marketing, le plan de développement financier, ainsi que les comptes d'exploitations prévisionnels. Le début serait difficile, mais Viviane avait son salaire, ils seraient un peu gênés au début, mais ils allaient faire les efforts et les sacrifices nécessaires.

Quand tout fut prêt, Vincent prit rendez-vous avec le directeur de sa banque qui l'écouta consciencieusement. Il prit des copies du projet, commença à calculer les montants de prêts possibles. Ils échangèrent pendant près de deux heures. Vincent sortit de l'entrevue très optimiste.

Mais son projet fut refusé. La banque lui répondit une semaine après par une fin de non-recevoir. Et c'est à ce moment-là que le scandale éclata. La banque avait perdu des milliards dans des affaires douteuses en lien avec d'autres banques françaises et étrangères.

Et ce fut la dégringolade des banques. Plusieurs banques dans le monde durent fermer. Les épargnants perdirent

beaucoup d'argent. Les états durent intervenir encore une fois pour sauver le système financier mondial.

Mais chacun se rejetait la faute et les tensions montaient. Les états pauvres demandaient aux états riches de les dédommager, les menaçant de leur envoyer leurs populations s'ils n'arrivaient pas à les nourrir à cause de la crise des états riches.

Chaque jour à la télé et à la radio, les hommes du gouvernement devenaient de plus en plus pessimistes quant à l'avenir du monde et du pays. Les tensions sociales montaient dans tous les pays et les heurts politiques entre États s'amplifiaient, prenant des proportions inquiétantes.

Vincent pensa alors changer complètement d'orientation et de vie. Sa relation avec Viviane commençait à se dégrader et devenait même assez difficilement soutenable.

L'armée ne cessait de passer des publicités à la télévision pour recruter des volontaires. Leur clip promotionnel était très bien fait, qui montrait des hommes virils en train de sauver des civils, surtout des femmes et des enfants. Le commentaire était valorisant, la promesse alléchante.

Sur ces vingt mille postes proposés se disait Vincent, il y en aurait bien un pour moi ! Il céda à la curiosité et se rendit au bureau de recrutement à Toulouse pour se renseigner. Il obtint un rendez-vous très rapidement avec un officier interarmes.

On lui fit faire d'abord des tests administratifs complets qui comprenaient des questionnaires visant à évaluer sa culture générale, ses points de caractère, ses pensées politiques et ses valeurs morales.

Puis, quelques jours après, il fut convoqué pour passer des épreuves physiques et médicales. Enfin, il eut un entretien final avec l'officier qui l'avait reçu la première fois, pour parler du choix de l'affectation la plus adéquate à son profil.

Le capitaine recruteur lui fit des propositions concrètes en termes de contrat, de grade d'entrée, de salaire, de lieu d'affectation. Vincent demanda un temps de réflexion pour être bien sûr de sa décision.

Il décida de s'engager dans l'armée avec conviction et quelques semaines après, conformément à ce qu'on lui avait promis, il incorporait un des régiments d'infanterie les plus honorés à Vincennes, près de Paris. L'armée avait besoin d'hommes et tout allait très vite.

L'origine de ce célèbre régiment de l'armée de terre française, remontait à l'année 1656, date de la création du Régiment Royal. Ce régiment, qui s'était illustré dans l'armée de Turenne se couvrit de gloire dès ses débuts et mérita par la conduite héroïque de ses soldats et de ses officiers que le nom de ses victoires fut inscrit sur son drapeau plusieurs fois décoré.

Composé de jeunes hommes volontaires et courageux, ce régiment d'élite s'était illustré sur tous les champs de batailles européens jusqu'à nos jours.

Aujourd'hui, le régiment était l'héritier, par filiation directe, du patrimoine de la tradition héroïque des grands régiments de volontaires patriotes. Il était très difficile d'y être admis. Vincent dut sa sélection à son endurance

physique, sa hargne à vouloir rétablir la France dans sa grandeur passée, et son envie de devenir quelqu'un d'autre.

Mais pendant ce temps-là, que faisaient les gouvernants pour régler ou tenter de résoudre les grands problèmes internationaux qui rejaillissaient sur la vie des peuples ? Agissaient-ils dans le bon sens et avec bon sens ? Vincent se le demandait. Servir la patrie, soit. Mais les gouvernants qui dirigeaient les pays étaient-ils à la hauteur ?

Les gouvernants 01

La conférence de Berlin

Eh bien justement, le jour où Vincent fut incorporé, se tenait une réunion internationale importante des principaux gouvernants du monde. La réunion devait se tenir dans moins d'une demi-heure et le Président français n'avait toujours pas éclairci ses idées relativement à la circulation des marchandises entre la France et les pays européens hors zone euro.

– Dites-moi Roger, comment faut-il aborder notre désir de refermer nos frontières ?

– Vous savez bien que cela va soulever un tollé général Monsieur le Président.

– Oui, sauf si l'Allemagne démarre la première.

– Les allemands ne fermeront jamais leurs frontières aux marchandises.

– Aux marchandises non, mais aux migrants peut-être. Il faudrait que je trouve un moyen pour les lancer là-dessus. Cela me permettrait de parler ensuite de notre souhait

d'établir des frontières douanières pour les flux de produits manufacturés.

– Et vous comptez vous y prendre comment ?

– Mais c'est vous le ministre des Affaires étrangères non, bon sang ! À vous de me donner des idées !

– Monsieur le Président, euh...avez-vous bien mesuré les conséquences possibles de cette décision ?

– Il y a bien longtemps que je ne mesure plus rien Roger. Et vous non plus d'ailleurs ! Mais il faut absolument faire croire au peuple que nous avons une idée précise de ce que nous faisons. Cela rassure les citoyens.

– Cela embrouille surtout la situation chaque fois un peu plus.

– Mais c'est pareil partout. Vous croyez que les Belges, les Allemands, les Américains font mieux que nous ?

– Non, je sais bien. Mais enfin nous pourrions peut être...

– Il nous faut penser à nous, Roger. À nous et à notre Parti politique. Vous pensez être réélu si vous racontez la vérité au peuple ?

– Ben, je crois que non, mais cela va nous retomber dessus un jour ou l'autre.

– Oui, ou sur la tête de nos successeurs. En attendant, on en aura profité et l'on se sera mis à l'abri, comme tous les autres dirigeants. Bon, allons-y. C'est l'heure.

Ils quittèrent la suite présidentielle de l'hôtel cinq étoiles de Berlin dans lequel le Président français logeait, puis passèrent par l'appartement du ministre des Affaires étrangères prendre

un dossier avant de se diriger vers la salle de conférence au travers d'une foule de photographes et de journalistes.

– Un mot Monsieur le Président, pour la Une.

– Je réserve une grande annonce pour la conférence. La France, comme d'habitude, va prendre les devants d'un grand mouvement de sauvegarde de nos intérêts européens.

– Vous allez leur annoncer que vous renforcez le pouvoir économique de l'Europe ?

– Rendez-vous après la conférence. Je réserve l'annonce de ma décision aux autres dirigeants de la planète et je vous la commenterai ensuite.

Puis il fila suivi par Monsieur Roger, son ministre, perplexe et ébahi. Ils entrèrent dans la grande salle où beaucoup d'autres Présidents, Chefs de gouvernements et Ministres discutaient en petits groupes, grand sourire aux lèvres et forces tapes dans le dos, malgré la gravité de la situation.

Le Président s'inséra dans l'un des groupes et lança une de ses plaisanteries habituelles. Ses collègues s'esclaffèrent bruyamment avant d'aller s'asseoir chacun à sa place, face au petit drapeau correspondant à leur pays.

La réunion commença par la déclaration solennelle du Président de séance :

– Chers amis, chers collègues, nous sommes réunis aujourd'hui pour évoquer le problème de la circulation de nos marchandises hors zone Euro. Je vous rappelle que la situation n'est pas satisfaisante dans la mesure où nous ne tirons pas tous dans le même sens et certains même ne pensent qu'à eux.

– Si vous parlez de nous, le coupa le représentant anglais, sachez que nous ne tolérerons pas que certains pays mauvais producteurs habitués à se faire sans cesse aider, soient encore protégés...

– Vous oubliez s'écria le représentant d'un petit pays du sud de l'Europe, que nous mettons notre énergie à refouler les migrants du tiers monde pendant que d'autres loin des frontières extérieures et qui ne subissent pas les aléas de notre monnaie soit disant commune, l'Euro, ...

– Allons, allons calmez-vous.

– Ce que dit notre collègue méditerranéen n'est pas faux, déclara alors le Président français, vous devez bien le reconnaître. Pour notre part, si cela continue ainsi, nous serons enclins à rétablir un certain nombre de contrôles voire de taxations sur les produits étrangers et...

– Vous n'y pensez pas le coupa sèchement le Chancelier allemand. Si vous coupez la circulation des marchandises alors, il faut aussi couper l'immigration incontrôlée.

– Et pourquoi pas, si cela peut aider...

– Stop !

Le Président de séance se leva brusquement pour arrêter tous ces débordements. Il avait bien prévu que la séance serait chaude, mais il sentait que là, les choses dérapaient trop vite et trop fort.

Le calme revint doucement et chacun consulta ses conseillers et ses ministres présents avant de reprendre la conversation. La réunion dura encore quelques heures.

Un repas fut apporté par un traiteur de grande renommée et les élites partagèrent des plateaux-repas de grand luxe de

chez Brenners, mais servis directement sur la grande table de réunion, signe évident de tension extrême. En entrée, salade de haricots verts et d'artichauts camus à la vinaigrette au praliné, suivie des Noix de Saint-Jacques avec leur écrasé de pommes de terre aux champignons, sauce au vin du Rhin. Le fromage affiné chez l'un des Meilleurs Ouvriers de France figurait dans le plateau avec en dessert le fameux Mont-Blanc Fauchon (mousse de marrons, coulis de fruits noirs, meringue et glaçage chocolat blanc). Le tout accompagné d'eau plate et d'eau gazeuse.

Une heure après, le traiteur revint pour débarrasser et la réunion reprit une nouvelle fois.

En fin de journée, rien n'avait été réglé mais les portes s'ouvrirent enfin et les délégations sortirent une à une pour donner une conférence de presse à leurs télévisions respectives.

"Mesdames, messieurs, je vous remercie de noter que notre réunion a permis d'éclaircir la position de chaque pays et nous avons pu ainsi discuter en toute convivialité et en toute franchise des différences de vues de chaque communauté.

"Mais les intérêts qui nous unissent sont plus importants que les petites différences d'appréciation qui peuvent nous distinguer les uns des autres.

"La France a pu donc ainsi développer son point de vue et sa position a été entendue par une majorité de nos collègues européens.

"C'est ainsi que nous avons pu faire partager notre projet de création d'une législation spécifique aux produits circulant dans l'espace commercial défini par les accords sur lesquels travaillera la commission Dourchland créée à cet effet.

"Nous ne manquerons pas de vous tenir informés des développements futurs de nos discussions mais je peux d'ores et déjà vous annoncer que nous installons une délégation au commerce des produits spécifiques qui sera chargée de mettre au point les nouvelles règles de contrôle au niveau européen de notre proposition.

"Nos travaux seront présentés en commission européenne dans les meilleurs délais. Cela permettra à nos industries de mieux écouler leurs produits, et à nos commerçants de mieux acheter les articles d'importation. Nous répondrons donc ainsi à la grande préoccupation justifiée de nos économistes.

"Le gouvernement de la France, sous mon impulsion, tiendra donc sa promesse.

"Je vous remercie".

– Monsieur le Président, monsieur le Président, une question...

Le Président s'éloignait déjà suivi de son Premier ministre et des deux ou trois autres ministres de la délégation française absolument éblouis et sidérés par la manière dont le Président présentait l'échec de cette réunion.

Vincent 03

La vie parisienne

Après les premières semaines passées, consigné à la caserne pour cause de formation militaire, Vincent put enfin sortir dehors et commencer à visiter Vincennes d'abord, avec son petit centre-ville charmant très bourgeois à l'atmosphère feutrée, avec son château fort inexpugnable, puis surtout son bois aux allées faites pour la promenade.

Dès sa deuxième sortie, il remarqua les petites clairières de sous-bois fournies en petits massifs touffus dans lesquelles s'ébattaient des couples. Il pensa à Viviane. Il lui avait écrit quelques lettres auxquelles nulle réponse n'avait été apportée. Triste mais pas désespéré, il commençait à tourner la page. Son regard se posait sur les jeunes femmes qui fréquentaient les abords du Château, près de l'avenue Daumesnil qui conduit tout droit vers Paris en passant devant le zoo de Vincennes.

Elles étaient attirantes et certaines lui faisaient des avances très claires, mais il n'appréciait pas ce genre de relation. Il se contentait de leur sourire et leur répondait invariablement "Peut être une autre fois".

En se promenant dans les allées du bois, il passa devant l'INSEP le grand centre national de formation et d'entraînement des sportifs de haut niveau. Il fit rapidement la connaissance de deux athlètes qui couraient dans le bois en début de soirée et se mit à les suivre en cadence. Ils le faisaient progresser rapidement bien qu'il y ait eu une différence de près de dix ans d'âge entre eux. Ils ne tardèrent pas à l'inviter à passer une soirée ensemble avec des copines.

Ils se retrouvèrent un soir pour aller dans un restaurant de la capitale du côté de la Bastille. Ce n'était pas loin et c'était tout droit, à environ cinq à six kilomètres de la caserne. Vincent n'eut aucun mal à y aller avec le métro. Il n'osait encore s'aventurer en voiture dans la circulation dense de Paris.

Ils s'étaient donné rendez-vous aux pieds de l'opéra sur les premières marches et quand il arriva, il eut le plaisir de voir que ses amis étaient accompagnés de trois jolies filles souriantes et affables.

– Salut le héros le saluèrent-ils. On te présente Aline, spécialiste du cent mètres, Manon qui préfère les courses de haies et Morgane la vendeuse haut de gamme qui n'aime pas trop le sport.

Il comprit donc immédiatement le choix de ses amis et laquelle lui était destinée.

– Excusez mon retard, commença-il, c'est la première...

Henri, le spécialiste des courses de haie le coupa.

– Mais non, mais non. Nous étions en avance. Tu es parfaitement à l'heure. Bon, je propose que nous allions faire un tour vers les bords de Seine avant de choisir notre restaurant. Qu'en pensez-vous ?

Tout le monde fut d'accord et les six jeunes gens descendirent sur les quais du port de l'Arsenal où étaient amarrés des dizaines de bateaux et quelques péniches. Il y avait du monde à se promener sur les quais et très vite, ils se retrouvèrent à marcher par deux de front. Morgane était à sa hauteur.

– Vous venez souvent vous promener sur les bords de la rivière demanda-t-elle ?

– Non, je viens pour la première fois à Paris.

– Mais d'où venez-vous ?

– De Toulouse.

– Ah ! Cela explique votre accent si particulier. Vous êtes de passage à Paris ?

– Oui et non. En fait je viens d'incorporer un régiment à Vincennes. Je ne sais pas combien de temps je resterai ici.

– Vous êtes soldat ?

– C'est ça. Lieutenant dans l'infanterie. Au 32^{ème} régiment d'intervention terrestre.

– Le fameux régiment qui s'est illustré en Roumanie le mois dernier ?

– Oui, mais...

– Vous êtes un héros "pour de vrai" alors ! Le coupa-t-elle, les yeux émerveillés.

Il ne voulut pas la décevoir et lui expliquer qu'il n'était pas en Roumanie à ce moment-là car il faisait encore ses classes.

Elle lui prit alors le bras et se serra contre lui tendrement avec fierté et une envie folle de lui sauter au cou.

Ils étaient à la sortie de la partie souterraine du canal Saint-Martin. Une péniche de voyageurs en émergeait venant du Parc de La Villette. Les touristes semblaient ravis.

Vincent sentait l'odeur de l'eau. Elle ne ressemblait pas à celle de la Garonne. Sa couleur claire, verte et limpide le changeait de celle plus dense, beige et tumultueuse de sa rivière.

– Est-ce que la Seine est aussi calme et aussi claire que cette eau du canal ?

– Je vous le montrerai à notre prochaine sortie si vous le voulez.

– Peut-être ne voudrez-vous pas d'une autre sortie avec moi à la fin de notre première soirée ?

– Alors là, ça m'étonnerait fort. J'ai envie de vous connaître mieux et une soirée ne suffira pas.

Il allait répondre quand leurs amis les hélèrent, les invitant à rebrousser chemin vers les escaliers qui remontaient sur la place de la Bastille. Ils retrouvèrent l'atmosphère bruyante aux senteurs plus marquées des grands boulevards. Passant devant l'Opéra, ils traversèrent l'avenue du Faubourg Saint-Antoine et pénétrèrent dans une rue aux couleurs très bigarrées.

Des dizaines de restaurants proposaient leurs mets plus ou moins exotiques à une foule de jeunes gens, étudiants pour la plupart, venant de tous les horizons de la terre et parlant toutes les langues. La Bastille, c'était en fait une nouvelle Babel.

Ils franchirent bientôt un porche qui s'ouvrait sur une petite ruelle bordée d'échoppes et de petits magasins

intimistes. On y trouvait toutes sortes d'articles originaux d'assez bonne facture qui servaient surtout de décor, petits meubles, bibelots, sculptures et peintures. Il y avait aussi quelques articles de petit luxe, fantaisies de bon goût pour clientèle aisée mais pas très riche.

La ruelle s'élargissait soudain autour d'une fontaine dont la vasque travaillée s'évasait comme un calice. La chute d'eau gargouillait gaiement en s'écoulant de quatre gueules de chimères au bec crochu.

Là se situait l'entrée discrète d'un petit restaurant Thaïlandais aux odeurs suaves rehaussées des effluves épicées de la cuisine exotique. Ils s'installèrent, guidés par une jeune hôtesse obséquieuse à souhait habillée en tenue traditionnelle.

Le repas se passa bien, tous discutèrent beaucoup, rirent beaucoup et burent pas mal aussi. Les mets étaient fins, goûteux, relevés et accompagnés d'un vin français fort en bouche qui adoucissait le piquant des épices Thaï.

Chaque garçon paya sa part et celle de sa copine et Vincent en fit de même pour Morgane qui se proposa mollement de payer son repas, mais n'insista pas quand il lui dit :

– Cela me fait plaisir.

– Si je peux vous donner du plaisir j'en suis heureuse.

– Nous verrons cela, nous verrons cela lui rétorqua-t-il, comprenant l'allusion.

Une fois revenus dans la rue qui menait à la place de la Bastille, l'une des filles proposa d'aller finir la soirée dans une boîte du quartier.

– On va au Balajo ? C'est rue de Lape, à deux pas d'ici.

Tout le monde acquiesça et Vincent fit ainsi la connaissance d'un des hauts lieux de la fête parisienne. Le décor était pour le moins insolite. C'était une vraie salle de bal comme dans le temps, loin des salles plutôt cosy ou au contraire dépouillées des boîtes de nuit que Vincent fréquentait à Toulouse. Ce soir-là, le thème de la soirée était plutôt salsa avec une séance animée par des gogos.

Les gogos girls étaient vêtues du strict minimum qui mettait en avant leurs formes généreuses tandis que les gogos boys en slips courts et serrés montraient leurs torsos imberbes très musclés et cachaient à peine un endroit intime qui semblait très développé.

Toutes et tous venaient s'exhiber et se trémousser à quelques centimètres des noctambules et les trois filles riaient beaucoup devant les poses suggestives des boys. Morgane avait un joli rire roucoulant sur des notes joyeuses ; elle relevait son menton pour rire et découvrait ainsi son cou gracile et plutôt long. Sa bouche vermeille aux lèvres pleines s'écartait alors sur des dents blanches presque translucides.

Les trois garçons furent plutôt gênés quant à eux lorsque les girls arrivèrent à leur hauteur et se mirent à onduler de façon très provocante. Leurs compagnes remarquèrent qu'ils étaient émoustillés et cela eut l'air de leur plaire beaucoup.

L'ensemble de la soirée se passa bien et les danses salsa mirent une ambiance très gaie et chaleureuse entre les trois couples. Ils chantaient à gorge déployée avec les autres danseurs sur les airs latino des caraïbes et la joie communicative de ces chansons les gagna rapidement.

Le temps passa vite et il fallut bien rentrer car l'aube approchait et le Balajo fermait. Ils se retrouvèrent tous dehors

un peu fatigués et Vincent leur dit qu'il allait rentrer à la caserne. Morgane lui glissa dans l'oreille une invitation à la suivre chez elle.

– À cette heure-là les métros n'ont pas repris. Veux-tu venir prendre un café chez moi ?

Ils quittèrent leurs amis pour s'éloigner vers le boulevard Voltaire où Morgane avait son petit appartement. En chemin, Vincent, sachant bien ce qu'il allait se passer, pensa à Viviane. Cela le conduisit à se remémorer la mort du violeur de Toulouse. Intérieurement, il pria Dieu d'intervenir pour le sauver de ses pulsions. Il rêvait du retour de Jésus sur terre pour l'aider à sortir de cette infernale envie.

– Tu dis plus rien.

– Excuse-moi. J'accepte ton café. J'ai vraiment besoin d'un bon remontant.

– T'inquiète pas. Je vais te remonter.

Ils arrivaient chez Morgane et elle passa devant lui pour monter les escaliers assez étroits jusqu'à son appartement. Il put admirer le spectacle du déhanchement aguicheur de la jeune femme.

Les Dieux 01

L'approche

Vincent pria pour le retour de Dieu sur Terre. Il ne savait pas que ses vœux allaient être bientôt exaucés, mais pas tout à fait comme il le pensait, car en effet dans l'immensité glacée de l'hyperespace, un astéroïde très particulier se déplaçait au milieu des centaines d'autres.

Plusieurs rochers plus petits gravitaient autour de lui. Pourtant, quelque chose sortait de l'ordinaire. Des voix résonnaient à l'intérieur de cet immense rocher. Des voix d'extraterrestres.

– Mes respects Galactien. Nous arrivons bientôt dans la zone d'émergence.

– Parfait, je serai sur le poste central dans cinq minutes. Dites au Lieutenant navigateur qu'il arrête le vaistéroïde dès notre entrée si je ne suis pas là.

– Bien Galactien.

Horaha Ker, le Galactien (l'amiral) du vaisseau astéroïde, le vaistéroïde, se replongea une nouvelle fois dans son dossier. Les habitants du système solaire avaient encore

besoin d'un coup de main pour reprendre l'évolution de leur humanité dans le bon sens. C'était tout de même curieux qu'ils aient toujours besoin d'être aidés. Curieux et agaçant.

À plusieurs reprises dans le passé il avait fallu soit intervenir soit laisser sur place sans espoir de retour des lactéens afin d'influencer durablement sur l'évolution des humains sur la Terre, Gaïa comme l'appelaient les extraterrestres lactéens.

Depuis toujours les terriens appelaient les extraterrestres "les Dieux" et les représentaient ou en parlaient souvent comme des géants. Leur mythologie en était pleine. Jamais ils n'avaient compris que leurs "Dieux" venaient en fait de l'espace.

Combien de lactéens à l'intelligence supérieure s'étaient sacrifiés depuis la première intervention chez les solariens ? Horaha ne le savait pas vraiment, mais il en connaissait quelques-uns qui avaient vécu sur Gaïa jusqu'à leur mort ou leur récupération au bout de nombreuses années passées à inventer des machines, des modes de calculs, des avancées sociales ou des types de gouvernance politique.

À l'époque des toutes premières interventions lactéennes, c'étaient les géants de Centaurus qui se déplaçaient. Mais plus depuis leur disparition en tant que civilisation majeure de la partie de l'Univers appelée Laniakéa. Cette partie de l'univers regroupait les galaxies s'étendant sur cinq cent millions d'années lumières. Les géants centauriens avaient été remplacés par des entités à taille humaine depuis cinq à six mille ans.

Cette fois l'affaire était plus grave car les habitants de Gaïa, la Terre donc, comme l'appelaient les humains, allaient tout

droit vers leur extinction. Et cela n'était pas dans les plans du Conseil Supérieur de Laniakéa qui englobait plusieurs milliers de galaxies. Parmi les milliards de planètes vivantes, rares étaient celles qui donnaient autant de fil à retordre que Gaïa.

Pourtant, les génies lactéens s'étaient succédés pour les guider vers le bon chemin, mais les solariens n'avaient pas vraiment compris. Il semblait qu'ils ne sachent pas se servir correctement de leur cerveau pourtant exceptionnel. Orchar, celui que les Terriens appelaient Saint Augustin, avait peut-être raison quand il disait que si personne ne le questionnait sur un problème, il savait tout du dit sujet. Mais si un terrien lui demandait quelque chose à ce propos et qu'il voulait l'expliquer, il ne savait plus car il n'avait pas les mots pour que le terrien comprenne.

Les lactéens, entités intelligentes issues des systèmes d'étoiles de la galaxie dite Voie Lactée où la vie était possible, avaient fait les efforts nécessaires pourtant, dans tous les domaines. Et ceux que les terriens appelaient Anaximandre, Avicenne, Marie Curie, Einstein ou encore Alexandre, Charlemagne, Ramsès, Quin ou Quetzalcóatl et combien d'autres n'avaient pas pu les faire avancer plus vite. Et pourtant les terriens avaient donné naissance à Abraham, Jésus, Mahomet et Bouddha entre autres, entités au génie exceptionnel comme la galaxie n'en avait pas.

Les autres membres du Conseil Supérieur de Laniakéa commençaient à reprocher aux lactéens de ne pas être à la hauteur et menaçaient de façon à peine voilée, d'intervenir eux-mêmes. Or, il n'en était pas question. Les habitants de la Voie Lactée ne voulaient pas disparaître du clan des Espèces Intelligentes Évoluées, comme les géants de Centaurus.

Les instructions d'Horaha étaient donc très claires. Cette fois, il faudrait imposer les principes de fonctionnement et de relation qui prévalaient depuis des centaines de millions d'années dans l'Univers Laniakéan, à ces petites créatures à deux pattes.

Il lévita vers le poste central et s'installa confortablement dans son espace réservé. Un hologramme flottait devant lui, en quatre dimensions, hauteur, largeur, profondeur, temporalité. Il régla cette dernière variable sur la valeur qui prévalait dans le système solaire.

– Lieutenant Navigateur Riourst, faites un point rapide.

– Nous sommes à l'entrée du système solarien, Galactien. La petite planète que nous apercevons à droite est Pluton. Gaïa est la troisième en partant de l'étoile Sol. Nos instruments ne détectent rien de particulier. Les terriens ne nous ont pas encore repérés. Nous pouvons émerger en toute sécurité derrière Pluton.

– Allons-y. Mais pas de réaction brutale. Avançons à petite vitesse vers Mars. Conformément aux instructions nous devons observer de près Gaïa et surtout écouter tout ce qui s'y dit.

Dans les entrailles du vaistéroïde des centaines de lactéens s'activaient à des tâches variées liées à la marche du vaisseau et à l'observation du système solaire. Certains d'entre ces derniers étaient déjà plongés dans l'hypnose temporelle qui permettait de sonder la présence d'entités pensantes sur les différentes planètes du système solarien et de tous leurs satellites. D'autres s'occupaient de capter pratiquement en temps réel les pensées des terriens ciblés.

Horaha brancha son interféron sur le mode alerte. Si la moindre chose anormale était détectée par ses vigies, il en serait automatiquement et immédiatement informé. Il se mit lui-même en prise télépathique directe avec le Président américain.

Ce qu'il découvrit le surprit fortement. En cette période de crise, ce qui préoccupait le plus le Président américain, c'était d'imaginer un plan pour attirer la petite secrétaire du bureau de sa ministre de la Justice dans l'alcôve cachée derrière le bureau ovale.

Vincent 04

Le piège du destin

En guise de café, Morgane se montra une hôtesse très attentive à satisfaire les moindres désirs de son invité et ils s'endormirent heureux et comblés en pleine matinée du dimanche.

À son réveil, après un petit déjeuner frugal en guise de quatre heures, Vincent exprima le souhait d'aller visiter le cimetière du Père Lachaise, tout près de là. Morgane qui ne voulait pas y aller, lui expliqua comment prendre la rue de la Roquette à la place Léon Blum que l'on voyait depuis ses fenêtres.

Il quitta donc son amie vers dix-sept heures et se dirigea vers le boulevard Ménilmontant où une entrée du cimetière permettait de pénétrer dans ce lieu étrange, un peu mystérieux et empreint d'une certaine solennité.

Il y arriva rapidement et la visite commença après qu'il eut repéré sur le plan des lieux les deux tombes qu'il voulait voir. Il était surpris de parcourir ces grandes travées aussi larges que des avenues bordées par des arbres majestueux.

Des tombes, des caveaux et de véritables mausolées se dressaient dans les contres allées et les petits chemins qui s'ouvraient à l'ombre de la canopée fournie des arbres aux essences diverses.

Il passa devant les tombes d'Aragon, de Colette, de Félix Faure et de bien d'autres en remontant l'allée principale vers la chapelle. Puis il fila vers le columbarium.

Le calme et la sérénité des lieux n'étaient perturbés que par le chant joyeux des nombreux oiseaux de toutes sortes qui vivaient là en toute quiétude.

Juste en face du crématorium, à la division 85, il alla voir la sépulture de l'écrivain iranien Hedayat Sadegh, dont il appréciait le livre "La chouette aveugle" si sombre et si désespérant. L'état d'esprit du livre correspondait tout à fait à l'état psychique dans lequel Vincent était depuis quelques semaines.

Puis il se dirigea vers la tombe de Marcel Proust qu'il appréciait globalement pour son œuvre sur le temps et la mémoire. Là aussi, les écrits de Proust entraient en résonance avec son état d'âme.

Après s'être recueilli un instant, Vincent s'engagea entre les autres tombes, serpentant entre les dalles, découvrant derrière chaque stèle des petits endroits cachés envahis par des herbes hautes. Parfois, il se croyait perdu au milieu d'un dédale quasi impénétrable.

Il y avait peu de monde, presque personne même. Et puis tout à coup, il entendit tout près comme un bruissement et un gémissement étouffé. Il pensa aussitôt à quelqu'un qui devait pleurer l'un des siens et il tourna les talons pour ne pas perturber ce recueillement douloureux.

Mais un petit cri sourd l'alarma.

– Non pas ça ! dit une voix de femme dans laquelle on sentait le désespoir.

Vincent s'avança plus avant et découvrit un homme penché sur une forme noire qui se débattait à terre, le dos plaqué sur une tombe. La femme, car c'en était une, tentait de repousser de ses bras son agresseur. Elle ruait littéralement de ses jambes qui se découvraient dans la bagarre.

Il crut revivre un mauvais rêve. Il chercha au sol une arme pour assommer l'individu et prit sur la tombe à côté de lui un vase funéraire empli de terre d'où émergeait une plante fleurie. Il le saisit, l'affermi dans sa main et se précipita d'un bond au secours de la femme agressée. Sans un mot, il asséna du plus fort qu'il put le vase sur la tête de l'inconnu.

Celui-ci poussa un cri sourd et s'affala sur sa victime. La femme se débattant toujours le repoussa, se redressa et s'enfuit en pleurant. L'homme au sol tenta de se relever en touchant sa tête sanguinolente.

Vincent sentit un fourmillement lui monter dans le ventre tandis que son cerveau lui commandait de frapper encore. C'est ce qu'il fit quand il vit le regard affolé de l'agresseur au visage en sang. Le deuxième coup fracassa la pommette et la joue gauche de l'homme à terre. Il leva un regard implorant vers Vincent qui lui donna un troisième coup impitoyable, violent et vengeur sur le sommet de la tête qui éclata littéralement.

Vincent ressentit une érection brutale le prendre. C'était si fort et si douloureux qu'il en gémit, mais moins fort que sa victime dont le sang s'échappait à flots de la tête.

Après quelques soubresauts, l'homme cessa tout mouvement et seuls ses yeux semblaient regarder son agresseur, debout derrière lui. Le ventre en feu, brûlé de milliers de picotements délicieux, la réaction animale atteint son paroxysme puis Vincent retrouva peu à peu son calme. L'homme à terre avait cessé de vivre. Vincent respira plus lentement, se calma complètement et retrouva enfin la force de quitter ce lieu maudit.

Il réfléchissait à toute vitesse. Il lui fallait se protéger. Personne ne devait se douter que c'était lui l'assassin. Il avait déjà cette affaire de Toulouse sur le dos, il ne pouvait se permettre d'être à nouveau mêlé à une affaire de crime.

Les caméras ! Il pensa aussitôt aux caméras. Y avait-il des caméras dans le cimetière ? Non, probablement pas. Pas dans un lieu de recueillement et d'intimité comme un cimetière.

Il alla se rincer les mains à un point d'eau et nettoya aussi le bas de son pantalon qui était éclaboussé de sang. Puis il prit un gros bouquet de fleurs fraîches sur une sépulture voisine et se cacha le visage derrière, du mieux qu'il put. Par précaution, il prit la première sortie et se retrouva dans une rue. C'était la rue des Rondeaux. Il la remonta à main gauche et découvrit à l'angle d'un bistrot de quartier une flèche directionnelle indiquant une bouche de métro pas très loin.

Vincent se dépêcha vers cette échappatoire. Personne ne l'avait remarqué, la femme s'était sauvée en larmes et ne pourrait certainement pas le décrire. De toute façon, il était vêtu en civil et aucun flic au monde ne pourrait faire un rapprochement avec un militaire. C'était impossible. Sauf s'il y avait des caméras. Mais dans le cimetière, cela serait étonnant et puis il s'était caché le visage.

Il pensa déposer le bouquet de fleurs au sol avant de prendre le métro, mais se ravisa. Cela pouvait paraître suspect. Il garda donc les fleurs et s'engouffra dans le souterrain. Il prit la ligne 2 en direction de Nation. Là, il changea pour le RER "A" vers Vincennes où il arriva quinze minutes après.

Il se dirigea vers sa caserne au travers des rues et abandonna le bouquet de fleurs sur le cours Marigny, tout près de la caserne, où trônait la statue du Baron Yricix-Pierre Daumesnil, le général napoléonien unijambiste. Il rentra immédiatement après dans son quartier et se précipita dans sa chambre pour se changer.

Pendant tout ce temps, il pensait à la possibilité d'être reconnu. Même s'il y avait des caméras, pensait-il, ils ne pourraient faire le rapprochement. Ils n'avaient aucune raison de rechercher un homme de Toulouse mêlé à une affaire de viol.

Il n'arriva pas à dormir de la nuit. Il venait de tuer son deuxième homme. Il en avait éprouvé un immense plaisir. Un plaisir jouissif qui lui revenait à nouveau et qui le laissait pantois. Presque toute la nuit ce plaisir le reprit par vagues violentes mais très plaisantes. Il en avait même par moment des petits gloussements de satisfaction.

Le lendemain, ses compagnons lui firent des réflexions gaillardes sur son week-end, et au fur et à mesure que les heures s'égrenèrent, son trouble disparu. Il fut remplacé par une forme de remords, une sorte de regret pour ce qu'il avait fait.

La soirée qui suivit fut calme malgré tout et il put s'endormir assez vite. Toutefois sa nuit fut agitée. Le remords commençait à prendre place dans son esprit de manière forte.

Il fit plusieurs cauchemars où la police intervenait pour le condamner. Il vit aussi Dieu qui lui reprochait ses actes.

Les jours suivants s'écoulèrent malgré tout péniblement. Vincent passait de moments d'excitation jouissifs à d'autres où le regret et le remords le submergeaient.

Il ne voulait pas rappeler Morgane car la revoir attiserait le souvenir de la scène du Père Lachaise qu'il voulait oublier à tout prix. Il écoutait la radio et regardait les infos à la télévision pour savoir si l'on parlait du meurtre, mais rien ne filtrait. La police ne communiquait pas là-dessus. Comment pourrait-elle remonter jusqu'à lui ? Rien ni personne ne pouvait dire qu'il était là-bas à l'heure du crime.

Personne à part Morgane, évidemment.

Mais si elle entendait parler de cela, ferait-elle seulement le rapprochement ? Qu'est-ce qui était plus dangereux pour lui ? Courir ce risque ou éliminer un témoignage plus que gênant ? Il fallait qu'il sache ce que pouvait savoir ou apprendre Morgane sur cette mort et ce qu'elle pouvait en conclure. Il se résolut à l'appeler et lui fixa un rendez-vous pour le soir même, métro République, qu'elle accepta tout de suite avec une joie non dissimulée.

Ils se retrouvèrent sur la place près du carré d'eau et il l'emmena un peu plus loin au restaurant "De l'autre côté". Vincent était arrivé une heure avant le rendez-vous et il avait trouvé cet établissement en se promenant quelques minutes auparavant pour justement préparer la soirée.

Le patron, probablement d'origine turque, proposait une cuisine française aux influences méditerranéennes marquées. Vincent choisit le menu de milieu de gamme, Morgane le suivit et ils commandèrent un apéritif pour démarrer la soirée.

- Je suis ravie que tu m'aies recontactée.
- J'en avais envie. Ta conversation me manquait et tu es absolument ravissante.
- Merci pour le compliment. Mais c'est seulement ma conversation qui t'intéresse?
- Tu as beaucoup d'atouts c'est vrai et ta voix chaude n'est pas la moindre de tes qualités, surtout dans certaines situations répondit-il avec un sourire plein de sous-entendus.
- Toi aussi tu as un organe qui me plaît. C'est chaud, c'est doux, c'est très imaginaire. Parfois dur aussi.
- Si ma voix te plaît j'en suis heureux. Quant à la dureté, c'est dû à la vie, vois-tu. Il y a des moments, quand on est un homme, où certaines images provoquent des réactions et l'on devient dur.
- Oui, tu es un héros, c'est vrai.
- Ne dis pas ça. Je suis un pauvre homme en proie au doute et à la souffrance mystique.
- Toi ? Mystique ? Mais comment un guerrier peut-il être mystique ?
- Ben justement. C'est un problème pour moi. Tuer est quelque chose de terrible dans tous les sens du terme.
- Tu veux me dire quoi là ?
- Rien de spécial. Mais je me pose des questions par rapport à la vie, à la mort et à la résurrection.
- Tu es chrétien ? Praticant ?
- Je suis catholique de tradition. J'ai été élevé dans cette religion. Et je cherche à savoir et à comprendre.

- Alors tu n'as pas la foi.
 - La foi s'acquiert très souvent par la connaissance. Et parfois l'introspection aussi.
 - C'est pour ça que tu es allé au cimetière l'autre jour?
 - Oui, entre autre. Je voulais connaître ce lieu de repos et de recueillement. Pour alimenter ma réflexion.
 - Moi je ne vais jamais dans ces endroits-là. Je ne m'intéresse absolument pas à tout cela, ni à la religion d'ailleurs. Je ne lis jamais les histoires de catastrophe, d'accidents, de mort.
 - Même s'il s'agit d'enfants par exemple ou d'innocents ?
 - Même. Et je n'écoute jamais ce genre de racontars. Quand la radio ou la télévision en parle, je change tout de suite de station. Alors si tu veux bien, parlons d'autre chose.
 - Oui, tu as raison. Parlons de toi et de moi. Tu aimes quoi dans la vie ?
 - Eh bien ça par exemple, dit-elle en désignant un groupe de musiciens qui s'installait au fond de la salle.
 - La musique ou la danse ?
 - La musique, la danse, le chant, la vie quoi ! J'aime aussi le soleil, le ciel bleu, les oiseaux, la mer, les vagues, le bruit du vent dans les futaies, tout ce qui bouge, qui vit et qui rit.
- Vincent ne put s'empêcher de penser qu'elle venait précisément de sauver sa vie. Toute la soirée se déroula

merveilleusement, leurs rires entrecoupés de pas de danses esquissés sur la petite piste improvisée près de l'orchestre.

Vers le milieu de la nuit, Vincent la raccompagna jusqu'à chez elle mais il déclina l'invitation de Morgane et rentra à ses quartiers.

Police 02

Le mystère du cimetière.

Le corps de l'homme assassiné ne fut découvert que trois jours après par une dame qui venait se recueillir sur la tombe de ses grands-parents. Ce coin de cimetière n'était pas très fréquenté car les morts étaient anciens et leurs enfants étant pour la plupart décédés eux aussi, peu de gens se souvenaient d'aller leur rendre des hommages.

Le lieutenant de police chargé de l'affaire était un jeune détective curieux, pugnace, mais dépourvu d'expérience. Le sol sec n'avait retenu aucune empreinte, et il ne trouva aucune trace probante sur les tombes environnantes ni autour du cadavre à part quelques éclats de pierre.

La couleur de ces morceaux était celle de la tombe d'à côté. Il y avait deux vases d'une trentaine de centimètres de haut, assez larges, contenant de la terre et quelques fleurs passées. L'un des vases semblait ébréché et les fleurs étaient cassées. Il en retrouva quelques pétales fanés sous le corps du défunt quand le médecin légiste le retourna.

Cette fois, il sourit. Un fait nouveau venait d'apporter des éléments concrets à sa réflexion. Le meurtrier ne pouvait

être qu'un homme car le vase était lourd à soulever et à manipuler. C'était certainement un homme costaud. Et plutôt grand. En effet la victime, d'après le médecin légiste devait faire 1,75 mètre et les coups semblaient avoir été portés du haut vers le bas. Le corps fut emporté, mais le policier resta encore un long moment dans le cimetière. Il tourna plusieurs fois autour des tombes voisines, releva les noms des défunts, nota une appréciation personnelle sur le coût supposé des tombes pour essayer d'établir un classement social des familles. Il nota que dans l'un des caveaux familiaux la dernière personne à avoir été mise sous terre était décédée précisément deux ans plus tôt.

Il décida de commencer à chercher dans cette direction. Après tout, la victime était peut être venue dans ce carré pour se recueillir sur cet ensevelissement relativement récent.

L'homme assassiné s'appelait, d'après les papiers trouvés sur lui, Gérard Desprès. Le dernier enseveli s'appelait Henri Dacourt. Y avait-il un lien entre ces deux noms ? Il eut un petit frisson de froid. Les cimetières lui donnaient toujours froid. Il remonta son col et repartit vers l'entrée principale par où il était venu. Il récupéra sa voiture sur le parking et fila par le boulevard de Ménilmontant.

Deux jours après, il savait tout. Henri Dacourt était décédé d'une chute accidentelle en quittant le domicile de sa jeune nièce Christelle Marchand qui habitait, fait curieux, tout près du cabinet du notaire de son oncle, un certain maître Gérard Desprès !

Le jeune inspecteur, le lieutenant Nogarès, convoqua la demoiselle après avoir mené une enquête discrète sur la vie et les affaires du notaire assassiné.

– Bonjour mademoiselle Marchand. Vous vous doutez pourquoi je vous ai convoquée ?

– Bonjour monsieur le commissaire. Nooon, je ne vois pas, répondit-elle en traînant sur le "non".

– Je ne suis pas commissaire, je suis chargé de l'enquête sur la mort de maître Desprès.

– Je ne connais pas cet avocat et ne savais pas qu'il était mort.

Son œil venait de siller imperceptiblement, mais le policier s'en aperçut. Il nota cela dans sa tête et reprit l'interrogatoire.

– Il ne s'agit pas d'un avocat mais du notaire de votre oncle Henri Dacourt, mademoiselle.

– Ah, oui ? Et en quoi puis-je vous être utile ?

– Mademoiselle, votre oncle est décédé d'un accident bête. Il est tombé dans les escaliers en sortant de chez vous. Cela n'est pas banal, n'est-ce pas ? D'autant plus que d'après le rapport de police d'usage dans ces cas de mort accidentelle, son notaire l'attendait. Il avait, d'après l'enquête faite à l'époque, pris rendez-vous pour changer son testament.

– Oui, en effet, il était venu chez moi pour me le dire. Mais en fait, il sortait de chez son notaire et venait de changer son testament en ma faveur répondit-elle en insistant sur le mot "venait".

– Donc vous connaissez ce maître Desprès.

– En effet, mais je ne me souvenais plus de son nom.

– La succession a pris plus d'un an, et donc vous avez revu ce notaire au pire il y a six mois et vous ne vous souvenez pas de son nom ?

– En effet.

Un silence s'établit entre eux. Le policier laissa durer le temps en regardant la demoiselle avec insistance. Elle ne semblait pas à l'aise. Elle bougeait sans arrêt sur sa chaise et son mouvement déplaçait son chemisier, laissant apparaître une courbure prometteuse sous le tissu entrouvert. Elle tenait son sac à mains très serré, nerveusement.

Sa tenue était chic, venant d'un bon faiseur. Une veste courte style boléro arrivait tout juste au niveau du pantalon de crêpe taillé droit. Les couleurs étaient assorties, chemisier crème, veste marron clair et pantalon noir.

Un collier de perles à un rang ornait son cou gracile et des boucles d'oreilles pendantes avec une perle blanche complétaient les accessoires. Elle n'avait pas de fanfreluche ou de bijou au poignet, seulement une montre discrète au bracelet de cuir.

Ses yeux noisette laissaient passer des éclats d'or qui reflétaient peut-être la blondeur de ses cheveux bouclés mais ne masquaient pas l'inquiétude de la jeune femme.

– Vous êtes certaine de ne pas me cacher quelque chose mademoiselle ? Comme par exemple que vous avez rencontré maître Desprès à... (Il consulta un dossier devant lui) cinq reprises exactement depuis le décès de votre oncle, et que vous le connaissez donc très bien !

– C'est vrai, je le connais. Mais je ne savais pas...

– Mademoiselle, je sais que vous ne l'avez pas tué. Alors dites-moi la vérité. Parlez-moi de ce qui s'est passé au cimetière.

Il venait de tenter quelque chose de hardi. Rien ne disait qu'elle avait été présente au cimetière ce jour-là. Pourtant, elle sembla tout à coup soulagée. Comme si elle pensait que du moment qu'il savait, elle pouvait parler.

– Il a voulu me forcer sur la tombe de mon oncle. Cet homme était un monstre. Depuis le décès de mon oncle, il profite de moi.

– Expliquez-moi tout ça, lui dit Nogarès d'une voix douce.

Elle lui raconta la première rencontre, les paroles réconfortantes du notaire alors qu'elle était en plein désarroi.

Et puis son invitation à dîner, le bon repas chez un grand chef, les verres de vins, le retour en voiture alors qu'elle était étourdie par l'alcool, l'arrêt en plein bois de Vincennes et le viol qu'elle avait subi sans même avoir la force de dire non.

– Et cela a continué ensuite ?

– Oui. À chaque rendez-vous, mais soit dans son bureau, soit chez moi. Je ne savais pas comment lui dire non. Il me subjuguait. Et la dernière fois que l'on s'est vu, je lui ai parlé de mon idée d'aller voir mon oncle, enfin d'aller me recueillir sur sa tombe pour l'anniversaire de sa mort. Il a voulu m'accompagner, et là, il a voulu me faire l'amour sur la tombe de mon oncle.

Elle se mit à pleurer doucement en se replongeant dans ce souvenir affreux.

– J'ai crié. Un homme est intervenu. Je me suis sauvée. Je n'en sais pas plus.

– Vous connaissiez cet homme ?

– Non.

– Vous m'avez déjà menti tout à l'heure en disant non.

– Je vous assure que je ne mens pas. Je ne l'ai même pas vraiment vu. Je sais juste qu'il est grand et souple car je l'ai vu bondir depuis la petite allée.

– Décrivez-le-moi.

– Je ne peux pas vous aider davantage. J'étais affolée, en proie à une forte émotion. Je n'ai pas vu son visage, il n'a pas parlé.

– Vous êtes sûre de cela ?

– Oui. Je ne sais rien d'autre.

Le policier ne put en savoir davantage. Il libéra la jeune femme en lui demandant de rester à la disposition de la justice.

L'enquête ne put avancer vraiment.

L'autopsie confirma que la victime avait reçu trois coups sur la tête et n'était pas morte sur le champ. Le décès avait dû intervenir plusieurs minutes après le dernier coup.

Le médecin légiste précisa que le regard du notaire était resté figé dans la mort dans une direction peu normale, par rapport à sa position allongée, comme s'il avait regardé quelque chose ou quelqu'un au-dessus de lui, légèrement en arrière et du côté gauche.

Nogarès cru comprendre que l'assassin avait regardé la victime mourir doucement. S'en était-il délecté ?

Quelques jours plus tard, une vieille dame vint déposer une main courante pour vol de fleurs sur la tombe de son époux.

– C'est un véritable scandale, monsieur le policier. Dans quel monde vivons-nous, je vous le demande, hein ?

Un policier nota tout cela, et consola la dame du mieux qu'il put, mais il n'en fit part à personne sur le coup.

Les jours passèrent sans que le dossier avance et les affaires de crime s'empilant, Nogarès finit par ranger ce mystère dans un tiroir. Mais il lui restait toujours une espèce de dégoût pour ce meurtrier mystérieux qui aimait regarder mourir ses victimes.

Les premiers indices

À quelques jours de là, un matin plutôt frais, Nogarès discutait devant le distributeur à café avec un collègue, de la circulation matinale, de la fraîcheur du temps, de tout et de rien. Un autre policier lança en passant dans le couloir :

– Alors Jacques, tu l'as eu ton témoin du cimetière ?

– Non, mais un type qui sort du cimetière avec un bouquet de fleurs, je devrais trouver facilement. En général on rentre avec les fleurs et en sort les mains vides.

– Ouais, à moins de vouloir se cacher...

Nogarès eut un éblouissement. Il fut persuadé que c'était là une piste à creuser. Il se rappela vaguement qu'on lui avait parlé d'une pauvre vieille dame éplorée à qui l'on avait volé des fleurs sur la tombe de son mari.

Il se précipita vers le cahier des mains levées et se mit à chercher à partir de la date présumée du meurtre du notaire maître Desprès. Et en effet, il trouva la trace de cette déposition.

Le jour de l'assassinat, des fleurs avaient été dérobées sur une tombe dont il prit les coordonnées du carré, de l'allée et du numéro.

Il fonça au cimetière et constata que cette tombe était située à seulement une dizaine de mètres du lieu du crime, tout près d'un point d'eau.

De retour au commissariat, il demanda, sans grand espoir, à ce que la bouche et la grille d'évacuation du robinet soit analysée pour y chercher des traces de sang.

Parallèlement, il se rendit au bureau de son collègue pour lui demander sur quelle affaire il travaillait à propos du témoin aux fleurs.

Il s'agissait d'une affaire de cambriolage dans laquelle un suspect avait produit un alibi : il était ce jour-là, à cette heure-là, dans un bistrot de la rue des Rondeaux. Et il avait déclaré :

– Même que nous avons rigolé avec le barman à propos d'un mec qui sortait du cimetière presque en courant, avec un bouquet de fleurs à la main. Le barman m'a dit, "tiens, encore un radin qui va offrir des fleurs à sa régulière après avoir dépensé son fric au cul d'une pute".

Le collègue de Nogarès avait contrôlé et c'était vrai. L'alibi tenait et le suspect était écarté de l'affaire.

Nogarès, lui, reprit les interrogatoires pour "son" affaire. Personne n'avait questionné le barman à ce sujet. Il fonça le voir. Le bistrot était situé sur le trottoir en face de la sortie, mais légèrement décalé vers la gauche. Il faisait angle avec l'avenue du Père Lachaise. De l'intérieur, on voyait bien la sortie du cimetière.

– Vous avez vu un homme sortir avec des fleurs ?

– Oui, oui. Il avait l'air pressé de rentrer chez lui.

– Il était quelle heure ?

– Environ dix-huit heures, dix-huit heures trente.

– Vous pouvez me le décrire ?

- Grand, costaud, des chaussures noires classiques.
- Comment ça, des chaussures classiques ?
- Oui, comme il courait presque, j'ai regardé ses chaussures. C'étaient pas des grôles modernes. Plutôt genre chaussures de policiers ou militaires quoi. Noires, rondes au bout.
- Et le reste des habits, le visage ?
- Un pantalon gris passe partout et, ah oui, un blouson genre cuir aviateur noir. Des cheveux châtain très courts.
- Et le visage ?
- Pas vu. Il avait les fleurs devant sa figure.
- Quel âge d'après vous ?
- Environ la trentaine, pas plus.
- Il se dirigeait vers la droite ou la gauche ?
- Vers la droite quand on sort de mon bistrot.
- Vers le métro quoi !
- Ah ça, je sais pas s'il a filé à pieds vers le métro ou s'il est parti en voiture. Il était peut être garé un peu plus loin.

L'inspecteur Nogarès était satisfait. Son suspect était bien un homme jeune de haute stature, costaud, leste, qui s'habillait de façon plutôt martiale avec un blouson genre "bomber" et des chaussures de marche plus confortables que stylées.

Il lui fallait maintenant visionner toutes les cassettes d'enregistrement vidéo de la ville et du métro. Il fit une requête auprès du juge d'instruction et fit sa demande à la mairie. Il essuya un refus car les cassettes avaient été détruites,

ou plutôt avaient resservi car quinze jours étaient passés sans que personne ne réclame quoique ce soit. C'était la règle.

La RATP lui fit la même réponse.

Les examens et prélèvements faits à la fontaine du cimetière ne donnèrent rien eux non plus.

Nogarès s'en voulut d'être entré et sorti par la porte principale, boulevard Ménilmontant. Il n'avait pas pensé aux caméras du métro ni à celles de la ville sur les rues et boulevards adjacents du cimetière, autres que le boulevard de Ménilmontant.

Il pesta, mais il dut classer son affaire.

Provisoirement.

Les gouvernants 02

L'attaque de Marioupol

Pendant ce temps-là, les affaires politiques internationales ne s'arrangeaient pas, et en particulier dans l'est de l'Europe. En Ukraine les séditions pro-russes qui avaient déjà "libéré" la Crimée et quasiment fait pareil pour les contrées de l'est limitrophes de la Russie, se mirent en tête de "libérer" aussi le port de Marioupol.

Des combats violents et des bombardements aveugles éclatèrent avec pour conséquence la mort de nombreux civils. Le Président Français décida de tenter une médiation, plus pour faire parler de lui que pour sauver une situation qu'il se savait parfaitement incapable de maîtriser.

– Monsieur le Président Bourochenko, je vous salue.

– Monsieur le Président de la France, je vous remercie de votre appel. L'Ukraine compte sur votre soutien face à cette attaque inacceptable des rebelles soutenus par les russes.

– Vous pouvez compter sur nous. Je viens d'avoir le Secrétaire Général de l'ONU qui partage mon point de vue répondit le Français tandis que sa secrétaire lui servait un café.

– L'ONU, c'est bien, mais que vont faire les américains et l'OTAN ? S'inquiéta assez vivement le Président Ukrainien, confortablement installé dans un fauteuil en cuir, en face de la baie vitrée de son palais, en plein centre de Kiev.

Au-dehors, le vent soufflait en rafales rageuses, secouant les branches des arbres. Les passants que l'on pouvait apercevoir au loin étaient emmitouflés dans des manteaux au col relevé.

– Ils vont nous suivre, cher ami. Le Chancelier allemand m'a informé de la position qu'il vous a expliqué tout à l'heure, et nous sommes bien en phase. En ce moment il est au téléphone avec le Général Goldmayer, le chef de l'OTAN.

Le secrétaire général de l'Élysée ouvrit la porte et passa la tête dans l'entrebâillement sans attendre de réponse. Le Président lui fit signe de la main pour qu'il entre.

– Le Président Américain ne m'a pas encore appelé. Vous êtes sûr de son soutien ? Demanda l'ukrainien.

La jeune femme qui lui faisait les ongles eut un mauvais geste et il la rabroua nerveusement.

– Je pense qu'il souhaite de votre part un engagement ferme à propos des bases navales de Marioupol et Sébastopol. Êtes-vous prêt à signer un accord secret à ce propos ?

Le secrétaire général du palais présidentiel français s'assit près du Président et lui présenta deux cartes de restaurants prestigieux. Le Président désigna du doigt l'une des cartes en murmurant, la main appuyée sur le micro du téléphone:

– Elle pourra être là à vingt et une heures ?

– Oui, oui. Rassurez-vous monsieur le Président.

– Vous parlez en votre nom ou vous êtes chargé de me transmettre un vrai message officiel ? Relançait dans le combiné le Président ukrainien.

Un éclair illumina le ciel de Kiev et un tableau représentant la bataille d'Ongal, au sud de l'Ukraine, grande victoire contre les byzantins en 680, fut éclairé d'une lueur dantesque.

– Disons que je suis autorisé à vous faire part d'une conversation informelle que j'ai eue ce matin très tôt avec le Président Américain.

– Si je me bats contre les rebelles russes, c'est pour conserver mon indépendance, pas pour m'aliéner aux américains, vous vous en doutez bien.

– Certes, certes, nous en sommes tous là dit le français en faisant au revoir de la main au secrétaire qui quittait le bureau. Mais il faut savoir accepter l'aide que l'on vous offre. Les Russes veulent l'Ukraine, les Américains ne veulent qu'une autorisation pour utiliser deux bases navales afin de protéger l'Europe. À vous de choisir.

– De toute façon, j'ai déjà perdu Sébastopol.

– Oui, mais nous allons vous aider à reconquérir la Crimée.

– Vous êtes prêts à intervenir militairement ?

– Si le jeu en vaut la chandelle, oui.

– Et vous Français, qu'avez-vous à y gagner ?

– Le gaz russe nous intéresse fortement mais la Russie doit comprendre que nous ne l'achèterons que s'ils acceptent d'établir les frontières européennes à vos frontières de l'est. Et il en est de même pour leur pétrole qui pèse encore plus lourd dans la balance. Notre armement plait bien aux russes

et nos bateaux aussi sans parler de nos fusées spatiales. Et puis vous aurez votre pays à reconstruire et nous avons en ce domaine des savoir-faire incomparables.

– Votre position me paraît correcte. Vous êtes en relation avec les russes pour cela ?

– J'aimerais bien que vous en parliez avec votre homologue russe lors de votre prochaine entrevue. Cela appuierait bien les discussions que j'ai avec lui.

Son café fini, il se leva et s'approcha des portes fenêtrées qui donnaient sur les jardins. Un soleil éclatant faisait briller le petit plan d'eau sur lequel s'ébattaient deux canards colvert.

– Eh bien, appelez le Président américain pendant que j'appelle le Président russe et informons les de notre volonté commune d'aboutir à une solution économique.

– Très bien. Nous faisons comme cela. Le Président américain vous rappellera d'ici une demi-heure.

– À très bientôt mon ami.

Un communiqué de presse fut rédigé qui précisait que la France était partisane d'une solution pacifique du conflit. "Nous ne voyons pas d'autre alternative aux accords de Minsk", précisait le texte envoyé aux agences, et "le Président a eu avec le Président Ukrainien un entretien qui porte sur les efforts de paix à proposer à la Russie".

Après ce genre de discussion, les choses ne s'arrangèrent pas vraiment pour autant. Le Président français fit part à la presse de sa très forte préoccupation face à la très grande dégradation sur le terrain en Ukraine, en particulier avec les derniers événements dramatiques à Marioupol.

Le soir même, tandis que le Président français dînait luxueusement avec sa nouvelle conquête féminine, le Secrétaire Général de l'ONU, condamna fermement les bombardements, tout comme l'Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe (OSCE) et l'Otan l'avaient fait plus tôt, dénonçant les déclarations belliqueuses des séparatistes prorusses :

– Les roquettes semblent avoir été lancées de manière aveugle sur des zones civiles, ce qui constitue une violation des lois humanitaires internationales, souligna-t-il.

Puis il rajouta :

– Il s'agit là d'une rupture unilatérale du cessez-le-feu opérée samedi par les dirigeants des séparatistes et en particulier leurs déclarations provocatrices revendiquant davantage de territoire dans l'est de l'Ukraine, au mépris de leurs engagements pris lors des accords de Minsk. La Russie doit cesser de soutenir les rebelles ukrainiens.

Et le ton continua de monter :

– Nous appelons la Russie à retirer ses troupes du sol ukrainien car l'OTAN n'acceptera jamais qu'un État souverain, frontalier d'un pays membre de l'OTAN soit envahi par une autre nation, déclara le Général Goldmayer.

Le Président du Conseil Européen Donald Furt, le chef de l'État français et le Chancelier allemand décidèrent de s'entretenir également avec le Président américain. Il fut décidé d'inviter le Président polonais à cette réunion.

Le Pape, quant à lui, se déclara depuis le Vatican vivement préoccupé par la grave détérioration de la situation en Ukraine et demanda la reprise du dialogue et la fin des hostilités.

Les sanctions

La réunion des principaux chefs d'États se déroula en grande pompe deux jours après à Reykjavik, en Islande. La capitale la plus septentrionale du monde était réputée pour ses virées nocturnes, mais les chefs d'États n'étaient pas là pour s'amuser.

– J'exige de la part de la Russie la fermeture réelle de la frontière internationale avec l'Ukraine et le retrait de toutes ses armes et de tous ses combattants, déclara d'emblée le représentant ukrainien.

– Sinon, la pression internationale et celle des États-Unis sur la Russie et sur ses intermédiaires ne devra faire que s'amplifier répliqua le polonais.

– Il faut arrêter de menacer les russes avec des sanctions économiques qui nous retombent dessus et que nos populations ne supportent plus, déclara l'allemand.

– J'ai toujours été clair sur le fait qu'il ne serait pas efficace pour nous de nous engager dans un conflit militaire avec la Russie s'exprima le letton, refroidissant un peu l'atmosphère.

– Nous devons arrêter toutes les pressions économiques contre productives et aggraver l'isolement diplomatique reprit le français.

La Grèce, Présidente en exercice de l'UE, absente de cette réunion réclama par tweet de nouvelles sanctions contre la Russie pleinement responsable de l'attaque des séparatistes contre Marioupol.

Les dirigeants donnèrent chacun leur point de vue. Le responsable de l'OTAN étant le plus virulent. Petit à petit, il fit pencher la balance de son côté. Chaque participant s'engagea à déployer des troupes en Ukraine si la Russie ne retirait pas les siennes dans un délai d'une semaine.

Un communiqué fut rédigé dans la difficulté, chacun voulant changer tel mot, déplacer telle virgule, adoucir telle tournure, en renforcer telle autre. Finalement, au petit matin blême, émergea du brouillard laiteux un officiel qui déclara sur le perron du palais Présidentiel :

"Les États du pacte de l'OTAN, devant la dégradation constante des relations entre l'Ukraine et la Russie, ont décidé de mettre fin à cette crise inacceptable.

"Pour cela, nous proposons de supprimer toutes les sanctions économiques et diplomatiques qui frappent la Russie, dans un délai d'une semaine que nous qualifions de délai administratif.

"Pendant ce même temps, la Russie devra retirer toutes ses troupes et ses armes du territoire ukrainien d'avant les révoltes et devra s'engager à ne plus soutenir financièrement les rebelles de l'est et du sud.

"Des négociations de paix, souhaitées par l'ensemble des pays de l'OTAN, seront engagées pour que toutes les composantes sociales et culturelles soient respectées dans ce qui sera la nouvelle Ukraine.

"Si la Russie ne s'est pas repliée sur ses frontières d'avant les hostilités d'ici ce délai, les États alliés de l'Ukraine se sentiront obligés de respecter leurs accords avec cette nation indépendante. Nous apporterons alors un soutien militaire massif sur le terrain pour qu'elle puisse retrouver son intégrité

territoriale garantie par tous les accords internationaux et par l'ONU."

Refusant de répondre aux questions des journalistes transis par une nuit passée dehors ou dans leurs camionnettes de transmissions télévisuelles, l'homme se retira dans le palais.

L'ambassadeur russe ne fut pas satisfait. Le ministre russe des relations européennes ne fut pas content. Le ministre russe des opérations militaires fut en colère. Le Président russe fut quant à lui carrément pris d'une crise de fureur.

– Mais ils me prennent pour qui ? Ils me prennent pour qui ces guignols et ces pantins ? Je suis le Président de la Russie ! Ils croient donc que je vais avoir peur de leur ultimatum ? Ils vont apprendre à qui ils ont affaire. Ils ne se rappellent pas qui est la Russie ? On va leur rafraîchir la mémoire. Convoquez-moi les ministres pour dans deux heures.

Le gouvernement russe se réunit plusieurs heures. Le Président, calmé, fut d'autant plus intransigeant. Tous les aspects de la crise et toutes les conséquences d'une guerre ouverte en Ukraine, vus du côté russe furent examinés.

Et des décisions furent prises.

Les Dieux 02

Le vaistéroïde lactéen

Le vaisseau spatial était grand comme un astéroïde dont il avait d'ailleurs en partie le nom et l'aspect.

De forme patatoïde, il ressemblait à l'univers tel que les humains le concevaient à présent, avec ses courbes positives et ses creux arrondis. Sa plus grande largeur était de sept cents mètres environ pour une hauteur maximum de cinq cents mètres.

Le vaistéroïde se déplaçait en vitesse de croisière à la moitié de la vitesse de la lumière mais pouvait facilement doubler cette capacité de déplacement en cas de besoin, grâce à son fonctionnement dans le vide sidéral de ce que les physiciens appellent la masse sombre. Il s'appuyait à ce moment-là sur les courbes positives des galaxies pour se propulser, avec ses moteurs ioniques à gravitation négative extratemporelle, à travers les espaces creux dépourvus de matière noire et d'énergie noire.

Mais cet usage de la super vitesse était limité et utilisé uniquement pour les grands déplacements de plusieurs années lumières. C'est ce procédé que les lactéens avaient

utilisé pour se rapprocher du système solaire situé au fin fond d'une petite spirale de la galaxie Voie Lactée.

Vu de l'extérieur, on aurait pu croire qu'il n'était qu'un amas de pierres dérivant de manière erratique dans l'espace, même s'il avait une direction globale assez précise. Sa composition était de fait un agglomérat de matière carbonée liée par une matrice de silicates hydratés. Ce matériau très répandu dans l'espace avait le grand avantage d'avoir une masse relativement faible et surtout, il était résistant à la grande chaleur. Tous les vaistéroïdes étaient construits avec des chondrites de ce type.

A l'intérieur, les étages de quatre mètres de haut et les couloirs de quatre mètres de large étaient reliés par des sortes de cheminées de quatre mètres de diamètre. Cela suffisait aux occupants qui se déplaçaient par lévitation horizontale ou verticale, compte tenu de leur taille relativement petite.

Horaha Ker, le Galactien du vaistéroïde, n'échappait pas à la règle. Sa tête était de la taille de celle des humains, par contre son corps différait car les muscles n'étant plus souvent sollicités, les membres étaient atrophiés. Les pieds s'étaient transformés en espèce de triangle plat, plein et sans doigt. Au bout des deux bras de longueur moyenne, les mains par contre se terminaient par des doigts longs et effilés. Le torse vêtu d'un simple linge léger était développé pour pouvoir respirer l'air raréfié de sa planète d'origine. L'abdomen n'était, en comparaison des humains pas très grand car l'alimentation sous forme de pâtes nutritives prédigérées ne nécessitait pas d'organe digestif très sophistiqué.

Le vaistéroïde était bien aménagé et très coloré. Les parois reflétaient les paysages en trois D des planètes que les lactéens fréquentaient régulièrement. Aucun appareillage technique

n'était apparent. Tout n'était que décor, douceur, confort. Une sorte de bruitage ou de musique douce qui rappelait l'écoulement d'une cascade d'eau et le souffle léger d'un vent printanier accompagnait les odeurs légèrement acidulées qui se déversaient des bouches d'aération à peine visibles.

De son poste d'observation, Horaha voyait des milliers de points brillants sur l'écran général. Pour apercevoir les planètes du système Sol, il devait regarder l'écran grossissant situé à droite. Décidément, ce système était d'une beauté fascinante. L'un des plus beaux de la Voie Lactée. Et Gaïa était une planète magnifique où il faisait si bon vivre ! Quel dommage que ses habitants soient si belliqueux.

Il se souvint de son premier voyage sur Gaïa. Son séjour court, par rapport à sa longue vie, avait été si riche. Il avait été envoyé sur la planète pour développer une nouvelle civilisation. Une catastrophe naturelle avait pratiquement détruit toutes les connaissances humaines lors de l'éruption d'un volcan géant. Le peuple dominateur de l'époque, des géants descendant de l'expédition lactéenne précédente, les Atlantes, avait complètement disparu.

Il retrouva des traces de leur passage dans quelques pays, mais c'est au nord d'un continent assez désertique qu'il choisit de s'installer. Il se fit rapidement désigner comme fils du roi Narmer, le pharaon comme disait le peuple, et installa sous le nom de Hor-Aha une civilisation qui s'appuya sur les monuments pointus énigmatiques laissés par les géants dont plus personne ne croyait à l'existence réelle.

Il eut une longue vie bien remplie, il créa une dynastie, des croyances, il insuffla des connaissances. Et puis un jour, sa mission accomplie, il dut partir.

Il fit semblant de mourir, il profita de quarante jours de deuil pour disparaître tranquillement avec la complicité de quelques membres lactéens qui restèrent sur Gaïa. Lui, revint sur le vaistéroïde en attente derrière la Lune et repartit vers sa planète. C'était il y avait longtemps. C'était du temps de sa jeunesse.

Maintenant il revenait pour une autre mission. Il lui restait près de six milliards de kilomètres à parcourir. Un petit voyage de quelques jours à peine en vitesse de croisière. Il décida, afin de mieux entendre ce qu'il se disait sur cette planète, de s'en rapprocher plus vite. Il donna les ordres en conséquence.

– Quittez la direction vers Mars et mettez le cap sur la Lune à vitesse lumineuse. Pour ne pas se faire repérer.

Il fut donc fait ainsi et ce ne fut que quelques semaines plus tard qu'un astronome terrien détecta un nouvel astéroïde venant de la ceinture de Kuiper. Il en fit une simple communication à l'agence Spaceguard Survey et à l'Union Astronomique Internationale qui le nomma 2020 CR12 (151).

Vincent 05

La nouvelle mission

Vincent se remettait petit à petit de ses tourments grâce aux entraînements intenses que sa compagnie faisait à longueur de temps. Les soldats s'entraînaient à la guérilla urbaine et leurs corps étaient soumis à rude épreuve.

De temps à autre, il sortait faire une virée sur Paris avec Morgane. Elle était une compagne parfaite, ne posait jamais de question sur son boulot et elle était toujours disponible pour faire la fête.

Un jour elle lui dit pourtant :

– Tu sais, je pense tous les jours que tu vas repartir en mission à un moment ou un autre. Cela me fait peur. Je ne voudrais pas te perdre.

– On s'entraîne pour revenir justement. Et puis si mon heure arrive..

– Non ! Ne dis pas ça, le coupa-t-elle. Je ne sais pas si je m'en remettrais. Quand tu seras là-bas, sache que je penserai tous les jours à toi et que je t'attends.

– Pour sortir faire la fête ?

– Pour sentir ton corps contre le mien. Pour écouter ta voix me dire des sottises. Pour t'en dire moi-même.

– Comme quoi par exemple ?

– Que j'aime t'avoir en bouche par exemple. C'est une bêtise assez grosse ?

Il éclata de rire.

– Oui, surtout que tu ne me l'as jamais dit.

– Eh bien c'est fait, c'est plus à faire !

– Ah si, il faut encore le faire.

Cette conversation faite sur le ton de la plaisanterie le perturba. Lui aussi commençait à apprécier la compagnie de la jeune femme pour autre chose que la bagatelle. Car il avait bien compris le message déguisé de Morgane.

Ils commençaient à s'attacher l'un à l'autre.

C'est à ce moment-là que son régiment reçut l'ordre de se préparer au départ. Il ne put pas revoir Morgane car ils furent immédiatement consignés, mais il put la prévenir.

– Où pars-tu ?

– Je ne le sais pas encore. Je t'enverrai un mot dès que nous serons arrivés, si je peux. Ne t'inquiète pas si tu n'as rien tout de suite. Il faut que les services postaux se mettent en place au début.

– Fais attention à toi.

– Promis. Bises.

– Bises mon ché... Mon cher ami.

Le surlendemain, alors qu'il faisait encore nuit, ils embarquaient dans de gros avions, destination inconnue. Ils emmenaient du matériel roulant, mais pas de cantines. Cela voulait dire qu'ils ne seraient pas en rase campagne. Leur entraînement urbain allait leur servir.

L'avion était bruyant, des secousses parfois violentes le secouaient régulièrement ce qui démontrait qu'ils ne volaient pas très haut au début en tout cas. Puis le froid s'insinua dans la carlingue. Ils devaient passer au-dessus d'une montagne élevée, les Alpes sans doute.

Enfin l'avion entama la descente. Le vol n'avait pas duré très longtemps en fait. Vincent pensa qu'ils n'avaient pas quitté l'Europe. Ils devaient être quelque part vers la Roumanie. Un pays frontalier de l'Ukraine, dans ses souvenirs. C'était pas mal, ils n'étaient pas au front.

Quand ils débarquèrent, il s'aperçut immédiatement de son erreur. Ils étaient hélas bien en Ukraine, à Odessa.

Très vite, ils embarquèrent dans leurs camions à peine déchargés des avions et ils prirent la route de l'est, droit face au soleil.

Le soir, ils arrivèrent à Kherson, une petite ville sur le Dniepr, pas très loin de son embouchure. Ils furent dirigés vers une caserne où, suivant les ordres, ils s'installèrent pour la nuit.

Le dîner fut assez frugal, l'extinction des feux eut lieu très tôt pour des raisons de sécurité mais ce ne fut pas un problème. Ils étaient vannés et s'endormirent rapidement.

Le lendemain, ils reprirent la route cahoteuse plein sud vers Kalanchak, en direction d'Armyans'k, en Crimée. Cette fois le doute n'était plus permis, ils allaient au feu.

Le convoi s'arrêta à Kalanchak et ils s'installèrent durablement dans les bâtiments d'un collège encore debout. Les salles de classe furent transformées en dortoirs, le gymnase en entrepôt, et la cantine fut remise en état de fonctionner.

La petite ville d'à peine plus de vingt mille habitants était une cité rurale, majoritairement constituée de maisons particulières s'alignant le long de rues droites qui se croisaient à angle droit. Ceux qui restaient des quelques rares immeubles qui s'élevaient en centre-ville n'avaient que quatre étages. La rivière Kalanchak serpentait doucement au milieu de la cité tranquille. Un seul pont était encore utilisable après une série de bombardements. Cette cité martyre paisible en apparence, avait malgré tout quelques bars, trois restaurants et une boîte de nuit où la jeunesse s'amusait le week-end, laissant la place aux aînés en semaine.

Dès le lendemain, le commandement général organisa des patrouilles à pied en ville tandis que d'autres soldats français allaient sillonner en camion les routes de campagne.

Les premiers accrochages

La population les accueillit avec joie. Les habitants étaient heureux de constater enfin l'implication des États européens dans ce conflit déclenché justement parce que certains ukrainiens voulaient se rattacher à l'Europe et non plus à la Russie.

Mais d'autres ukrainiens, fidèles à la Russie, s'empressèrent de communiquer aux forces massées en Crimée, à quelques kilomètres de là, la présence des troupes françaises.

Les premiers accrochages eurent lieu en zone ukrainienne. Des drones armés survolèrent un détachement de trois camions et lâchèrent sur eux des bombes. Il y eut des blessés et un camion détruit.

Le commandement français décida de répliquer en montant une opération commando nocturne sur les installations électriques d'Armyans'k en territoire de Crimée. Il était important que les troupes françaises ne puissent pas être reconnues facilement c'est pourquoi ils s'habillèrent en tenues ukrainiennes.

Vincent participa à cette opération à haut risque en territoire ennemi. Avec, en plus, la pression énorme du fait que la France n'était officiellement pas encore là pour intervenir dans un pays, la Crimée, qui s'était déclaré indépendant. Il ne fallait donc pas laisser un seul prisonnier, un seul blessé ni un seul mort sur le terrain et il ne fallait communiquer que par signe pour ne pas être enregistré en parlant français.

Ils partirent de nuit dans deux camions vers le nord pour tromper les éventuels observateurs adverses avant de repiquer vers le sud. Ils arrêterent à cinq kilomètres de la frontière et firent le reste de la route à pied.

Ils ne furent pas repérés par les gardes et les charges explosives déposées par les sapeurs firent leur effet cinq heures plus tard alors qu'ils étaient déjà rentrés dans leur caserne.

Tout explosa en même temps, comme si une immense bombe avait atteint le centre d'électricité. Toute la région, dont certaines bourgades frontalières ukrainiennes, fut privée de courant. Personne ne put accuser les français de quoi que ce soit malgré les soupçons du camp d'en face. Vincent et ses hommes furent félicités. Une permission de soirée leur fut accordée et ils décidèrent d'aller s'amuser dans la boîte de nuit ouverte jusqu'à trois heures du matin.

Vincent ne s'amusait pas vraiment sans Morgane. Au contraire même, la musique et l'ambiance lui rappelait Paris. Pris de nostalgie, il sortit un moment pour prendre l'air.

Il distingua dans un coin du parking un homme en train d'uriner contre un arbre. L'ombre quitta l'endroit pour se diriger vers la ville. Intrigué, Vincent le suivit.

La démarche hésitante de l'individu semblait montrer qu'il avait bu pas mal. Arrivé à hauteur d'un petit square, il sembla hésiter avant de se décider à le traverser.

Vincent, sans qu'il comprenne vraiment pourquoi eut une pulsion et se précipita vers l'homme qu'il saisit par derrière en lui plaquant sa main sur la bouche pour lui éviter de donner l'alerte. Il avait appris à faire cela de façon parfaite. Il souleva l'homme facilement et se déplaça au-dessus du gazon vers un

bosquet de fleurs. Sa future victime se débattait, remuait ses jambes inutilement dans le vide.

En même temps, sa main gauche sortit son couteau de combat à la lame dentelée de deux rangées de pics disposés en sens inverse l'un de l'autre. Il fit tomber l'inconnu sur le gazon et le fit pivoter vers le buisson. Il trancha brusquement la gorge du malheureux et sa trachée artère. Les chairs furent arrachées par les dents de la lame provoquant une plaie affreuse.

Vincent s'éloigna rapidement de sa victime qui tressautait et tentait d'arrêter le flot de sang qui jaillissait de sa gorge en feu. Il avait placé le moribond la tête tournée vers un bosquet où la terre pourrait boire le sang. Il le regarda se débattre contre la mort et à nouveau il ressentit une brutale érection accompagnée d'un fourmillement intense dans son ventre.

La sensation le ravissait. C'était un vrai plaisir comparable à la jouissance qu'il éprouvait lors de ses relations avec Morgane. Il aimait cette sensation qui durait tout le temps de l'agonie et se prolongeait ensuite par un jaillissement incontrôlable de sa substance vitale.

L'homme cessa de remuer au bout de trois ou quatre minutes. Vincent continua de sentir son ventre piqué de mille chatouilles délicieuses.

Il essuya son couteau sur la veste du cadavre et s'éloigna pour rentrer immédiatement à la caserne. Il pensa à tituber, comme un homme saoul, en passant devant la sentinelle à l'entrée du collège. Vincent se dirigea tout de suite vers les toilettes et finit de nettoyer son couteau, prenant soin de bien essuyer le lavabo pour ne pas laisser de trace.

Mais une fois arrivé dans sa chambre d'officier, qu'il partageait avec un autre lieutenant, il se mit à éprouver une sensation de manque terrible. La jouissance s'était évaporée et un vide douloureux lui tordait les entrailles. La souffrance physique lui arracha des gémissements.

– Tu vas pas bien ? Lui demanda son collègue qu'il avait réveillé.

– C'est leur tord-boyaux, répondit-il. Cela va passer. Bon sang, j'ai eu du mal à rentrer.

– Ok. Cuve.

Son voisin de chambre eut lui aussi du mal à se rendormir car les gémissements de Vincent durèrent un long moment encore, allant toutefois en diminuant.

Le surlendemain, ils repartirent en opération avec cette fois comme objectif de conquérir la ville d'Armyans'k. L'artillerie ukrainienne avait préparé l'attaque en pilonnant la ville pendant plusieurs heures la nuit précédente. Les soldats ukrainiens et français entrèrent dans une ville dévastée. Des tirs sporadiques éclatèrent par ci par là, retardant leur avancée inexorable au milieu des ruines. Le plus gros accrochage eut lieu en arrivant devant la mairie.

Des hommes retranchés à l'intérieur du bâtiment et de ses annexes opposèrent une résistance assez dure. De l'immeuble d'en face un tir nourri éclata soudain sur les troupes françaises. Vincent qui était du même côté que le tireur se faufila avec deux hommes dans un couloir qui semblait mener aux étages. Il arriva le premier et fit signe à l'un des deux soldats de pénétrer en tirant des rafales. Il le suivit aussitôt et constata que le tireur était dans une pièce contiguë.

Grâce à son Famas FELIN équipé de sa lunette optronique thermique à visée déportée, il put tirer sur le soldat russe sans s'exposer vraiment. L'homme chuta lourdement et Vincent se précipita dans la pièce. Il découvrit alors dans le coin opposé un adolescent d'à peine quinze ou seize ans qui le regardait avec des yeux emplis de terreur.

– Lâche ton arme lui dit-il en russe, les seuls mots qu'il connaissait. Lâche ton arme.

Le gamin leva son fusil au lieu de le laisser tomber à terre.

Vincent n'hésita pas une seconde. Il lâcha une rafale de son Famas et le gamin fut presque coupé en deux par les balles à bout portant. Les soldats qui l'accompagnaient virent Vincent chuter à genoux et vomir tout ce qu'il avait dans le ventre. Il éclata ensuite en sanglots.

– Je lui avais dit de lâcher son arme. Je lui avais dit !

Ils ressortirent quelques minutes après. Vincent avait retrouvé son calme et reprit le combat comme si rien ne s'était passé.

Les ukrainiens mirent un point d'honneur à libérer eux-mêmes la mairie occupée par les rebelles. Les français s'occupèrent des quartiers périphériques où la résistance fut relativement légère. Les combats durèrent néanmoins trois jours pleins, avec beaucoup d'accrochages la nuit quand les rebelles essayaient de battre en retraite.

Et puis, enfin, le drapeau ukrainien flotta de nouveau, pour la première fois depuis longtemps sur la Crimée.

Police 03

Le crime sauvage

Pavlo Koliavitch Vladlen exerçait son métier de policier depuis plus de trente ans.

Lorsque son adjoint fut alerté par une femme qui lui déclara au téléphone qu'un homme avait été égorgé dans le square du centre-ville, il sursauta et n'en crut rien.

– Un homme assassiné, je veux bien. Égorgé, non. Nous n'avons jamais eu de crime de ce type. Allons voir ça sur place.

– Doit-on prévenir la hiérarchie, chef ?

– La hiérarchie, c'est moi idiot !

– Je veux dire les autres, le médecin légiste, les spécialistes de crimes de Kherson.

– Tu bouges pas pour l'instant. Tu attends mes ordres.

Pavlo Koliavitch Vladlen était assez fier de sa personne. Il avait pas mal bourlingué durant sa vie professionnelle. De Kiev à Dniepr en passant par Odessa et Sébastopol, il avait fait les grandes villes du pays. Tout au long de sa carrière il

avait vu pas mal de crimes, il avait mené des enquêtes difficiles, résolu beaucoup de mystères et arrêté plusieurs assassins qui s'étaient crus plus malins que la police. Il avait une haute idée de ses capacités et une grande confiance en lui.

Il avait aussi une bonne réputation et un grand prestige auprès de ses collègues partout dans le pays. Enfin, auprès des anciens de la police.

Mais il était pourtant tombé en disgrâce depuis trois ans. À cause de son nom. Vladlen. Ses aïeux avaient adopté ce nom en mémoire et à la gloire de Vladimir Lénine. Son père Kolia était un communiste fervent qui n'avait pas vu d'un bon œil la chute du mur de Berlin et la déliquescence de l'URSS.

Alors, depuis que les pro-russes faisaient sécession partout dans l'est et le sud du pays, on l'avait mis à l'index et on le surveillait. Il n'avait plus la confiance de sa hiérarchie. Cette affaire de meurtre allait peut-être lui permettre de montrer qu'il était ukrainien avant tout, et qu'il était bon policier de surcroît. C'est pourquoi il ne voulait pas mêler les autres à son boulot.

Il arriva sur les lieux rapidement et découvrit une scène de crime assez bizarre. Un homme était étendu au bord d'une allée sur le gazon humide, allongé sur le côté dans une position fœtale. Autour de lui tout semblait en ordre.

Le massif de fleurs était intact. Pas une tige cassée, pas une feuille arrachée, pas de trace de pas dans la terre meuble d'où émergeait le bosquet. Seule une tâche sombre sur la terre dénotait du reste.

Pas de trace de lutte au sol, pas de trace de chaussure qui aurait pu racler le sol empierré de l'allée. Le cadavre était bien habillé, rien ne disait qu'il s'était battu, il n'était pas débraillé.

Vladlen interrogea la femme qui avait découvert le corps et quelques voisins du square. Personne n'avait rien vu, rien entendu, rien remarqué.

– C'est mon chien qui l'a découvert. Il faisait ses besoins au bout de la laisse quand il s'est mis à aboyer auprès de ce bosquet. Je me suis approchée et je l'ai vu avec sa gorge arrachée.

Les services ambulanciers arrivèrent et le médecin légiste que son adjoint avait eu l'autorisation d'appeler, confirma l'étrangeté de la position du cadavre et l'axe de son corps par rapport au chemin.

– On dirait que le meurtrier a tout fait pour que le sang ne s'écoule pas sur le chemin.

– Oui, et il a tout fait aussi pour ne pas abîmer le massif de fleurs à côté.

– Un homme précautionneux, un homme d'ordre.

– Et costaud. La victime n'a pas pu se défendre, elle ne s'est même pas débattue, comme si elle était maintenue par une main de fer puissante et exercée.

– Un professionnel ?

– En tout cas un homme habitué à tuer en silence et avec précision.

– Hum, un règlement de compte avec quelqu'un de la ville ?

– Peut-être. Voyons qui il est.

Le commissaire Vladlen aida le médecin à retourner la victime et il se rapprocha pour le fouiller. Il perçut tout de suite l'haleine empuantie d'alcool du mort.

– À quelle heure cela s'est-il passé d'après vous ?

– Par rapport à la rigidité, vers minuit je pense. Mais le fait qu'il se soit vidé de son sang peut changer la donne.

– En tout cas, il venait de faire la fête. Il sent l'alcool.

Le cadavre avait le visage complètement bleu tuméfié et transformé par la plaie béante qui avait relâché tous les tissus musculieux de la tête. Sa bouche déformée par un rictus de souffrance horrible était grande ouverte, en recherche vaine d'un peu d'air.

Vladlen plongea la main dans les poches de l'homme assassiné et en sortit tout ce qu'il y trouva. Peu de chose en vérité. Un portefeuille avec quelques billets de banque, un peu de monnaie, et une pièce d'identité.

– Vladimir ! Je ne l'avais pas reconnu tant son visage est déformé par la mort horrible qu'il a eu ! Vladimir ! S'écria le médecin.

– Vladimir Kostyura. Notre maire ! Bon sang. Il faut que je prévienne Kherson.

À partir de ce moment-là, Vladlen comprit que sa vie allait changer définitivement en bien ou en mal, mais qu'il y aurait désormais un avant et un après. Il se précipita au commissariat pour donner plusieurs coups de fils aux autorités compétentes et à des amis bien placés qui lui promirent aide et assistance si le besoin s'en faisait sentir.

L'enquête impossible

Deux heures après, les policiers de Kherson arrivaient. Toute une équipe de spécialistes accompagnés d'un commissaire politique détaché officiellement par Kiev.

Immédiatement, l'enquêteur chef de la ville s'installa au bureau de Vladlen que cela insupporta au plus haut point. Les ordres fusaient, le téléphone n'arrêtait pas de sonner. L'inspecteur chef s'en servait pour appeler plein de services et alerter tous les journaux nationaux. En quelques heures Kalanchak, la petite ville tranquille, fut transformée en centre du monde.

Pour l'inspecteur chef, le crime était signé. Le maire s'était opposé récemment à la conquête de la Crimée par les terres. Il voulait que l'on reconquière la région rebelle par la mer et par des débarquements sur les plages et les petits ports. Mais certains groupes de la mafia locale ne l'entendaient pas de cette oreille. Le trafic d'armes serait plus juteux pour eux si l'attaque se faisait par les terres.

Il pensait donc que le maire avait été tué pour cette raison. Il n'était pas bon par les temps qui couraient de s'opposer à l'organisation du crime en Ukraine. Sauf qu'elle était plus ou moins de mèche avec le gouvernement à qui ses sbires rendaient bien des services sur les terres fidèles comme dans les territoires rebelles.

C'est pourquoi, au lieu de mener l'enquête sur le terrain, il passait beaucoup de temps à donner des coups de fil. Cela lui servirait à orienter les investigations dans le sens souhaité par les dirigeants. Sauf que de ce côté-là, on était plutôt dans l'expectative. Personne ne semblait être au courant d'un souhait quelconque de voir disparaître un petit maire de province, même s'il avait proféré un avis différent de celui du gouvernement central.

Il fut donc décidé que le maire avait probablement été assassiné à cause d'un différend avec la mafia locale, et l'inspecteur chef dû s'attacher à salir la mémoire du défunt maire.

Bien entendu, Vladlen ne partageait pas cet avis et cette vue des choses. Pour lui, un gangster ne se serait pas préoccupé de l'environnement et surtout ne se serait pas servi de ce type d'arme réservé aux commandos des troupes d'élite. Vladlen penchait vers un crime amoureux commis par un soldat ou un ancien militaire et voulait creuser dans la vie du maire pour savoir où il avait passé la soirée.

Il y eut donc deux enquêtes parallèles et concurrentes qui se télescopèrent sans arrêt et s'annihilèrent finalement en très peu de temps. Mais la version de la police de Kherson fut adoptée, l'inspecteur chef arrêta un petit voyou qui fut jeté en prison malgré ses cris d'innocence.

La version officielle décrivit un maire corrompu qui jouait au poker et qui n'arrivait plus à honorer ses dettes de jeu, ce qui lui avait valu d'être exécuté par le malfrat à qui il devait de l'argent. L'enquête fut bouclée en une semaine. Les policiers de Kherson repartirent avec le soit-disant coupable et la ville retrouva son calme.

En apparence.

Car en réalité Vladlen continua son enquête personnelle.

Vladimir Kostyura, le maire de Kalanchak, aimait les sensations fortes et jouait au poker au moins une fois par semaine chez une dame où les gagnants, comme les perdants d'ailleurs, mais pas aux mêmes conditions, étaient récompensés par des séances de détente spéciales menées par des jeunes femmes aux mains expertes et aux mœurs légères.

Le soir de sa mort, il avait participé à l'une de ces soirées. Il avait quitté le club privé vers une heure du matin après avoir bu pas mal, mais sans profiter des récompenses spéciales.

Que s'était-il passé ensuite ? Vladlen interrogea un ami d'enfance, le commandant militaire de Melitopol, une grande ville de près de cent soixante mille habitants à l'est de Kalanchak, qui possédait un centre de commandement militaire.

– Bonjour mon ami, comment vas-tu par ces temps difficiles ?

– Aussi bien que l'on peut dans de telles conditions. Les combats vont se généraliser très bientôt et j'avoue que je n'ai pas trop de temps à te consacrer, mon cher Pavlo.

– Je comprends, je serai bref. Est-ce que nos troupes d'élite ou nos commandos ont dans leur armement des couteaux avec une double lame en dent de scie inversée ?

– Non, pas à ma connaissance. Ces couteaux n'ont jamais été utilisés par nos troupes, en tout cas officiellement. Certains pays en étaient munis il y a quelques années encore, mais jamais nos troupes.

– Peux-tu me dire quels pays s'en servaient ?

– Il y a eu les troupes américaines au Viet Nam au siècle dernier, les troupes anglaises, des troupes françaises aussi, en Afrique. Quelques troupes africaines armées par la Grande Bretagne et la France. Et aussi des commandos d'extrême gauche en Amérique centrale. C'est à peu près tout.

– Je te remercie pour ces renseignements. J'enquête sur un meurtre ici. Un homme a étripé sa femme, mentit-il, et je voulais savoir où il a pu se procurer cette arme horrible.

– Heureux de te rendre service mon ami. Et que Dieu te garde.

– Dieu ? Que vient-il faire là-dedans ? Fais attention à toi, ne t'expose pas. Adieu mon ami.

Fort de ce renseignement, Vladlen ne réfléchit pas très longtemps.

Les troupes françaises étaient là depuis quelques jours seulement quand le meurtre avait été commis. Mais normalement ils devaient être confinés dans le collège la nuit. Une rapide enquête auprès des bars et du dancing lui démontra que des soldats français étaient en goguette le soir du crime, en particulier dans la boîte de nuit.

Il alla interroger le commandant de la troupe française quelques jours après le départ de la police de Kherson.

– Bonjour mon colonel, lui dit-il en anglais.

– Bonjour monsieur le commissaire lui répondit le gradé, en français, voulant marquer son territoire car il se doutait bien que la présence du policier ne présageait rien de bon pour ses hommes et lui.

L'interprète traduisit et Vladlen comprit que l'entretien ne se passerait pas comme il l'aurait souhaité.

– Je mène une enquête sur une infraction commise la nuit dans notre ville de Kalanchak. Vos hommes sont-ils autorisés à sortir la nuit, colonel ?

– De quel type d'infraction s'agit-il donc ?

– Oh, rien de grave rassurez-vous. Une voiture abîmée, peinture rayée.

– Et c'est vous-même qui vous occupez de ce petit délit ?

– Des témoins ont parlé d'un soldat français. Je ne voulais pas vous envoyer un de mes subalternes, colonel. Je me suis déplacé en personne car nous n'avons pas été présentés et c'est une erreur qui se trouve ainsi réparée.

– Une erreur dites-vous ? De la part de qui ?

Le policier ne voulait pas entrer dans ce jeu qui ne conduirait à rien. Il résolut de ne pas répondre. Le colonel avait compris qu'il était vexé et cela suffisait.

– Je suis venu pour essayer d'élucider cette affaire, colonel et une simple réponse de votre part me comblerait d'aise.

– Aucun de nos soldats n'est autorisé à sortir le soir après vingt et une heure.

– Ah, très bien. Même pas ceux qui ont eu une permission exceptionnelle il y a quinze jours ?

– Sauf ceux-là effectivement commissaire reconnut le colonel.

– Pourrais-je interroger ces hommes colonel ?

– Non, répondit-il sèchement. Mais je transmettrai vos recommandations à mes hommes pour que l'ordre urbain ne soit pas perturbé dans votre ville. Je vous remercie commissaire, conclut-il abruptement en se levant et désignant la porte pour montrer que l'entretien était terminé.

En rentrant à son bureau, Vladlen réfléchissait. Les soldats n'étaient pas sortis, sauf ceux qui (il ne savait pas pourquoi) avaient eu une permission exceptionnelle, ce soir-là.

En partant, il avait ajouté malgré tout :

– Ah oui au fait, colonel, ce même soir quelqu'un a assassiné notre maire. Avec un couteau à dents de scie. Vous ne voulez toujours pas que j'interroge vos militaires ?

– Dehors ! Avait rugit le colonel ! Mes militaires comme vous dites combattent pour votre liberté et risquent leur vie pendant que vos sbires et vous faites la circulation dans votre ville ! Alors dehors !

Comme si les nôtres ne combattaient pas se dit amèrement le policier ukrainien.

Vladlen persiste

Vladlen était sûr que l'assassin était parmi ces soldats-là. Il ne savait pas pourquoi l'un d'entre eux avait assassiné le maire. Il était bloqué pour l'instant. Il devrait trouver une autre piste d'approche. Il fallait que les clients et surtout les filles du dancing lui en disent plus.

Alors commença une série d'interrogatoires serrés auprès des clients du dancing. Il passa en revue tous les hommes et les femmes présents ce soir-là. Tous sauf les soldats français évidemment. Mais il trouva néanmoins un français, un civil qui travaillait à Kalanchak avec une organisation humanitaire.

– Vous n'avez rien remarqué de particulier chez vos compatriotes ce soir-là ?

– Non, les hommes sont restés entre eux, ont ri, bu, dansé aussi avec les jeunes femmes mais sans chercher davantage. Il n'y a pas eu d'altercation avec les indigènes.

– Pas de bagarre entre eux non plus ?

– Non. Rien.

– A quelle heure sont-ils partis ?

– Vers deux heures du matin. Sauf deux ou trois qui sont sortis plus tôt.

– Ah ? Vous savez lesquels ?

– Non. Je ne les connais pas.

– Ils sont sortis ensemble ?

– Je ne crois pas, non. Ils sont partis par petits groupes.

– Oui, mais ceux qui ont quitté la boîte de nuit en premier ?

– Ah, je ne sais pas vraiment. Je pense qu'ils sont partis séparément.

Les autres interrogatoires auprès des ukrainiens ne donnèrent rien de plus. Vladlen dut se contenter de cela. Pourtant, il devait y avoir un lien. Il décida de chercher si le maire avait eu récemment des contacts avec la France.

Cela ne donna rien. A part qu'il eut une idée. Et si l'assassin était un malfrat connu en France ? Il décida de se rapprocher du commissaire Bernard, en poste à Lyon, qu'il avait connu lors d'un stage européen sur les réseaux mafieux quelques années plus tôt.

– Bonjour Commissaire. Vos affaires vont-elles bien ?

– Bonjour Vladlen. Oui ça roule. Et vous, avec cette guerre terrible ?

– J'ai beaucoup de soucis. Mes compatriotes en profitent sachant que les effectifs sont allégés et puis il y a vos troupes qui me donnent du tracassé aussi.

– Les soldats français ?

– Oui. J'ai eu un meurtre probablement commis par un militaire français, mais le colonel refuse catégoriquement que j'effectue une enquête auprès de ses hommes.

– Ah, oui, en temps de guerre, ce n'est pas facile. Vous devriez essayer plutôt avec la police en France. Avez-vous contacté votre homologue de la ville d'où viennent ces soldats ?

- Non. Ils viennent d'une ville près de Paris, Vincennes.
- Contactez la Police criminelle de Paris.
- Vous n'avez pas un nom à me donner ?
- Si, demandez de ma part le commissaire Chartier.
- Je vous remercie et bonne continuation.
- Bon courage, gardez-vous des combats.

Muni de cette information, le policier ukrainien put enfin avancer. Le contact avec le commissaire Chartier fut positif et ce dernier le mit en relation avec un jeune inspecteur qui s'occupait des assassinats non ordinaires, l'inspecteur Nogarès.

Celui-ci promit de faire des recherches.

Mais par où commencer ? Il alla voir le Général responsable de la place de Vincennes, dans sa caserne près du Château, pour lui demander la permission d'enquêter sur les troupes envoyées à Kalanchak. Le général le dirigea vers la branche de la police militaire chargée des crimes et le contact se fit facilement.

Les policiers militaires ne voulurent pas que l'inspecteur Nogarès ait accès aux dossiers des soldats, mais ils acceptèrent de coopérer à l'enquête. Ils commencèrent par étudier les dossiers des officiers, moins nombreux, et ne trouvèrent rien de particulier en lien avec l'Ukraine ou des ukrainiens. Aucun officier n'avait jamais fréquenté de près ou de loin des gens d'Europe de l'est. Il y avait bien ce lieutenant qui était plus ou moins mêlé à une affaire de meurtre à Toulouse, mais il semblait innocent et cela n'avait rien à voir avec le crime de Kalanchak.

Tous les dossiers des sous-officiers et ceux hommes de troupes furent épluchés mais cela ne donna rien.

Une fois de plus, Vincent échappa à la perspicacité des enquêteurs.

Les policiers militaires rendirent leur conclusion à l'inspecteur civil en promettant néanmoins de garder un œil sur tous les soldats engagés dans cette opération.

Nogarès fut déçu et rongea son frein, Vladlen décida de continuer à surveiller de près les militaires français.

Vincent 06

La première prière à Dieu

Armyans'k fut donc prise après des combats difficiles. Cette opération permit à Vincent de distraire son esprit des remords terribles qui l'assaillaient suite au nouveau meurtre qu'il avait commis. Un meurtre gratuit cette fois.

Il ne pouvait se pardonner. Il était désespéré. Comment se libérer de cette maudite malédiction qui s'abattait sur lui ? Il se mit à prier pour la première fois avec ferveur. Il implora Dieu de lui pardonner et de lui donner la force de résister à ses pulsions meurtrières.

Ses camarades de combat se mirent à s'inquiéter pour lui car son comportement avait changé. Ils n'arrivaient pas vraiment à le distraire. Heureusement, il avait écrit une courte lettre à Morgane et il reçut une réponse qu'il lut plusieurs fois au point de la savoir presque par cœur :

Vincent, mon très cher ami,

Ta lettre m'a vraiment fait un plaisir immense. Je ne savais pas si tu étais bien arrivé, si ton nouveau poste te plaisait, et j'imaginai toutes les situations les plus dures pour toi. Lire tes mots m'a donc rassurée.

Tu as une très belle écriture, sais-tu ? Je parle de la calligraphie, mais aussi du style. J'aime bien ta façon de t'exprimer. Je trouve que tu communique différemment par écrit. J'adore ta voix chaude et caressante, tu le sais bien, et j'aime aussi ta façon d'écrire. Tu es une belle personne Vincent.

Je sens malgré tout, derrière tes mots, que tu ne m'as pas encore tout délivré de toi. Si tu m'as donné ton corps et avec quel plaisir je l'ai reçu, tu ne m'as pas encore ouvert ton âme. Je sens qu'il y a dans ton jardin secret, une fêlure, une tristesse, un regret, quelque chose de difficile à accepter pour toi.

Je suis prête à recevoir ta confiance à ce sujet, car vois-tu, tu as changé ma vie. Avant toi, j'errais au milieu d'un galimatias informe de situations, de mots, d'expériences et de fréquentations insipides et sans consistance. Tu m'as révélée, tu m'as réveillée. Tu as donné un sens à ma vie, Vincent. Tu occupes mon esprit à longueur de temps et désormais je ne vis que dans l'attente de tes nouvelles.

Tu me manques Vincent. Moralement, intellectuellement, physiquement. J'ai mal de toi dans mon être, au plus profond, dans chacune de mes fibres.

J'ai mal de toi Vincent.

Et tous les calmants que j'ai essayé n'y peuvent rien. J'éprouve une douleur au fond de mon ventre, le fameux deuxième cerveau comme tu me l'as si brillamment expliqué. Le cerveau de l'émotion. Il existe vraiment et il me dit chaque jour où tu n'es pas là, que tu dois revenir pour me bercer de tes bras caressants, de tes mots chauds et apaisants, de ton regard si doux.

Vincent, je crois bien que je t'aime.

Reviens-moi. Raconte-moi ta douleur, je suis prête à l'entendre. Et avec l'aide de ton Dieu nous réussirons à te faire oublier ta peine ou ton fardeau.

Ne joue pas au héros et que Dieu t'aide et te protège.

Je t'adresse mille baisers.

Morgane.

Vincent fut enfin rasséréiné. La lettre lui fit comprendre qu'il n'était pas tout seul. Morgane pouvait peut-être l'aider. Elle l'aimait. C'était la première fois qu'elle le lui disait. Elle lui disait aussi que Dieu pouvait l'aider et le protéger. Il décida que oui, Dieu aussi pouvait l'aider et il alla voir l'aumônier militaire du régiment.

– Bonjour mon fils, que puis-je pour toi ?

– Mon père, j'ai péché. Je voudrais en parler avec vous.

– Tu as besoin d'un ami qui t'écoute ou d'un prêtre à qui te confier ?

– Le prêtre sera plus indiqué je crois.

– Alors attends, je passe mon étole. Voilà, à présent je t'écoute en confession mon fils.

– À partir de maintenant, tout ce que je vous dirai restera entre Dieu, vous et moi ?

– Qu'as-tu de si grave à me confier mon fils pour craindre à ce point de te confesser ?

– Eh bien voilà.

Vincent raconta tout. Le meurtre accidentel de Toulouse accompagné de cette sorte de plaisir, les meurtres suivants avec cette manifestation de plus en plus impérieuse et surtout ce dernier meurtre gratuit.

Le prêtre ne l'interrompit pas, le laissant raconter toute son histoire à son rythme, avec ses hésitations mêlées de sanglots. Il passait simplement sa main sur les cheveux de Vincent de temps à autre ou lui prenait la main en la tapotant affectueusement. Mais plus le récit avançait, plus il était horrifié d'entendre ce que Vincent lui racontait, et plus il éprouvait de compassion pour la souffrance qu'il percevait chez lui.

Quand Vincent finit son récit, le prêtre lui releva le visage et essuya les larmes qui coulaient en abondance des yeux de Vincent.

– Dieu t'a envoyé une bien difficile épreuve mon enfant. Mais cette forme de distinction a sûrement une signification. Il ne faut pas désespérer. Nous allons lutter ensemble car à partir de ce moment, je suis à ton côté. Tu n'es plus seul Vincent. Tu n'es plus seul. Prions ensemble.

Et il entreprit de réciter des psaumes et des prières avec Vincent. Cela dura près d'une heure. Petit à petit, Vincent ressentit un calme apaisant le gagner. Son esprit fut momentanément débarrassé de sa préoccupation lancinante.

– En attendant la manifestation de Dieu, nous nous verrons chaque jour Vincent. Et puis s'il t'arrive de sentir une nouvelle pulsion monter en toi, viens tout de suite me voir, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Je suis avec toi. Nous sommes désormais ensemble pour comprendre ce que Dieu te veut.

Il fut fait ainsi pendant tout le temps durant lequel la compagnie de Vincent resta en Ukraine. Le prêtre le sauva d'une autre tentation un soir ordinaire après une série de combats de rue dans la ville de Krasnoperekopsk.

Vincent sentit le désir de tuer lui chatouiller les entrailles alors qu'il se promenait seul pour réfléchir à sa liaison avec Morgane. Elle lui manquait vraiment de plus en plus. Il avait besoin de revoir son sourire. Il avait envie d'entendre sa voix. Il ressentait un manque terrible dans toutes les fibres de sa peau. La seule présence de son amie lui aurait permis de mieux supporter la situation de guerre totale.

Mais le tiraillement se fit plus intense. Il lutta mentalement contre cette envie sauvage qui lui tirait le ventre à présent. Il se dépêcha de rejoindre le casernement et finit le dernier kilomètre en courant car il avait des douleurs insupportables à présent.

Il arriva en nage chez le prêtre qui s'alarma de le voir ainsi en pleine crise. Vincent eut même alors l'idée de tuer l'aumônier. Celui-ci lut clairement cette pensée dans les yeux fous de Vincent.

Il décida de parler pour écarter ce risque et envoya rapidement une prière à Dieu. "Aide-moi à le sauver, même si je dois en perdre la vie".

– Vincent, mon enfant. Viens, viens dans mes bras.

– Mon père, je souffre trop. Aidez-moi. Aidez-moi.

– Tu vas être bien ici Vincent. Tu as eu la force et le courage de venir jusqu'à moi. Veux-tu faire de moi ta dernière victime ?

– Oh non ! Pas ça. Vous êtes mon sauveur.

– Les autres créatures de Dieu ne valent pas moins que moi, Vincent. Tu ne dois pas les tuer non plus. Jésus a dit "aime ton prochain comme tu t'aimes toi-même".

– Je le sais. Je le sais. Nous devons aimer les autres. Mais alors pourquoi cette guerre ?

– Les voies de Dieu sont impénétrables Vincent. Tu dois commencer par appliquer toi-même ce commandement et les autres te suivront peut-être.

– Je dois être un exemple ?

– Peut-être, Vincent, peut-être. Ceux qui ont été ainsi distingués par Dieu ont souvent été ensuite des modèles.

Vincent se calma petit à petit. Il eut honte d'avoir pensé à tuer son confesseur. Il éprouva un fort sentiment de culpabilité. Son état de crise s'éloigna et il finit par s'endormir dans les bras du prêtre qui l'allongea doucement sur le sofa.

Le prêtre inquiet passa sa nuit à prier pour le salut de Vincent.

Le lendemain Vincent se réveilla et réalisa qu'il n'était pas dans sa chambre. Il fut perturbé en reconnaissant les lieux et se mit à réfléchir. Que s'était-il passé la veille, pourquoi était-il chez l'aumônier du régiment, qu'avait-il encore fait ?

Son ami confesseur entra dans la pièce et ils eurent une longue conversation. À la fin, Vincent comprit qu'il avait franchi un pas vers l'apaisement de sa souffrance. Il fallait qu'il continue à montrer l'exemple.

Aimer les autres pour qu'ils vous aiment en retour. L'important était de commencer, ou plutôt de recommencer. Car Jésus avait commencé, mais il lui avait manqué la puissance des médias et de la communication universelle instantanée qui existait à présent, pour faire vraiment connaître son message universel.

La bataille pour la reconquête de Krasnoperekopsk, cette cité construite de toute pièce dans les années 1930, en plein territoire Tatar de Crimée, fut longue et coûteuse en vies. L'usine de fabrication de produits chimiques fut détruite par une explosion provoquée par les russophones et fit des dégâts énormes. Beaucoup de civils et de soldats furent contaminés.

Vincent combattait le long du lac Stare qui borde la ville à l'est. Il fut épargné par les émanations toxiques que le vent entraîna à l'ouest, vers le golfe Karkinyts'ko et la mer Noire. Les combats au corps à corps auxquels Vincent participa avaient terminé le massacre.

Des dizaines de victimes étaient à déplorer dans les deux camps. Les combattants étaient tous très marqués par ce qu'ils venaient de vivre. Chez Vincent, cela se traduisit par un vide, un creux, un manque au fond de son ventre.

Il comprit ce qui se préparait et il se précipita chez l'aumônier. Celui-ci était en train de dîner avec des officiers des deux camps alliés. Il s'excusa auprès d'eux et s'occupa immédiatement de Vincent. Ils passèrent ainsi la nuit entière à prier. À un moment, Vincent cria :

– Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi ?

Dès le lendemain, l'aumônier intervint auprès du Général pour que Vincent figure sur la liste des premiers soldats à être relevés et rapatriés en France après leurs trois mois d'intervention.

Les gouvernants 03

La tension en Égypte

La situation internationale se compliquait chaque jour. Les troupes européennes étaient engagées en Ukraine contre les troupes russes et si les français semblaient reconquérir peu à peu la Crimée, à l'est du pays il n'en était pas de même. Les russes progressaient même vers l'ouest risquant de couper les troupes engagées en Crimée de leurs bases arrière.

En Afrique noire, la guerre marquait le pas. Toute l'Afrique équatoriale était en guerre. Mais là, les choses étaient plus compliquées encore car il y avait les camps musulmans entraînés par les islamistes terroristes de Daesh et les camps chrétiens soutenus par les occidentaux et en premier lieu la France.

Au nord du continent, les pays du Maghreb et les pays arabiques se déchiraient aussi entre factions musulmanes sunnites et chiïtes d'une part et entre musulmans, juifs et chrétiens d'autre part.

Daesh, l'organisation islamiste terroriste avait désormais son état et pesait lourd dans la région. Là les gouvernements européens ne savaient plus trop quoi faire et semblaient

dépassés par toutes ces nuances et l'imbrication des populations ne facilitait pas la recherche d'une solution guerrière ni même pacifique.

Pourtant, en Égypte, le contexte sembla s'éclaircir : le sud du pays fut brusquement envahi par les troupes musulmanes islamistes du Soudan, alliées de Daesh, qui venaient de terminer victorieusement leur guerre contre le Sud Soudan chrétien. Le gouvernement Égyptien fit appel à l'occident. En Europe, seule la France était en mesure d'envoyer rapidement des troupes.

– Nous pouvons redéployer des troupes du Tchad et du Niger en Égypte.

– Non, il est plus judicieux de créer un nouveau front sur la frontière Tchad-Soudan et puis pourquoi pas essayer de reconquérir le Sud Soudan depuis la République Centrafricaine. Le Soudan islamiste devra faire ainsi face à trois fronts. Il ne pourra tenir.

– Soit, s'il y a donc un troisième front en Égypte. Quelles troupes nouvelles pouvons-nous envoyer là-bas qui ne soient pas engagées en Afrique ?

– Il nous reste les troupes qui reviennent d'Ukraine monsieur le Président.

– Elles ne seront pas suffisantes. Et après, nous n'avons plus rien monsieur.

– Alors, monsieur le Ministre de la guerre ?

– Je ne vois pas bien, monsieur le Président. Quand j'étais ministre des sports, au gouvernement précédent, on disait toujours "la meilleure défense, c'est l'attaque".

– Oui, et alors ?

– Ben, il faut peut-être déclarer la mobilisation générale...

Un grand silence s'abattit soudain sur le bureau présidentiel.

La France en était donc là ! Chacun prit conscience de la gravité de la situation.

– Pas question de faire ça sans consulter nos alliés. Appelez-moi le Premier ministre Anglais et le Chancelier Allemand, organisez une réunion avec les principaux gouvernements alliés et demandez au commandement de l'OTAN d'être là aussi. Urgence absolue, réunion demain à midi à l'Élysée.

Il fut procédé ainsi et tout le monde se retrouva le lendemain dans une grande salle du palais présidentiel français. La réunion démarra immédiatement très fort.

– Il faut recourir à la frappe nucléaire en Égypte pour arrêter tout de suite cette extension de la guerre.

– Nous ne pouvons faire face à tous ces fronts qui s'ouvrent partout.

– Si vous déclarez la mobilisation générale, nous serons obligés de faire pareil. Notre économie ne le supportera pas.

– Les russes progressent en Ukraine, c'est plus important que ce qui se passe chez ces retardés froussards et fainéants d'africains de toutes confessions et de toutes couleurs.

– Ah non ! Pas de racisme ici. C'est inadmissible et inopportun.

– On voit bien que vous n'êtes pas concernés directement par l'invasion permanente des émigrés de tous les pays africains.

– Nous devons répondre à l'appel au secours des peuples opprimés. C'est notre mission de pays développés.

– Et avec quel argent allez-vous payer cette nouvelle guerre ?

– Je reviens à ce que je disais tout à l'heure, il faut leur foutre une bombe atomique sur la tête.

Il en fut ainsi pendant une bonne demi-heure avant que le Président français puisse rétablir le calme et reprendre la parole.

– Bien, j'espère que vous allez tous écouter ma position et me laisser parler. La France a été appelée, la France répondra. Il en va de notre crédibilité historique. Nous vous avons tous, un jour ou l'autre, envahi ou secouru pour vous aider à établir chez vous la démocratie, ne l'oubliez pas. Aujourd'hui beaucoup de pays comptent sur nous. Trop de pays. Mais peut-être est-ce parce que nous avons toujours répondu présents quand vous, vous nous avez appelés ? Mon ministre de la Guerre va vous présenter notre point de vue et notre plan militaire.

Chacun se mit en devoir de se concentrer pour essayer de comprendre l'ancien ministre des Sports promu ministre de la Guerre deux mois plus tôt, faute d'avoir quelqu'un de plus compétent. Au bout de deux heures, les avis étaient toujours partagés, mais les clivages étaient plus clairs. Un vote fut proposé sur la position qui venait de surgir des échanges. Chacun prit d'abord attache une dernière fois avec les instances supérieures de son pays et le vote eut lieu.

La France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie déclaraient la mobilisation générale pour pouvoir intervenir sur les fronts africains et méditerranéens. La France et l'Angleterre

opéneraient sur le sol, l'Espagne et l'Italie sur la mer pour endiguer le flot de réfugiés. La France devrait envoyer des troupes en Égypte et attaquer par le Tchad pendant que les anglais ouvriraient le front du Sud Soudan depuis le Kenya et l'Ouganda. La Turquie devrait créer un front pour rejoindre la mer Caspienne en passant par la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan pour affaiblir le sud des armées russes. Les USA et l'Arabie Démocratique s'occuperaient de la Syrie, de l'Irak et de l'Iran. Le Liban, la Jordanie et Israël se déclareraient neutres.

L'Allemagne, la Pologne et les pays du nord de l'Europe ne mobilisaient pas pour ne pas provoquer davantage la Russie, mais envoyaient des troupes en Ukraine pour renforcer la résistance.

Ce qui n'était pas dit ouvertement, mais était cependant acté en secret, c'était la décision d'utiliser les armes atomiques de petit calibre sur les terrains de bataille dégagés. Et surtout, surtout, de se servir de la nouvelle arme développée en secret par les anglais : la bombe qui dissociait les atomes des molécules vivantes les uns des autres. Elle était dévastatrice et létale à cent pour cent dans un rayon d'au moins cinquante kilomètres, avec une persistance des effets pendant un an.

Les Dieux 03

L'arrivée discrète

Le vaistéroïde était suivi par les astronomes car sa trajectoire le menait à un million de kilomètres de la Terre, sur une orbite le faisant passer derrière la Lune avant de filer vers la zone de Mars. La surveillance se faisait sans consigne particulière, il était d'usage de contrôler les trajectoires de ce type d'astéroïde. Aucune inquiétude n'était signalée à son sujet, il suivait sa trajectoire.

À bord, le silence n'était même pas de mise car la bulle de protection qui entourait l'astronef empêchait les sons d'être perçus à l'extérieur. Les radars donnaient une vue parfaite de la Lune et de la Terre. Avec des grossissements moyens, on pouvait voir sur les écrans holographes en quatre dimensions à peu près tout ce qui s'y passait.

Horaha Ker était surpris des avancées technologiques très spécifiques que les humains avaient développées. Ils ne suivaient aucun peuple lactéen, ni même ceux de Laniakéa toute entière. Ces humains avaient du génie. L'univers avait besoin de ce génie. Déjà, c'était la seule planète à avoir une espèce dominante avec trois ethnies différentes. On y

trouvait à la fois des minéraux, beaucoup plus variés que partout ailleurs, des végétaux en quantité et variété énormes, des mammifères, des poissons, des insectes, des oiseaux. Aucune planète de l'univers ne possédait tout cela à la fois. Et en plus, ils respiraient le mélange gazeux le plus riche et le plus favorable à la vie !

Ils avaient orienté leurs progrès scientifiques et sociaux vers le bien être de leur espèce et pourtant ils se faisaient sans cesse des guerres fratricides d'une cruauté indicible difficilement supportables et totalement incompréhensibles pour les lactéens.

Horaha pensait que c'était le résultat de leur animalité non maîtrisée. Ils n'arrivaient pas à sortir de leur origine animale dont le seul but est la survie. Leur cerveau était bloqué sur ce principe d'animalité et de survie absolue. Quelque chose s'était passé dans leur évolution qui leur faisait peur. Ils étaient méfiants et craintifs. Aucun d'entre eux n'avait confiance en l'autre. Même leurs alliances ne duraient jamais longtemps.

Horaha fut tiré de sa réflexion par un appel du timonier.

– Galactien, nous passerons derrière la Lune dans deux heures.

– Changez le cap et foncez droit dessus.

– Droit dessus Galactien ?

– Oui, mais vous arrêterez le vaistéroïde dès que nous serons cachés de la Terre par la Lune.

– Bien Galactien.

– Lieutenant Navigateur Riourst veuillez mettre en route la projection holographique de notre vaistéroïde sur l'orbite vers Mars.

– À votre commandement, Galactien.

Horaha attendit un peu puis donna l'ordre.

– Maintenant Riourst !

De la terre, les astronomes chargés de suivre l'astéroïde notèrent une légère modification de la trajectoire qu'ils attribuèrent à la proximité de la Lune. Pourtant, l'un d'eux, John Blackhorst eut la perception que cette différence n'était pas la seule. Il décida d'étudier de plus près le phénomène et mit en route une demande de protocole pour analyser une nouvelle fois la composition, la taille et la masse de ce rocher géant. Si tout allait bien, il aurait le feu vert d'ici une dizaine de jours.

L'image du vaistéroïde continua sa route virtuelle dans l'espace, avec ses petits rochers d'accompagnement. Sauf qu'une erreur s'était produite : il en manquait un par rapport à la réalité. John Blackhorst ne le remarqua pas tout de suite, mais vraiment quelque chose le tracassait.

– Quelque chose cloche dit-il à son coéquipier. Je ne sais pas quoi, mais quelque chose ne va pas répéta-t-il à son chef de service.

– Nous n'avons pas le temps de nous préoccuper de cela, John. Notre mission, maintenant que cet astéroïde s'éloigne, est de se consacrer à plein temps à notre ciel immédiat pour voir ce que font les Russes et leurs amis. Garde un œil sur l'astéroïde, mais ne perds pas de temps avec.

Horaha fut heureux d'entendre cela. Le lieutenant Navigateur Riourst entendit, lui, une autre chanson et finit sa journée aux arrêts en fond de bulle intemporelle, l'espace complètement isolé qui servait à ce que les terriens pourraient appeler une prison.

Le lendemain, il reprendrait son poste mais avec une casquette verte qui signalerait à tous, pendant dix jours, qu'il avait commis une erreur grave.

La honte serait sa punition.

Le vaistéroïde se cala donc derrière la Lune, dans la partie invisible depuis la Terre. Mais comme l'arrondi du satellite terrien empêchait les communications, il fut envoyé en orbite géostationnaire un petit vaistéroïde qui récupérerait les informations venant de la Terre et les retransmettait au vaisseau mère. Tout se passa bien ainsi.

Horaha chargea Riourst d'écouter et de surveiller le fameux John Blackhorst, et il se consacra à la préparation de son intervention sur la Terre. Il repassa mentalement tout ce qu'il connaissait de ces humains si proches encore de l'animalité.

Il se rappela ainsi qu'ils se reproduisaient encore par copulation comme la plupart des animaux. Leurs problèmes venaient peut-être d'ailleurs de là : ils étaient encore trop proches des animaux.

Les lactéens, comme vraiment tous les autres laniakéens, se reproduisaient par parthénogenèse - fécondation par clonage naturel uniquement - depuis des centaines de milliers d'années, des millions d'années même pour certains. Cela leur garantissait la conservation des gènes d'excellence qu'ils avaient atteints, mais ne permettait plus d'évolution.

Pour les humains, la parthénogenèse était liée au divin, à la foi. Ainsi, Marie avait conçu Jésus par parthénogenèse. Cela avait conféré selon les terriens la divinité à Jésus appelé Fils de Dieu.

Par contre, le mélange obtenu par la copulation et donc le mixage des gènes mâle-femelle était peut-être la clef du génie humain.

Ils avaient inventé la philosophie depuis des temps immémoriaux. Les grecs et même avant eux les chinois, puis les européens avaient développé cette pensée abstraite et supérieure qui débouchait sur ce qu'ils appelaient l'humanisme.

Ils avaient développé la notion d'art et d'œuvre artistique liée directement à l'émotion. Et puis ils avaient inventé la religion, ce principe philosophique exceptionnel mais si clivant, qui permet à l'humain d'accepter la mort et la soumission du temps de son vivant en contrepartie d'une existence meilleure dans l'au-delà.

Aucun peuple de l'univers n'avait conceptualisé cela, aucun ne connaissait l'émotion ni la pensée abstraite. De plus, il fallait bien reconnaître que les humains étaient aussi les entités intelligentes les plus récentes de l'univers connu. Les lactéens se montraient-ils trop pressés de les voir évoluer ?

Horaha quitta sa réflexion sur ce qu'il avait vécu pour se replonger sur les évolutions et l'histoire des terriens depuis son départ. Il ne fut pas surpris outre mesure de découvrir l'existence des Mozart, Léonard de Vinci, Van Gogh, Confucius, Platon, Descartes, Michel Ange, Picasso. Tous grands génies de l'art ou de la pensée humaniste.

Il était émerveillé et horrifié. Émerveillé de la capacité des terriens à inventer ces concepts humanistes et horrifié de constater que seuls quelques initiés y étaient sensibles, la grande majorité des humains restant plus proche du règne et de la pensée animal.

Revenant à son problème immédiat, il constata que, en tout cas pour l'instant, personne encore sur terre à part cet astronome que Riourst surveillait, ne les avait repérés. Leur approche discrète leur permettait d'attendre encore avant d'agir.

Et Horaha était content de pouvoir se donner du temps car ses ordres étaient clairs. Il ne devrait pas hésiter à faire la guerre pour imposer par la force si nécessaire les valeurs galactiques.

Ce serait la première guerre galactique depuis plus de dix mille ans.

Vincent 07

Le retour en France

L'armée française avait bien avancé en territoire rebelle et toujours habillés en tenue ukrainienne, ses soldats étaient arrivés à Sébastopol.

La ville était un port extrêmement important sur la mer Noire, mais ses défenses étaient toutes tournées vers la mer. Les ukrainiens et leurs alliés purent entrer dans la ville sans gros problème.

Par contre la bataille fut rude et sanglante. Chaque maison devint un champ de bataille, une redoute à enlever, souvent à l'arme blanche en des corps à corps sauvages. La compagnie de Vincent fut durement touchée et subit des pertes importantes. Vincent lui-même fut blessé dans un combat singulier.

Ils avaient investi un immeuble en forme de pyramide et Vincent s'était immédiatement lancé non pas vers le sommet comme ses compagnons d'arme, mais dans les entrailles de l'immeuble. Il descendait les étages souterrains en ayant l'impression qu'il entrait chez lui.

Tout à coup, un homme en civil lui barra le passage.

– *Net, pozhaluysta, prekratite !* (Non, arrêtez !) *Nikakikh dopolnitel'nykh.* (Pas plus loin.)

Vincent n'avait pas répondu. "Que fait cet homme chez moi" pensa-t-il. Et il fonça sur lui. La bagarre s'engagea aussitôt. Elle fut violente et rapide. Vincent était bien plus aguerri que son adversaire et il le terrassa sans trop de mal, avant de se rendre compte de ce qu'il venait de faire.

Il avait poignardé un rebelle habillé en civil. Aussitôt, le mal le rattrapa. Il ressentit cette sensation de picotement chatouilleux dans le bas ventre. Quand son adversaire tomba à genoux devant lui en le regardant de ses yeux implorants, Vincent sentit à nouveau une érection gigantesque et douloureuse le saisir. Il se mit à regarder mourir le rebelle et à surveiller l'instant où la vie allait le quitter. Il se pencha sur lui pour lui murmurer à l'oreille :

– N'aie pas peur. C'est bientôt fini. Tu vas être bien maintenant. C'est bientôt fini.

Le rebelle Tatar ne comprit pas, mais cela réveilla en lui une dernière rage. Il mit toutes ses dernières forces à asséner un coup de couteau dans la poitrine de Vincent accroupi, avant de pousser son ultime soupir avec un vague sourire aux lèvres.

Vincent put prévenir les secours grâce à son talkie-walkie et il fut évacué vers un hôpital de campagne par ses hommes. Sa blessure n'était pas grave, le soldat moribond n'avait pas eu assez de force pour enfoncer bien loin la lame de son couteau. Il reçut des soins appropriés et le lendemain une ambulance le rapatria vers le nord.

C'est de là qu'il envoya une nouvelle lettre à Morgane. Le ton était différent, plus intimiste, plus explicite aussi :

Ma chère Morgane,

Ma lettre va provoquer en toi des sentiments contraires, j'en suis sûr. Alors je commence par te rassurer, je vais bien. Je vais mieux devrais-je dire. En effet, au cours de combats qui ont eu lieu au port de Sébastopol, j'ai reçu une blessure qui n'a jamais mis ma vie en danger, mais qui a nécessité mon évacuation vers un hôpital loin du front.

Je suis à présent presque rétabli et j'en profite pour t'écrire et te rassurer. Pendant tous ces jours passés allongé dans mon lit, sans plus avoir à me préoccuper de mes hommes, j'ai pu longuement réfléchir à ton propos, à nous.

Je me suis rendu compte que si je ne pleure pas de ton éloignement, j'ai quand même mal. Au long de mes journées, je ne te cherche pas, mais tu me manques. A cause de l'éloignement et de ses conditions, je ne te parle pas, mais je pense à toi. Je ne te l'ai jamais dit, mais je t'aime.

Cela m'est venu petit à petit, ou plutôt, je m'en suis rendu compte lentement. Nos rencontres, nos discussions, nos moments d'intimité m'ont permis de prendre conscience de l'importance que tu as pris dans mon cœur. Je sais qu'il en est de même pour toi, bien que tu ne me l'aies jamais dit autrement que dans une lettre.

Seulement, il y a un problème. Un gros problème dont je te parlerai à mon retour en France. Et je ne sais pas si cela ne sera pas rédbibitoire pour toi. Il faudra me le dire, car j'ai l'intention de suivre mon chemin de vie à tes côtés. Et ce problème va pas mal perturber ce chemin.

Je m'appuie en ce moment sur l'aide d'un prêtre et je prie beaucoup, mais j'ai failli laisser ma vie à cause de ce problème persistant. Tout cela doit te sembler étrange et incompréhensible, je m'en doute, mais je ne peux t'en dire plus par lettre. Il faudra que l'on en discute de vive voix.

Réfléchis à mes propos et si tu m'aimes comme je le crois, alors nous pourrions vivre ensemble en attendant l'arrivée des Dieux qui ne sauraient tarder à se manifester à présent que plus rien ne semble sous contrôle ni pour nous ni pour les nations.

Ici, nous sommes au contact permanent de l'indicible et nous avons l'impression que nos dirigeants ne savent plus ce qu'ils font. Les gens s'entretuent avec une sauvagerie venue du fond des âges. Il n'y a plus d'humanité dans cette guerre terrible, et il n'y en a plus non plus en moi. Nous sommes retournés à l'animalité la plus basse. Je suis désespéré. Je suis perdu. J'implore chaque jour la venue de Dieu pour nous sauver.

Bientôt, paraît-il, je serai rapatrié en France pour me refaire une santé. J'ai tellement envie que ce soit vrai. J'ai tellement besoin de te revoir.

Je t'envoie mille bisex

Vincent

Il passa encore quelques jours encore à l'hôpital en convalescence avant d'être embarqué dans un avion qui le ramena en France avant même qu'il ait eu le temps d'avoir la réponse de Morgane.

Il fut hospitalisé à Saint Mandé, pas très loin de sa caserne, à l'hôpital militaire Mangin, du nom de la première femme médecin sur le front pendant la Grande Guerre, et en particulier à Verdun.

Après avoir vu les autorités civiles et militaires qui le reçurent comme un héros, sa première préoccupation fut de téléphoner à Morgane.

– Bonjour Morgane.

– Vincent ? Oh, mon Vincent ! D'où m'appelles-tu ?

– D'ici, de Saint Mandé. Hôpital Mangin. J'y suis arrivé tout à l'heure.

– Oh mon Dieu ! Mais c'est merveilleux. Enfin je veux dire...

– Je sais ce que tu veux dire, mon cœur.

– Quand pourras-tu sortir ? Quand pourrai-je te voir ?

– Je pense être bloqué là une paire de semaines, mais tu peux me rendre visite. Enfin, si tu en as envie. Je ne veux pas t'obliger.

– Idiot. Je viens dès ce soir. À partir de quelle heure peut-on venir ?

– Je crois que tu peux venir quand tu veux. Cela ne posera pas de problème, au contraire.

– Au contraire ?

– Oui, je t'expliquerai. Viens dès que tu peux.

– Je serai là dans une heure.

– Ok, je t'attends avec impatience.

Quand elle arriva à l'hôpital, elle demanda à l'entrée à voir le lieutenant Vincent Saret. On lui indiqua où le trouver, mais elle constata aussitôt que plusieurs personnes la suivaient. Ils avaient des appareils photos en bandoulière et certains s'approchèrent d'elle pour lui demander depuis quand elle connaissait Vincent. Étonnée, elle ne répondit pas tout d'abord.

Cependant, quand elle atteint la chambre de Vincent, il y avait là une dizaine d'autres journalistes avec des caméras cette fois. Tous lui posèrent des questions. Elle comprit que

Vincent, son Vincent, était désormais un héros que la nation allait fêter et montrer en exemple.

– Nous nous sommes connus au cours d'une réunion entre amis.

Des questions fusaiement de partout en même temps. Elle répondait comme elle pouvait.

...

– Oui, nous avons sympathisé tout de suite. C'est un homme si gentil et si prévenant.

...

– Il vient me voir régulièrement quand il n'est pas en mission pour protéger la France.

...

– Il vient de Toulouse et habite dans sa caserne pour l'instant, ne connaissant pas Paris, il n'a pas encore choisi d'appartement.

...

– Moi j'habite près du cimetière du Père Lachaise et je travaille à la Bastille.

...

– Oui, Vincent est adorable.

...

– Non, nous n'avons pas parlé mariage, mais oui, c'est mon ami.

Et elle finit par se dégager, aidée par un médecin qui la fit rentrer dans la chambre de Vincent. Elle fut surprise de le voir

si marqué physiquement. Elle n'avait pas pensé qu'il pouvait avoir souffert à ce point.

Son visage était tiré, immensément las. Des rides étaient apparues sur son front, ses yeux étaient creusés, ses lèvres retombaient légèrement aux commissures.

Morgane réalisa brusquement qu'il revenait de l'enfer et son cœur se serra si fortement que Vincent crut qu'elle allait faire un malaise.

Leurs retrouvailles furent empreintes d'une très forte émotion et Morgane ne cessa de le caresser, de l'embrasser tendrement, de se lover contre lui.

Ils parlèrent de plein de choses anodines, de futilités, de petits riens. Sans se le dire, ils avaient décidé de ne pas aborder les questions importantes dès ce jour de retrouvailles.

Ils retrouvèrent leur âme et leur cœur ainsi que leur attirance physique, avec douceur et avec volupté quand elle glissa sa main dans les profondeurs du drap.

Durant les deux semaines qui suivirent, ils se virent tous les jours. Les radios et la télévision parlèrent de Vincent tous les jours et en particulier quand le Ministre de la Défense vint lui remettre une médaille pour saluer son courage et son abnégation au combat.

Lorsqu'il sortit de l'hôpital quelques jours plus tard, une foule de journalistes attendait encore les deux jeunes gens pour les filmer. La France avait fait de ce couple son idole. Ils étaient le duo parfait composé de la jolie fille qui attendait fièrement son fiancé parti défendre les valeurs fondamentales de la république et du jeune homme courageux aux convictions sociales et patriotes affirmées. Et puis le côté glamour de cette situation faisait vendre les magazines.

En attendant les Dieux

L'attaque terroriste du métro

Morgane et Vincent eurent un peu de mal à retrouver leur intimité et décidèrent de se cacher à chaque fois que possible. Le samedi après-midi suivant, voulant aller se recueillir à Notre Dame, ils prirent le métro, au lieu d'aller à pied, pour échapper aux paparazzis qui les photographiaient sans arrêt.

Ils étaient assis dans l'espace du fond où deux banquettes de trois places chacune se faisaient face. Le wagon était quasiment plein et certains voyageurs se tenaient debout dans les travées de circulation. Deux hommes montèrent dans la rame. L'un d'eux portait un sac à dos volumineux qu'il enleva de son dos pour le poser au sol.

Vincent remarqua tout de suite leur nervosité. Tout en discutant avec Morgane, il les surveilla, par habitude et par déformation professionnelle. Il essaya de comprendre ce qu'ils disaient, mais le brouhaha ambiant ne lui permit pas de tout comprendre.

Les deux hommes furent repoussés vers la porte opposée lorsque d'autres voyageurs montèrent à la station suivante. Vincent s'aperçut qu'ils n'avaient pas pris le sac à dos avec eux, et surtout qu'ils se rapprochaient avec nervosité de la porte pour certainement sortir à la station d'après.

En effet, ils sortirent assez rapidement en bousculant les gens.

– Vous oubliez votre sac, leur cria Vincent.

Ils se mirent alors à courir en poussant tout le monde. Vincent comprit immédiatement. Il se leva en hurlant :

– Tout le monde dehors, vite, il y a une bombe !

En même temps, il plongea vers la manette d'alarme et la tira pour empêcher le train de repartir.

– Dehors, dehors, vite, continua-t-il de sa voix à la force décuplée.

Il attrapa Morgane par la main et l'entraîna avec force sur le quai. Les autres voyageurs sortaient aussi, mais restaient sur le quai.

– Sortez du quai, fuyez vite. Sortez, sortez !

La voix puissante de Vincent fit effet. Les usagers se précipitèrent hors du métro. Vincent alla faire sortir les utilisateurs des autres rames. Les gens commençaient à crier et à courir vers les sorties. Une patrouille de militaires de la protection antiterroriste arriva.

Vincent présenta sa carte militaire au chef de patrouille qui avertit immédiatement le QG. Le quai fut quasiment vidé en deux minutes. La bombe explosa au moment où le conducteur évacuait sa rame. Il fut renversé par la puissance du souffle, mais ses blessures n'étaient pas graves. Il se releva et put s'enfuir avec les autres.

Dans les couloirs, les gens ressentirent la déflagration. Le souffle en fit chuter quelques-uns. L'odeur de poudre et de feu se répandit tout de suite. Des morceaux de ferraille et de béton furent projetés partout et rebondirent d'un mur à l'autre blessant les voyageurs qui s'y trouvaient encore.

Une fumée âcre atteignit les dernières personnes avant de s'échapper par les bouches du métro. Les gens toussaient,

pleuraient, geignaient. Les renforts militaires arrivèrent presque immédiatement, les abords de la bouche de métro furent sécurisés. L'alerte fut transmise à toutes les lignes et certaines, en correspondance avec la leur furent fermées.

Les nombreux blessés étaient étendus à même le sol. Certains perdaient leur sang abondamment. Vincent fit un garrot à un homme dont la jambe déchiquetée par un éclat de métal ne ressemblait plus à rien. Les sirènes des véhicules de secours se firent entendre. Le hululement des voitures de police se mêlèrent à celui des camions de pompiers. Des militaires bouclèrent les rues adjacentes.

Les gens criaient, s'interpellaient. Des enfants choqués semblaient paralysés, les yeux hagards. Des femmes criaient le nom de leurs maris, des hommes couraient en tous sens pour retrouver leur famille. La panique était totale, le vacarme assourdissant.

Petit à petit le calme revint. Finalement, grâce à la réaction de Vincent il y avait peu de blessés, pas de morts et les gens choqués furent traités par une cellule de psy dépêchée sur place.

Les dégâts étaient considérables car la bombe avait été très puissante. Le tunnel du métro était complètement détruit. Les voûtes s'étaient écroulées, les quais éventrés, les rails tordus, les fils électriques déchiquetés avaient provoqué un début d'incendie.

Les experts estimèrent très vite que Vincent avait sauvé la vie d'une bonne cinquantaine de personnes sans parler des blessés qui auraient été bien plus nombreux.

Les médias s'emparèrent à nouveau de ce drame et Vincent devint définitivement un héros. Il fut invité sur les plateaux

d'informations télévisées, les radios se l'arrachèrent, sa photo s'étala sur la première page de tous les journaux.

Des témoins décrivirent l'action :

« J'avais reconnu Vincent grâce aux photos parues dans les journaux lors de sa décoration à l'hôpital. Alors je le regardais quand soudain, je l'ai vu bondir comme un fauve vers la porte pour tirer la sonnette d'alarme. Je n'ai jamais vu une telle agilité, ni une telle force. »

« Je n'en croyais pas mes yeux. Il était assis au milieu de la banquette, à côté de moi, et il a fait un bond d'au moins deux mètres, en bousculant deux ou trois voyageurs, pour tirer l'alarme, tout en criant avec une puissance extraordinaire. »

« Il est d'une souplesse exceptionnelle. Et quelle force ! Il sortait lui-même les gens en les tirant par la manche. C'est un héros monumental. Il faut lui dresser une statue à cet homme ! »

Tout le monde put suivre ces témoignages à la télévision. Tout le monde, y compris l'inspecteur Nogarès. En entendant ces déclarations il se dit in petto « ça doit être un type comme ça qui a tué le notaire au cimetière du Père Lachaise ». Il écouta donc les interviews accordées par la compagne de ce militaire hors pair.

– Vincent est un homme merveilleux. Il est d'une douceur exceptionnelle.

– Oui, nous sommes ensemble depuis plusieurs mois, depuis son arrivée de Toulouse en fait.

– Oh, oui ! À chaque fois qu'il part en mission, je tremble. La dernière fois, c'était quand il est parti pour Kalanchak en Ukraine. Il y a eu des accrochages sérieux là-bas.

– Oui, nous habitons dans mon appartement, quelque part entre la Bastille et le Père Lachaise.

Nogarès sursauta. Il n'en croyait pas ses oreilles. Et si Vincent était l'homme qu'il cherchait ? Il décida se renseigner sur ce soldat exceptionnel pour en savoir plus sur son entraînement, sur les gens qui suivaient aussi des exercices de ce type, et comparer ses dates de présence à Paris et à Kalanchak avec les dates des meurtres mystérieux. Et il allait aussi se renseigner sur lui à Toulouse.

Police 04

La colère de Nogarès

Il commença donc par se renseigner auprès de la police judiciaire de Toulouse. Et quand il apprit que Vincent était mêlé à une affaire de meurtre, il demanda à son collègue de lui envoyer tous les éléments du dossier.

Il se replongea dans ses propres dossiers sur les officiers présents en Ukraine et il trouva sans grande surprise le nom de Vincent. Il était donc bien à Kalanchak au moment du meurtre. Il lui fallait absolument savoir ce que faisait son suspect le soir du meurtre.

Il prit donc attache auprès de Vladlen en lui envoyant un message sur son téléphone professionnel. Après avoir eu une conversation avec lui, le lendemain, il comprit que ce serait difficile d'en savoir plus. Là-bas, c'était la guerre. Les commandements militaires n'étaient pas chauds en temps ordinaire pour communiquer sur leurs soldats, alors en ces temps troubles, encore moins. Et puis, ils avaient d'autres chats à fouetter.

Mais Vladlen promit d'insister compte tenu de la qualité de la personne assassinée, et du fait qu'un civil risquait sa tête pour un crime qu'il n'avait peut-être pas commis.

Nogarès demanda à la caserne de Vincennes à voir le cahier des entrées-sorties du jour du crime du cimetière du Père Lachaise. La police militaire rechigna, mais l'inspecteur eut la sagesse de ne citer aucun nom en particulier et surtout de dire qu'il enquêtait sur la plainte d'une prostituée à propos d'une passe non rétribuée dans le bois d'à côté. Il dit qu'il voulait la piéger.

L'examen du cahier lui montra que Vincent était sorti vers 17 h 30 la veille du crime et qu'il n'était revenu que le lendemain soir jour du meurtre vers 20 h 30. Il aurait donc pu assassiner le notaire. Mais pourquoi l'aurait-il fait ? Connaissait-il la jeune Christelle Marchand ?

Il reprit son enquête auprès de cette dernière. Il la rencontra le soir même et lui demanda tout de go si elle connaissait Vincent, si elle allait parfois à Toulouse, si elle fréquentait le quartier de la Bastille. Mais cela ne donna rien. Elle n'avait aucun lien avec Vincent. Cette piste était une impasse.

Vladlen le rappela pour lui dire qu'il n'arrivait à rien en Ukraine. Il lui fournit cependant une information curieuse. L'homme qui avait blessé Vincent était un rebelle qui combattait en tenue civile. Vladlen se demandait pourquoi Vincent ne l'avait pas achevé tout de suite. Pourquoi s'était-il penché sur cet ennemi au lieu de l'achever puis de continuer à progresser dans la ville ? À la base française, certains disaient qu'il avait été très imprudent en agissant ainsi, et que son retour en France n'était pas vraiment justifié pour ce type de blessure.

Nogarès resta perplexe. Que signifiait tout cela ? L'affaire semblait se compliquer.

Il reçut le dossier de Toulouse et le dévora. C'était très intéressant. Mais personne n'avait vraiment interrogé Viviane, la copine de Vincent à cette époque-là. Il décida de descendre dans la ville rose pour la voir et lui poser quelques questions.

Trois jours après, il la retrouvait dans un bistrot de Frouzins où elle habitait toujours. Le café faisait l'angle de la rue principale qui va vers la route de Muret et la rue de la pharmacie. Elle hésita un instant avant de pousser la porte de la brasserie, puis se dirigea directement vers lui une fois entrée.

– Bonjour mademoiselle. Je suis l'inspecteur Nogarès du service d'enquête du ministère de l'intérieur, mentit-il. Je suis en train de constituer un dossier sur Vincent pour savoir si on peut lui attribuer une médaille du mérite après son acte héroïque du métro à Paris.

– Bonjour. J'ai suivi de loin les aventures de Vincent. Pour moi, notre relation c'est du passé.

– Certes, je le comprends bien. Lequel des deux a rompu votre relation ?

– C'est moi. Quand il est parti à Vincennes dans l'armée, il m'a envoyé plusieurs lettres auxquelles je n'ai pas répondu.

– Vous étiez fâchés avant qu'il parte ?

– Notre couple n'allait plus très bien.

– Sa conduite depuis son départ, que ce soit au combat ou au métro, a été exemplaire. Il mérite largement la reconnaissance de la nation. Cependant, il y a cette affaire qui va passer en jugement dans quelques semaines.

– Oui, cela a été terrible pour lui.

– Et pour vous, ça s’est passé comment ?

– Cela m’a replongé dans mon enfance. Non, je veux dire que cela m’a perturbé.

– Que s’est-il passé dans votre enfance ? Vous pouvez tout me dire. Si je cherche, je trouverai sans vous, mais je n’aurais pas votre point de vue.

– Ma mère a eu beaucoup d’amis de passage. Certains m’ont trouvée à leur goût quand j’avais quatorze quinze ans. J’ai subi leurs assauts abjects et j’en souffre encore.

– Vous avez déposé plainte ?

– Pour briser le cœur de ma mère ? Non. Elle souffrait déjà bien assez comme ça.

– Vous avez parlé de cela à Vincent ?

– Oui. Je pense qu’il a tué cet homme à cause de moi.

La conversation continua encore un moment, mais Nogarès y mit fin rapidement. Il avait ce qu’il voulait. Vincent avait tué à Toulouse pour venger Viviane, il avait dû tuer à Paris pour sauver Christelle Marchand d’un viol imminent lui aussi.

Fort de ces conclusions, il remonta confiant à Paris. Durant le trajet, il construisit sa version des événements et prépara son entretien du lendemain avec son commissaire.

Sauf que cela ne se passa comme il l’avait espéré.

– Vous voulez poursuivre un héros que la nation toute entière vénère au plus haut point simplement parce que vous pensez qu’il est plus ou moins mêlé à des assassinats de salopards qui ont bien mérité ce qu’il leur est arrivé ?

- Mais, commissaire, c'est un assassin !
- Si c'est vraiment lui, je lui délivrerais une médaille supplémentaire pour avoir tué des violeurs !
- Mais l'assassinat du Maire de Kalanchak ?
- Là aussi vous n'avez aucune preuve.
- Et la mort du civil à Sébastopol ?
- Un rebelle dont il a eu pitié et qui en a profité pour tenter de le tuer ! Et puis mettez en balance les vies sauvées.
- Mais nous ne pouvons raisonner comme cela, monsieur le commissaire !
- Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, Nogarès, mais nous sommes en guerre, bon sang. Et j'ai des consignes très précises de notre tutelle. Alors je vous donne l'ordre de cesser cette enquête. Vous m'entendez ? Cessez cette enquête immédiatement.

L'inspecteur Nogarès sortit du bureau de son chef dans une colère noire. Ce Vincent allait s'en sortir alors qu'il était, Nogarès le sentait dans toutes ses fibres de flic, en train de virer vers les meurtres en série.

Il décida de continuer en douce son enquête et de trouver un moyen d'interroger Morgane sans qu'elle s'en doute. Avec toute la surmédiatisation du couple, cela ne devrait pas être dur de se faire passer pour un journaliste. Il suffirait de l'interroger loin de Vincent.

Morgane 01

La confiance

Morgane attendait avec impatience les confidences de son amoureux. Il était un héros, elle l'avait toujours su, même avant qu'il ne le sache lui. Il était grand, fort, courageux, mais aussi tendre, attentif, à son écoute. Elle était tombée éperdument amoureuse dès leur première rencontre. Les moments passés ensemble depuis cette première soirée l'avaient comblée à tous points de vue.

Mais elle avait décelé chez lui une faille, une immense douleur qui le taraudait au plus profond. S'il lui en parlait un jour ce serait pour elle la plus grande preuve d'amour qu'il pourrait lui donner. Elle avait beau essayer de creuser les phrases parfois sibyllines de Vincent, elle n'arrivait pas à comprendre ce qui l'empêchait d'être pleinement heureux.

Elle l'avait vu prendre en mains la situation d'urgence dans le métro. Il donnait des ordres clairs, précis, du ton péremptoire de celui qui savait parfaitement de quoi il parlait. Les autres intervenants lui avaient obéi sans se poser de questions. Il était un roc, un phare, un guide sur lequel on pouvait s'appuyer en confiance.

Aussi, quand le lendemain de l'attentat il lui dit qu'il voulait lui parler de sa faiblesse, elle en fut ravie. En tout cas au début. À la fin, Vincent était en larmes.

– Je n'en peux plus de supporter cela tout seul. Qu'ai-je fait au bon Dieu, Morgane, que lui ai-je fait ?

– Mon amour, tu n'es pas tout seul. Tu as bien fait d'en parler au curé militaire et surtout de m'en parler. Nous sommes deux maintenant ici et vous serez deux quand tu retourneras dans ton régiment.

– Mais mes pulsions ne s'arrêteront pas pour autant. Morgane, je le sais, je vais continuer. La seule solution c'est de mourir.

– Ne dis pas n'importe quoi. Fuir n'a jamais résolu les problèmes. Et si Dieu t'as envoyé cette épreuve, c'est qu'il a un dessein pour toi.

– Un dessein ?

– Oui. Et il faut attendre qu'il se révèle. Mais pas rester sans rien faire. Nous allons, toi et moi, faire en sorte de comprendre. Tu m'as parlé de ressentis après les meurtres. Tu peux m'en dire plus ?

Alors il expliqua en détail ses ressentis.

Il chercha en lui pour mieux décrire ce qu'il éprouvait à ce moment-là. Elle lui fit préciser la puissance de ses érections, la consistance exacte des fourmillements qui lui emplissaient le ventre, à quel moment précis il jouissait et combien de temps tous ces phénomènes lui dureraient.

Parler de tout cela lui fit du bien. Morgane se mit à lui poser d'autres questions relatives à leur relation, à leur intimité. Elle lui fit établir des comparaisons entre les deux désirs et leur

intensité. Elle commença à comprendre le problème de Vincent. Ou du moins, le crut-elle.

En tout cas son amour pour lui grandit encore. Il s'était confié à elle. Il lui avait montré son côté sombre, sa souffrance. Ce grand garçon au torse puissant, à la force virile, à la détermination sans faille était venu pleurer sur son sein comme un enfant perdu. Elle trouvait en lui ce qu'elle avait toujours cherché chez les hommes qu'elle avait connus : l'enfant qu'une mère rêve d'avoir, le père sur qui s'appuyer, l'amant qui la comblait, le compagnon attentif et tendre.

Tout le monde semblait aimer Vincent d'ailleurs. Les gens le reconnaissaient dans les rues et le félicitaient. Les radios et les télévisions en parlaient encore régulièrement. Il y avait aussi des personnes qui abordaient Morgane en lui disant qu'elle avait de la chance de vivre avec un homme comme ça. Aussi ne s'étonna-t-elle pas vraiment quand un client vint l'aborder un jour dans son magasin de produits de luxe pour lui parler de Vincent.

Par contre ses questions très orientées sur son séjour en Ukraine, sur sa jeunesse à Toulouse, sur ses sorties seul à Paris l'intriguèrent. Elle lui demanda de préciser pour quel journal il travaillait exactement. L'homme répondit évasivement et mit fin à l'interview en partant assez rapidement. Sans trop savoir pourquoi, elle pensa que c'était un policier et elle se mit à avoir peur pour Vincent. Fallait-il lui en parler ou garder cela pour elle ? Elle décida de ne rien dire à Vincent mais d'être désormais très attentive aux faits et gestes de son chéri.

Sa décision était prise, elle ferait tout pour le protéger et pour détourner les soupçons policiers de l'homme de sa vie.

Le square

Elle mit donc au point un scénario pour détourner les soupçons. Pour cela, il fallait qu'un meurtre du même type soit commis à un moment où Vincent aurait un alibi imparable.

Et elle élaborait un plan machiavélique.

Vincent chaussait du quarante-quatre, elle acheta une paire de chaussures du quarante et un. Elle se munit de sacs en plastique, d'un rouleau de ruban d'emballage adhésif, d'un marteau de gong en laiton assez lourd et de plusieurs dizaines de pièces de deux euros récoltées dans des bars disséminés un peu partout dans la capitale.

La semaine suivante, Vincent devait participer un soir à une émission télévisée portant sur les problèmes politiques et de valeurs sociétales entre les pays européens et ceux de l'est et du sud.

Elle décida d'agir.

Quand Vincent fut parti pour l'émission qui se déroulait en direct à partir de vingt et une heures, elle regroupa tous ses achats et sortit par la cour arrière de son immeuble. Elle se rendit dans le square de la tour Saint Jacques rue de Rivoli. Il y avait là des bosquets assez grands pour se cacher et pour attaquer une victime idéale.

Il avait plu tout l'après-midi. À présent la petite pluie fine et pénétrante s'était arrêtée. Le sol était légèrement détrempe et elle en avait assez de se faire aborder par des hommes qui pensaient qu'elle attendait là un compagnon pour la nuit. Elle

s'était plus ou moins cachée tout près du célèbre restaurant "Le chat noir" dans l'embrasement d'un magasin pour ne pas se faire remarquer. C'était plutôt raté.

Vers vingt-deux heures, un homme pénétra dans le square puis s'approcha d'un banc en chancelant comme s'il était ivre. Il traînait derrière lui un gros sac de vêtements. Elle reconnut immédiatement un clochard sans domicile fixe.

Elle le suivit, lui sauta dessus et lui asséna un violent coup à la tête qui l'assomma en partie. Elle lui colla un bout de ruban adhésif sur la bouche, lui lia les mains derrière le dos avec ce même ruban puis les jambes, et le tira derrière le bosquet. Elle lui passa la tête dans un sac plastique qu'elle ferma et scella autour du cou toujours avec le ruban d'emballage.

Très vite le clochard retrouva ses esprits et la panique le gagna. Il avait du mal à respirer. Le gaz carbonique qu'il rejetait en respirant l'empoisonnait rapidement. Il essaya de bouger ses mains, ses bras, en vain. Il remua les jambes et racla le sol sans pouvoir se redresser. Il tentait de crier mais ne le pouvait pas. Il aperçut alors l'ombre qui se penchait au-dessus de lui et un immense espoir le submergea. On allait le sauver !

Mais l'ombre habillée de noir souriait tandis que ses yeux se voilaient déjà. Il comprit qu'il allait mourir. La panique gigantesque qui le gagna fit ressortir ses yeux. Il respirait encore plus fort, s'empoisonnant encore plus vite. Quand il cessa enfin de se débattre, Morgane prit une chaussure et appuya avec force pour l'enfoncer dans la terre meuble du bosquet. Elle avait mis au bout un sac rempli de pièces de deux euros pour l'alourdir, et avait glissé son poing à la place

du talon. Elle voulait faire croire que l'agresseur était un homme, et un homme plus petit que Vincent.

Elle se redressa, rangea la fausse chaussure dans son sac, coupa les différents rubans adhésifs et les récupéra, libéra la tête du sac qui l'avait étouffée et ôta le ruban adhésif de la bouche. Tous ces accessoires bien rangés, elle se dépêcha de rentrer chez elle pour regarder à la télévision un vieux film qu'elle avait déjà vu quelques années auparavant. En passant sur le pont de la Seine, elle balançait les uns après les autres les différents accessoires, gardant seulement le sac de pièces d'euros.

Elle ne ressentit aucun des symptômes décrits par Vincent. Quand sa victime l'avait suppliée des yeux, elle avait failli déchirer le sac plastique qui l'étouffait. Elle avait dû se contrôler sévèrement et se dire qu'elle faisait ça pour Vincent. Mais depuis, c'était plutôt un immense dégoût qui la submergeait.

Quand Vincent rentra, elle fit semblant de dormir. Il éteignit la télévision, ouvrit le lit et la transporta doucement, dans ses bras, jusque dans les draps. Il se déshabilla rapidement et se glissa à son tour dans le lit. Morgane minauda comme si elle venait de se réveiller et se mit à le caresser à un endroit non équivoque.

Elle voulait savoir si sa libido serait exacerbée après ce qu'elle venait de faire.

Il n'en fut rien, bien au contraire et elle dut même simuler le plaisir.

Police 05

Le premier découragement

Nogarès ne savait plus trop comment avancer dans cette affaire. Il lui semblait que toutes les portes se refermaient devant lui. Il avait même peut-être alerté la copine du meurtrier en allant l'interroger sur son lieu de travail.

L'inspecteur expédiait sans conviction les affaires courantes quand il entendit un collègue parler du meurtre bizarre d'un clochard dans un square près de la rue de Rivoli. Immédiatement, une sonnette d'alarme résonna dans sa tête.

– C'est quoi le problème dans cette mort ? Demanda-t-il.

– C'est bizarre. Un clochard qui meurt un soir dans un square, c'est banal. On classe ces affaires au bout d'une demi-heure. Mais là, il était à demi dissimulé derrière un bosquet. Sa peau est légèrement violacée, par l'alcool sans doute et pourtant il ne sentait pas l'alcool. Il a une bosse derrière la tête et des traces d'irritation sur les poignets et le cou. Et puis les yeux grands ouverts, comme une supplication.

Ce simple mot retint l'attention de Nogarès encore plus que le reste. Une supplication. Oui. C'est le trait commun se dit-il. Il décida à l'instant d'aider son collègue à résoudre cette affaire. Ils reprirent ensemble les indices dont ils disposaient à ce moment de l'enquête.

Nogarès regarda les photos prises sur le terrain. Des traces apparaissaient sur le gazon. L'homme s'était probablement défendu ou pour le moins débattu. Il avait effectivement les yeux grands ouverts qui faisaient penser à une prière, et sa bouche était ouverte sur un rictus horrible.

– On dirait qu'il criait au moment de mourir.

– Et personne n'a rien entendu ?

– Ben la rue est assez loin de l'endroit du bosquet où on l'a trouvé.

– À quelle heure est-il mort ?

– Je ne sais pas encore. Le médecin légiste doit m'envoyer son rapport demain ou après-demain.

– Il mesure combien ?

– Un mètre soixante-dix à un centimètre près. Pourquoi ?

– Pour estimer la taille de son agresseur.

– Alors là, j'ai déjà des éléments grâce à l'empreinte de la chaussure. D'après nos collègues de la scientifique, l'assassin, si assassin il y a, doit peser dans les soixante kilogrammes pour un mètre soixante-quinze environ. Il a un problème à son pied gauche, sans doute une déformation.

– Comment savent-ils cela ?

– L'empreinte n'est pas homogène. Le talon s'est moins enfoncé que la pointe, comme si celle-ci pesait plus que la

normale, ou comme si l'homme avait mal au talon et ne l'avait pas posé vraiment au sol. Ils supposent donc qu'il a un problème au pied gauche.

– Mais attends, regarde la photo. La trace de pas frôle le pied du massif. Cela veut dire que l'homme était contre le massif. Pour que le pied gauche soit là, dans ce sens-là, la pointe dirigée vers la droite, n'aurait-il pas fallu que le tout reste du corps soit dans le massif ?

– Mais oui. Tu as raison. Cette empreinte est impossible dans ce sens-là. La pointe aurait dû être dirigée dans l'autre sens.

– Bon, il va falloir creuser ce mystère si le légiste nous confirme que cette mort n'est pas naturelle. Et la chaussure, on sait d'où elle vient ?

– Un magasin populaire de grande diffusion, neuve et sans marque particulière.

Deux jours après, le rapport arriva. Le clochard était décédé entre vingt et une heures et vingt trois heures environ, d'une absorption de gaz carbonique très massive probablement due au fait qu'il avait respiré ses propres rejets en ayant la tête enfermée dans un sac. Les traces d'irritation au cou et aux poignets étaient dues à une petite réaction chimique relative à la présence de colle, et la bosse sur le crâne était due à un coup de force moyenne porté à l'horizontale. La bouche exagérément ouverte était le résultat d'une recherche impérieuse d'air frais. Son contour aussi avait des traces de réaction épidermique.

– Donc, le gars a bien été assassiné par un type pas plus grand que lui.

– Oui, et l'assassin a probablement mis un sac plastique sur la tête, fermé par un ruban collant qui a provoqué des boutons, comme aux poignets et à la bouche.

– Il l'avait attaché. C'est pour ça qu'il l'a assommé d'abord. Il voulait juste l'étourdir le temps de l'attacher et de lui passer le sac.

– Oui, et il a voulu le regarder mourir. Ce type est un malade pervers.

– Il n'y a qu'une chose qui cloche, c'est cette trace de pas. Et cette chaussure neuve. L'assassin a utilisé des chaussures neuves, curieux, non ?

– Oui, et un mec d'un mètre soixante-quinze léger comme une plume, donc probablement maigre et peu musclé qui terrasse un autre type grosso modo de sa taille et de son poids.

– C'est ça qui m'ennuie le plus. Il ne correspond pas à ce que je supposais. Je me suis trompé.

– Sauf s'il y a deux assassins, Nogarès. Sauf s'il y a deux assassins.

– Et puis mon suspect numéro un était en direct à la télévision à l'heure de l'assassinat. Ce n'est donc pas lui. Je commence à douter de mon instinct.

Il laissa son collègue continuer l'enquête et rechercher un homme avec un pied blessé, peut être claudiquant, qui chausse du quarante-deux, maigre, de taille moyenne, qui fréquente les squares la nuit et qui marche à l'envers.

Vincent 08

Le jugement

La lettre du tribunal de Toulouse arriva à la caserne. Le colonel commandant la base militaire convoqua Vincent pour la lui remettre. Il avait reçu en même temps une notification pour que Vincent soit libéré durant les trois jours nécessaires aux délibérés et au jugement du procès de Toulouse.

– Vous savez, si vous le souhaitez, nous pouvons faire passer la prééminence de l'armée pour refuser que vous assistiez à ce procès.

– Je vous remercie mon colonel, mais je préfère y aller pour affronter le jury et assumer mes actes.

– Vous êtes bien innocent de ce crime ?

– Oui, certes. Cela a été un malheureux accident. Un concours de circonstances qui a fait que je suis arrivé ici et que j'ai trouvé ma voie.

– Nous sommes nous aussi fiers de vous avoir dans nos rangs. Vous portez haut les couleurs et les traditions de notre régiment Vincent. Et je vous informe que notre

général, en poste sur le front, vous a proposé pour le grade de capitaine.

– J'en suis très fier. Je vous remercie ainsi que le Général.

Quelques jours plus tard il partait à Toulouse pour son procès. Lorsqu'il arriva au tribunal, une foule impressionnante de badauds l'attendait en lui criant des bravos. Les journalistes par dizaines couvraient l'évènement et le mitraillaient avec leurs appareils photo.

Les trois jours passèrent rapidement. Tout était fait pour valoriser le rôle de Vincent dans cette affaire, et c'est tout juste si la victime, agresseur violenteur de la jeune femme, n'était pas accusée de s'être jeté volontairement sur le couteau.

Nogarès était venu assister au procès. Il ne quitta pas un instant Vincent des yeux. Il voulait lui faire comprendre que lui, au moins, n'était pas dupe et qu'il le surveillait. Vincent ne le connaissant pas, ne se rendit pas vraiment compte de cela bien qu'il sentit les regards appuyés et peu amènes de ce personnage curieux assis près de son ancienne compagne Viviane.

Celle-ci témoigna de manière lapidaire et personne ne l'interrogea sur son enfance et son adolescence meurtries. À aucun moment elle ne regarda son ancien amoureux. À aucun moment elle ne parla de la cause probable de la réaction violente de Vincent. Au contraire, elle le présenta comme un homme simple, courageux, dévoué, tendre, très amoureux.

Des anciens collègues vinrent à la barre parler de l'implication de Vincent, de son désir de toujours bien faire, de son respect de la hiérarchie. Même son ancien chef de service et le responsable du personnel dirent du bien de lui.

Il n'y eut personne pour défendre la mémoire de l'agresseur. En effet, qui aurait osé parler en faveur d'un voyou violent déjà condamné plusieurs fois, accusé de tentative de viol face à un héros de la nation, soldat courageux blessé au combat, ayant sauvé des dizaines de personnes lors d'un attentat terroriste, décoré de la valeur militaire, en passe d'être promu et sur le point de repartir au combat pour défendre les valeurs de la France ?

Le verdict tomba à la fin du troisième jour après une délibération très courte des jurés. Vincent fut absous de toutes charges et déclaré innocent. Il sortit libre du tribunal.

Dans la ville les gens le saluaient avec respect, au restaurant le patron lui offrit son repas, le taxi refusa d'être payé lui aussi, et des jeunes femmes l'attendaient à son hôtel, certaines d'ailleurs sur le palier de sa chambre avec des intentions très explicites.

À aucun moment Vincent ne s'énerva. Jamais il ne repoussa ses admirateurs. Vis-à-vis de ses admiratrices trop zélées, il ne fut jamais brusque pour repousser leurs avances. Il remercia tous ceux qui lui offrirent leur service et n'abusa jamais de la situation.

Nogarès en fut surpris. Vincent n'était pas celui qu'il croyait. Au bout de ces trois jours, il remonta à Paris persuadé qu'il s'était trompé et que Vincent n'était que la victime d'apparences trompeuses.

Le départ en Égypte

Vincent reçut ses nouveaux galons quelques jours plus tard au cours d'une cérémonie dans la cour de la caserne à Vincennes. Il fut récompensé par un repas amélioré au mess des officiers et la troupe eut aussi droit aux réjouissances gastronomiques et au quartier libre jusqu'à minuit ce soir-là.

Vincent passa la soirée avec les autres officiers célibataires qui résidaient au quartier et les discussions entre ces militaires tournèrent vite autour des missions et surtout de la prochaine que l'on indiquait être une intervention en Égypte.

Cela s'avéra exact. Trois compagnies du régiment, dont celle de Vincent, furent informées de leur départ imminent pour Le Caire. Ils préparèrent leur paquetage de désert et furent consignés dans la caserne. Vincent dit au revoir à Morgane la veille de la consigne au cours d'un repas d'amoureux qu'avait préparé la jeune femme.

Quand il arriva chez elle vers dix-neuf heures, Vincent sentit une odeur délicieuse lui chatouiller les narines. Il reconnut le fumet suave du cassoulet au confit d'oie qui cuisait doucement dans la cuisine. La salle de séjour était décorée de façon intime. Les doubles-rideaux écarlates étaient fermés, la lumière du soleil les faisait briller d'une couleur orangée foncée donnant une ambiance tamisée du plus bel effet.

Sur la table ronde, Morgane avait mis une nappe dorée qui reflétait cette lumière presque irréelle et un chandelier en bronze à cinq branches réparties en cercle autour du pied brillait de ses bougies rouges aux flammes tremblotantes. Le

reste du décor semblait danser sous l'impulsion des effets dansants des flammes.

Vincent n'avait encore jamais vu la vaisselle disposée sur la table. Les assiettes en porcelaine blanche étaient bordées d'un double filet or, les verres ciselés disposés dans l'ordre laissaient entendre qu'il y aurait de l'eau, du vin et une liqueur. Les couverts en argent terminaient cette table d'une élégance rare.

Le dîner fut fameux. Morgane avait mis en sourdine une musique classique vive. La symphonie des Quatre saisons de Vivaldi accompagna ainsi tout au long du repas les discussions des deux amants. Très vite, Vincent voulut évacuer le souci qui le tracassait.

– Je me demande bien qui a pu assassiner ce pauvre diable à la Tour Saint-Jacques l'autre jour.

– Je me le demande aussi répondit Morgane.

– Ce qui est curieux c'est que quelqu'un ait cherché à m'imiter, non ?

– Pas si curieux que ça. Beaucoup voudraient t'imiter.

– Oui, et peut être surtout ceux qui savent ce que j'ai fait, n'est-ce pas ?

– Oui enfin... reprit-elle gênée.

– Sauf que tu es la seule à savoir.

– Écoute, si on parlait d'autre chose ?

– Très bien. J'ai la confirmation de ce que je pensais. Tu n'aurais jamais dû faire ça.

– Je t'aime et je ferais tout ce qu'il faut pour t'aider.

– N'en fais pas trop. Le mieux est souvent l'ennemi du bien. Promets-le-moi.

– D'accord. Promis.

Et ils n'en parlèrent pas davantage. Leur discussion s'orienta vers la géographie de l'Égypte un court moment avant de virer vers un échange lié à la cuisine du Sud-Ouest lorsque Morgane servit le cassoulet accompagné d'un Cahors carte noire absolument sublime.

Le reste de la soirée se termina très tard au fond de leur lit dévasté par les effets d'une bataille amoureuse décuplée par les effets du vin capiteux.

Deux jours après, Vincent quittait le sol de la métropole pour un aéroport proche du Caire. Ils ne firent là qu'une pose pour ravitailler les énormes avions gros porteurs et repartir vers Assouan dans le sud du pays.

La région d'Abou Simbel avait été prise par les troupes du Soudan qui occupaient une bonne partie du lac Nasser et de la route touristique qui menait jusqu'à Assouan. Les envahisseurs n'en étaient plus très loin et le régiment de Vincent s'installa tout de suite en mode de défense intense.

Ils s'attendaient à avoir quelques escarmouches qui serviraient à tester leur efficacité et leur nombre. Ils ne se trompaient pas. Dès le lendemain de leur installation, la première attaque eut lieu.

Les djihadistes soudanais venaient se jeter sur leur ligne de défense sans attacher la moindre importance à leur vie. Les fantassins venaient se faire exploser sur les barbelés et les mines posés à cent mètres des baraquements de l'aéroport d'Assouan. Mais cette tentative n'était destinée qu'à montrer

aux troupes françaises qu'ils auraient à combattre des gens déterminés. Cela fut violent mais court.

Dans les jours qui suivirent, Vincent et ses hommes jouèrent à cache-cache avec les islamistes soudanais qui connaissaient parfaitement le désert, ses vices et ses cachettes.

Puis il fut décidé de reconquérir la route d'Abou Simbel et les cultures vivrières en champs ronds près du lac de Toshka. Une colonne composée de blindés légers et de troupes d'infanterie fut donc déployée et commença à se battre sur cet axe essentiel pour le ravitaillement d'Assouan et de toute la région. Car qui possédait l'eau et les cultures possédait la population.

Vincent se sentait comme un poisson dans l'eau dans cet environnement sec et sauvage. Aussi étrange que cette comparaison puisse paraître. Il avait l'impression de retrouver ses sensations d'enfant. Pourtant, il n'avait jamais vécu ici étant petit. Mais toute cette chaleur, ces couleurs, ces odeurs lui paraissaient familières.

Quand ils partirent conquérir la route d'Abou Simbel il se sentait chez lui. Il lui sembla reconnaître les lieux. Une impression de déjà vu le saisissait à chaque nouveau paysage. Lors des premiers accrochages, il sut tout de suite déployer ses hommes et gagner les batailles sans perdre aucun de ses hommes grâce à ses intuitions et à l'adaptation au terrain.

Son colonel l'en félicita et s'étonna une fois de plus des facultés exceptionnelles de Vincent.

Les gouvernants 04

La folie des armes et des hommes.

Pendant ce temps, dans les chancelleries, les gouvernants imbus d'eux-mêmes, n'arrêtaient plus de perdre pied et de s'éloigner de plus en plus de la réalité du terrain. L'ostracisme, la démagogie, la surenchère inutile, les parades idéologiques devant la presse avaient pris le pas sur l'ouverture à la culture des autres, l'empathie, le calme et la mesure, le bon sens et la modestie et surtout l'amour des hommes et de l'humanité.

Devant les difficultés militaires rencontrées par tous les camps, pour arriver à prendre le dessus, les différents gouvernements prirent des décisions qui risquaient d'entraîner la disparition de l'espèce elle-même.

Ainsi les États occidentaux décidèrent d'utiliser la nouvelle bombe inventée par les Anglais, qui anéantissait toute vie animale et désintégrait les matériaux par dissociation des atomes des molécules vivantes dans un rayon plus ou moins grand selon la puissance de la bombe. Arme létale à cent pour cent qui ne laissait que des tas de sable à la place des édifices de toute nature et rien,

absolument rien des êtres vivants, animaux, insectes, oiseaux, poissons, crustacés. Les plantes seules semblaient épargnées mais on n'avait pas encore eu le temps de les analyser car les effets de cette bombe, s'ils n'étaient pas très longs, dureraient tout de même une année et il faudrait attendre ce délai avant de pouvoir pénétrer dans les zones contaminées faute d'être désintégré.

Les États orientaux produisaient des gaz chimiques qui attaquaient les tissus en fibre naturelle ou synthétique et brûlaient la peau comme un acide sulfurique. Ces gaz inodores et incolores étaient diffusés par aérosol et chutaient des avions qui les soufflaient par leurs ailes sur les terrains de combattants, tuant indifféremment les soldats des deux camps qui se trouvaient pris dans ces nappes de gaz déplacées de façon non contrôlée par le moindre vent.

Quant aux États d'Afrique limitrophes de la Méditerranée, ils utilisaient la chair humaine comme arme. Ils avaient fanatisé leurs combattants qui faisaient la guerre sans crainte de la mort et cela avait un effet certain sur leurs ennemis qui reculaient souvent devant la furie des attaquants et souvent devant la peur de tomber vivant entre leurs mains car la barbarie la plus ignoble prévalait dans les rangs des "Fous de Dieu".

Mais dans tout ça, qui étaient les plus fous ?

Au cours d'une nouvelle réunion aux États-Unis, un chef d'État eut pourtant un moment de lucidité.

– Je crois que nous faisons fausse route. Nous confondons le désir de transmettre nos valeurs, de voyager pour en apprendre d'autres, "le besoin de la pirogue" comme disent les mélanésiens de Vanuatu, avec le désir de l'enracinement,

de l'enfermement identitaire, "le besoin de l'arbre". Il serait temps, je crois, que nous comprenions que c'est avec l'arbre que l'on fabrique la pirogue.

Mais il ne fut entendu et surtout compris que par Horaha Ker qui les écoutait depuis son vaistéroïde derrière la Lune.

– C'est quoi cette histoire d'arbre et de pirogue ? Vous devenez fou ou mystique ? Demanda le chef des USA qui organisait cette réunion dans son pays.

– Ni l'un ni l'autre. J'implore les Dieux de nous venir en aide. Nous avons perdu le sens de la mesure et nous sommes en train d'anéantir l'humanité.

– Nous sommes en train de créer un monde nouveau où il n'y aura plus de guerre car nos ennemis seront défaits et seule notre pensée dominera le monde, s'énerva le Président américain.

– Et d'où tenez-vous que votre pensée soit la seule valide ou même la meilleure ?

– Je le tiens du fait que nous vivons bien, que nos peuples sont heureux avec notre mode de vie et nos valeurs démocratiques, cria le chef d'État organisateur qui semblait être de plus en plus nerveux. Un tic le prit sur sa joue, qui tirait sa bouche vers la droite.

– Avez-vous demandé aux autres peuples ce qu'ils pensent de leur mode de vie avant de porter ce jugement sur leurs valeurs ?

– Ont-ils demandé quelles étaient les nôtres avant de nous attaquer ? Ce sont des sauvages qui ne rêvent que de nous imposer leur culture ! Hurla l'américain.

– Et pas vous bien sûr ! Vous, vous ne voulez pas leur imposer la nôtre ?

– Non, je veux les détruire, les éradiquer de la surface du globe. Qu'il n'en reste plus un seul ! Éructa-t-il fou de haine.

– Vous êtes fou.

– Et vous un traître. Qu'on l'arrête tout de suite !

Sa voix était montée dans les aigus et il postillonnait vers ses interlocuteurs sidérés.

Mais personne ne bougea dans l'assemblée des chefs d'États. Qui d'entre eux aurait eu le droit d'arrêter un autre chef d'État d'un pays indépendant, allié qui plus est ?

Alors brusquement, le Président des USA, hors de lui, perdit définitivement le contrôle de lui.

Il sortit une arme et tira sur son collègue le tuant sur le coup. Dans l'hémicycle, ce fut la débandade absolue.

Certains tentèrent de sortir et se précipitèrent vers les portes gardées par des soldats qui les en empêchèrent.

D'autres se jetèrent à terre en tentant de se protéger vainement avec leurs mains sur leur tête.

Il y en avait qui criaient, d'autres qui appelaient au secours avec leur téléphones portables.

Dans la confusion la plus totale, le meurtrier menaça tout le monde et décida de prendre la direction totale de la guerre.

– À partir de maintenant, vous êtes tous mes invités et nul ne quittera ce palais tant que la guerre ne sera pas finie. Je prends la direction internationale de la guerre et je vais enfin pouvoir appliquer mon programme. Les combats cesseront

bientôt ! Je vais vous en foutre moi, de l'arbre et de la pirogue !

Ce coup de force international fut encore une marche de franchie dans la folie destructrice.

Horaha Ker ne pouvait plus attendre. Il décida de se montrer.

La révolte des peuples.

Un peu partout dans le monde les peuples réalisaient parfaitement ce qu'il se passait. Ils voyaient bien les hommes, jeunes et moins jeunes être appelés sous les drapeaux ou être embrigadés sans coup férir pour aller combattre des gens comme eux qui souffraient autant qu'eux.

Les peuples communiquaient par Internet. Les réseaux sociaux servaient de relais, les discussions internationales en direct d'être humain à être humain se révélèrent plus efficaces et plus crédibles que les informations tendancieuses et en tout cas propagandistes des télévisions et radios officielles.

Les gens savaient ce que les combats donnaient réellement comme résultats. Bien que plus aucun gouvernement ne communique plus désormais sur les victimes et n'informe plus les familles, celles-ci ne recevaient plus de courriers de leurs hommes partis combattre et supposaient donc le pire. Des images satellites montraient toutefois dans les télévisions les dégâts subis par l'ennemi. Mais ces dégâts étaient si horribles que les peuples en étaient écœurés et pensaient, avec leur bon sens, que cela risquait fort de leur arriver un jour ou l'autre car les guerres sont souvent capricieuses et les succès d'un jour annoncent souvent les défaites du lendemain.

Alors un jour un peuple osa se rebeller. Les gens, soutenus par des mouvements sociaux souterrains descendirent dans la rue pour manifester leur opposition à la guerre. Les pancartes

qu'ils brandissaient demandaient la fin des massacres, réclamaient la paix universelle, exigeaient la démission de leurs dirigeants.

Rapidement, le mouvement gagna en importance dans tous les pays et en France, à Paris une grande manifestation fut organisée par tweets, SMS, et invitations sur Facebook. Morgane reçut le message et décida de participer. Sa motivation était double. Elle voulait la fin des souffrances pour tous les peuples et la fin de la guerre pour sauver Vincent.

Le Mouvement pour une Paix Universelle, MPU, avait besoin de militants. Elle s'inscrit et en informa Vincent. Elle n'avait plus de nouvelles de lui, mais savait, sentait qu'il était toujours en vie. Elle était sûre qu'il la comprendrait. Vincent se battait non pas pour imposer un style de vie ou ses valeurs, mais plutôt pour les défendre, tout en respectant les mœurs des autres.

La manif eut lieu dans le calme et la dignité. Morgane rencontra des gens très impliqués qui furent ravis de pouvoir compter dans leurs rangs la compagne du héros national. Ils lui firent néanmoins passer une sorte d'examen préalable, assez facile en somme.

– Que pensez-vous de l'immigration en général et en France en particulier ?

– Je pense que notre pays a depuis toujours été une terre d'immigration. Depuis toujours les gens ont soit remonté la marche du Soleil pour voir où il se levait, soit au contraire suivit sa marche pour savoir où se trouvait son lit. Quand ils arrivaient chez nous, ils découvraient un pays de cocagne. Des monts, des vallées, des plaines larges et vastes, des rivières à

profusion, des forêts immenses et l'océan. Une terre riche et généreuse baignée d'un climat tempéré où ils pouvaient vivre heureux.

– Oui, mais le mélange des populations, qu'en penses-tu ?

– C'est globalement un bien, non ? Sauf qu'il ne faut pas exagérer. Cela doit se faire en douceur. Pour éviter une trop grande immigration nous devrions aider les peuples pauvres à mettre en valeur leur pays. Après tout, ils nous ont chassés de chez eux, du temps des colonies, au prétexte qu'on leur volait leurs richesses. Cela veut dire qu'ils en ont aussi des richesses. Alors aidons-les à les exploiter pour eux même.

– Et le choc des civilisations ?

– Je crois que chacun doit avoir sa propre évolution. Les immigrés doivent accepter notre civilisation et s'y fondre autant que faire se peut. À l'inverse, nous ne devons pas chercher à imposer notre façon de vivre dans les pays qui ont choisi une autre voie.

Ils abordèrent ainsi à peu près tous les sujets, rapidement mais sur des principes fondamentaux. Ils n'étaient pas tous d'accord sur tout. Mais ils étaient d'accord pour en discuter et pour se respecter. Morgane fut enchantée et les responsables du MPU aussi.

Elle était une image très positive et valorisante pour le MPU. Elle fut admise dans les instances dirigeantes. Très vite, les médias s'emparèrent d'elle et la France entière put être informée de son action.

Cela ne plut pas du tout au gouvernement. Un homme débarqua un jour dans son magasin et la pria de se rendre à une convocation au ministère de l'Intérieur, le lendemain après-midi. Elle refusa au prétexte qu'elle devait informer sa

directrice pour pourvoir à son remplacement, mais, astucieusement pour faire croire à son acceptation sans arrière-pensée, elle proposa le surlendemain après-midi. Cela lui laissa le temps de préparer son entretien, dont elle pressentait la teneur, avec ses amis du MPU.

Elle se fit ainsi la porte-parole du malaise et du fossé immense qui séparait les gouvernants et les peuples. Le Secrétaire d'État qui la reçut fut surpris de constater que loin d'être venue en victime expiatoire, Morgane lui présentait, au contraire, des revendications internationales appuyées par des mails à l'authenticité facilement vérifiable, qui allaient tous dans le même sens.

Le Secrétaire d'État ne put que concéder qu'il avait en face de lui la représentante d'un mouvement important aux ramifications nombreuses qui portait le refus déterminé des peuples non seulement occidentaux, mais aussi orientaux et du sud méditerranéen.

Le coup de force perpétré par le chef des USA le matin même ne put que renforcer le fait que les peuples avaient peut-être raison. Les convictions intimes du représentant du gouvernement français furent ébranlées. Il commença à douter.

Morgane lui remit un document de travail, un manifeste en cours d'élaboration qui reprenait les attentes des peuples.

Ce document n'avait encore aucune valeur, ce n'était qu'un brouillon, mais il comportait déjà des revendications qui venaient du monde entier. Il réunissait des noms célèbres qui prouvaient que cette sorte de réunion d'idées, d'attentes, de réclamations constituait déjà une refondation.

À la fin de l'entretien, le fonctionnaire gouvernemental se dépêcha de communiquer tout cela au Premier ministre qui contacta tard dans la nuit ses collègues non retenus aux USA.

Sa communication fut cependant perturbée par une nouvelle extraordinaire : un astéroïde immense venait de surgir de derrière la Lune et s'avavançait doucement vers la Terre.

DEUXIÈME PARTIE

L'INTERVENTION DES DIEUX

L'arrivée de l'astéroïde.

Les observations scientifiques.

Une communication pseudo scientifique fut faite sur toutes les chaînes de télévision et toutes les radios. Les présentateurs annoncèrent qu'un astéroïde de très grande taille arrivait droit vers la terre, mais à petite vitesse, ce qui était incompréhensible.

Des experts en astronomie expliquèrent avec beaucoup de conviction que ce phénomène improbable était certainement causé par la composition particulière de son noyau. Des débats furent organisés entre scientifiques. Des grands mots savants furent dits, rarement explicités. Le commun des mortels n'y comprit rien.

La seule chose que les peuples comprenaient c'était que cette chose avançait doucement mais sûrement et que cela ne présageait rien de bon.

La seule chose que les militaires comprirent c'était que cette chose avançait doucement et que cela était sûrement une menace qu'il fallait éradiquer.

La seule chose que les gouvernements comprirent c'était que cette chose avançait sûrement doucement pour leur laisser le temps de réfléchir.

La seule chose que les religieux comprirent c'était que cette chose avançait doucement comme Dieu qui viendrait avec miséricorde pour sûrement sauver ses ouailles.

En tout cas, les combats cessèrent partout. Même le Président américain se calma, sidéré par la situation, comme possédé par une entité extérieure qui le contrôlerait. Il relâcha tous ses collègues dans la matinée et chacun put rejoindre son pays.

Pendant ce temps, John Blackhorst le premier astronome à avoir remarqué quelque chose d'anormal à propos de l'astéroïde, se lança avec frénésie dans l'étude du rocher géant. Une équipe de dix collègues vint lui prêter main forte et les résultats tombèrent, surprenants.

L'astéroïde était quasiment vide. Il n'y avait pas de noyau à l'intérieur, plutôt une sorte de gros appareillage qui semblait le faire avancer au moyen d'une force inconnue. Cela voulait dire que cet appareillage avait nécessité l'intervention d'une intelligence.

D'aucuns rêvèrent à un vaisseau humain venant du futur, d'autres au contraire d'un vaisseau du passé qui rentrait au bercail et cherchait doucement à retrouver son "parking". Certains devinèrent qu'il s'agissait là d'un vaisseau interstellaire envoyé par des entités intelligentes extraterrestres.

La seule chose que les peuples comprirent c'était que cette chose apportait la paix puisque depuis dix jours maintenant qu'elle était apparue, les combats avaient cessé partout.

La seule chose que les militaires comprirent c'était que cette chose devait préparer une attaque adaptée et prenait donc son temps pour être imparable.

La seule chose que les gouvernements comprirent c'était que cette chose les avaient ramenés à une plus juste vue des évènements et les avaient calmés.

La seule chose que les religieux comprirent c'était que cette chose était un envoyé de leur Dieu et ils se mirent tous à mettre leur religion en avant au détriment de celle des autres. Leurs discours s'enflammèrent rapidement et ils voulurent relancer les guerres pour imposer leur croyance.

John Blackhorst et son équipe furent rapidement convaincus que cet astéroïde était un vaisseau spatial occupé par des extraterrestres qui nous laissaient le temps de comprendre et d'intégrer ce fait. Ils communiquèrent là-dessus.

Les probabilités d'un site habité

Le monde entier était suspendu aux lèvres de John et de ses collègues. Un astéroïde habité ! Vous vous rendez compte ? Et qui plus est, habité par des extraterrestres. Incroyable ! John expliquait :

– Cet astéroïde vient probablement de très loin. Sa composition prouve qu'il a été formé il y a plusieurs milliards d'années. Quasiment huit milliards d'années.

– Et vous pensez, lui rétorquait un journaliste, qu'il vient ici pourquoi ?

– Avant de répondre à cette question, il convient tout de même de savoir qui l'a vidé de sa substance interne. Car lors de sa création, il était plein !

– Vous voulez dire que quelqu'un a extrait l'intérieur comme dans une mine ?

– Oui, absolument. Pourquoi, je ne sais pas, mais on l'a vidé, voilà qui est sûr. Et ensuite on l'a équipé.

– Mais qui ça, "on" ?

– Eh bien des êtres qui vivaient probablement il y a quatre ou cinq milliards d'années. Ils l'ont "capturé", exploité comme on exploite le charbon par exemple et ensuite, mais pas nécessairement tout de suite et pas obligatoirement les mêmes êtres, cet astéroïde a été équipé pour voyager dans l'espace.

– C'est extraordinaire.

– Alors maintenant, le tout est de savoir s'il est habité. Nous avons branché sur lui tous nos appareils détecteurs d'ondes électriques, de chaleur, de sons etc. Et il n'y a pas de doute. Il y a des mouvements, des choses qui se déplacent à l'intérieur.

– Des robots peut-être ?

– C'est ce que nous pensions au début. Mais non. Il y a des dégagements de chaleur cellulaire dans ce rocher. Et des sons aussi. Nous avons pu les enregistrer et il n'y a aucun doute, ce sont des conversations.

– Vous pouvez nous faire écouter vos enregistrements ?

– Oui, voilà.

"Vrou zifr, négn raï". (Avec un ton interrogatif).

"Prift vrou kazir" (Une autre tessiture avec un ton respectueux).

"Vramkor" (La même tessiture que les premiers sons avec un ton impératif).

– Cela vous suffit-il ? Parce que cela continue comme ça pendant une bonne dizaine de minutes.

– C'est époustouflant. Et ça veut dire quoi ?

– Si seulement je le savais !

– Mais alors, ces créatures sont vivantes ?

– Eh oui. Vivantes. Depuis combien de temps ? Je veux dire, si elles ont été cryogénisées, elles peuvent venir de n'importe où et de n'importe quelle époque. Sinon, elles ne viennent pas de loin et depuis peu de temps car elles ne peuvent être immortelles.

– Dans ce cas, elles viendraient d'où ?

– Au pire, en supposant que l'astéroïde se déplace à la vitesse moyenne habituelle de ceux que l'on observe depuis plus de cent ans, et en multipliant la durée de vie humaine par trois, ce qui est déjà extraordinaire, cela voudrait dire qu'ils sont partis il y a entre cent et trois cents ans maximum. Ils ont parcouru entre cent cinquante et un peu moins de cinq cents milliards de kilomètres. Ils pourraient donc venir, soit de notre galaxie, la Voie Lactée, soit au maximum de la galaxie d'Andromède.

– Et il serait possible d'aller assez vite et de vivre assez longtemps pour réaliser ce voyage ?

– Oui, théoriquement oui. Pas pour nous les humains, mais pour eux, oui.

– Cela veut dire qu'ils ne sont pas humains.

– Oui.

– Ils ressemblent à quoi ?

– Je pense qu'ils ressemblent à des poissons du genre hippocampe, mais avec des dents terribles.

– Mon dieu ! Quelle horreur !

– Mais non, je plaisante. Je pense qu'ils nous ressemblent. Car je crois qu'ils sont déjà venus et que l'on en parle dans toutes nos histoires anciennes, dans toutes les mythologies. Et aucune ne parle de monstres. Au pire des géants, au mieux Jésus.

– Et vous pouvez nous en dire plus ?

Et les supputations continuèrent ainsi pendant quelques jours. Tout le monde en avait peur, personne n'osait intervenir.

Les journalistes n'arrêtaient pas de faire leur une de cet astéroïde. Ils essayaient d'affréter des avions pour s'approcher le plus possible de cet objet céleste dans l'espoir de filmer un alien.

Les gouvernants envisagèrent un moment de lancer sur cet engin spatial des fusées militaires, mais ils renoncèrent très vite craignant des représailles de ce vaisseau spatial hors normes.

Les scientifiques tentèrent de communiquer avec les êtres qui vivaient dans cet immense vaisseau spatial, mais n'y parvinrent pas.

La lumière de Dieu

La lumière du Caire

Pendant ce temps, sur le terrain et sur les lieux d'affrontements militaires, les troupes armées de tous les camps commençaient à s'ennuyer. Les soldats se demandaient pourquoi on n'attaquait pas cet astéroïde bizarre et surtout pourquoi on arrêta de tirer sur les bandits d'en face.

De plus ils étaient tous plus ou moins abordés par des militants religieux qui les incitaient au combat. Les soldats avaient plutôt tendance à les écouter avec bienveillance.

Dans le café où il était allé se détendre Vincent dégustait un thé foncé très sucré dans un verre ordinaire qui supportait mal la chaleur du liquide. Cette boisson très chaude était censée rafraîchir celui qui la buvait. Ce n'était pas vraiment le cas pour l'instant. Le café plongé dans une demi-obscurité était protégé de la chaleur extérieure par des rideaux de noyaux de dates tendus devant la porte et les fenêtres. Un ventilateur paresseux tournait au plafond sans brasser autre chose que de l'air tiède.

Un autochtone l'aborda avec humilité. Il lui parla de Dieu et des temps venus de la fin du monde tel qu'on le connaissait. Vincent prit plaisir à échanger avec lui. Il essayait de coincer l'autre dans une contradiction, mais il n'y arrivait pas.

Le prédicateur avait attiré du monde autour de leur table et l'échange se faisait plus vif. Certains autres soldats se mêlèrent à la discussion. Chacun donnait son avis sur la valeur comparée des religions. Le prédicateur insistait et devenait moins conciliant, parfois même agressif. Le ton commençait à monter et l'on n'arrivait plus à s'entendre.

Certains en arrivèrent aux mains et furent poussés dehors pour régler leur différend. Le militant religieux s'éclipsa discrètement, mais Vincent qui le surveillait de près, le suivit à distance.

À un moment, l'homme tourna brusquement dans une ruelle et Vincent accéléra pour ne pas le perdre de vue. Quand il arriva à hauteur de la ruelle, il ne vit personne. Il resta quelques secondes immobile, hésitant sur la conduite à tenir. Devait-il attendre ? Il choisit de rentrer.

Au moment de reprendre la direction du centre-ville, il fut ébloui par un éclat de lumière. Comme si quelqu'un le visait avec un miroir. Il chercha d'où pouvait bien provenir cet éclat de lumière. Un nouveau trait chercha à le toucher. Cette fois, Vincent fut entièrement nimbé dans la lumière blanche issue de nulle part. Il ressentit une étrange chaleur et un chatouillis dans sa tête.

La lueur semblait entrer en profondeur en lui et l'examiner complètement. Les picotements quittèrent son cerveau, descendirent vers le torse, puis plongèrent encore et ils s'intensifièrent au niveau de son ventre. Il avait l'impression

qu'on le charcutait, sans douleur, mais sans rien laisser de côté non plus.

Puis la lueur disparut brusquement le laissant pantois et un peu abasourdi au milieu de ces ruelles. Il réussit cependant à rentrer à la caserne et se sentit immensément fatigué. Il se jeta sur son lit et s'endormit immédiatement à peine allongé, encore tout habillé.

Son repos ne fut pas complet. Il rêva que l'on triturait sans cesse son cerveau. Il repensa à plein de choses qu'il avait, croyait-il, oublié. Ses souvenirs remontaient de très loin et il eut le sentiment de les revivre intensément.

Dans ses rêves bizarres, il prit des décisions, fixa ses pensées sur les valeurs qu'il avait toujours eu en lui, celles que ses parents et surtout son grand-père lui avaient inculquées. Cette fois, elles étaient clairement affichées dans son esprit. Il saurait désormais les appliquer et les défendre avec âpreté.

Il eut aussi l'impression d'apprendre des milliers d'autres notions auxquelles il n'avait jamais pensé. Son esprit travaillait à toute vitesse, il voyait des sortes de tableaux, des représentations curieuses d'objets inconnus, et surtout il avait le sentiment d'apprendre une langue nouvelle faite de sonorités gutturales.

À plusieurs moments son collègue de chambre l'entendit prononcer des mots sans suite, incompréhensibles. Il voulut intervenir mais ne réussit pas à réveiller Vincent qui semblait être en transe.

Vincent partit de son corps. En tout cas, c'est l'impression qu'il eut. Il se vit flotter au-dessus de lui. Puis il partit à toute vitesse par-dessus les océans et les montagnes et se retrouva

brusquement dans une immense salle au décor invraisemblable.

Le plafond de la pièce était composé de milliers de petites alvéoles ocrées qui lui rappelaient les nids d'abeille. Une lumière diffuse se réverbérait sur les aspérités. Chacune d'entre elles renvoyait de multiples rayons dorés sur les parois latérales beiges. Aucun meuble ni tableau ni étagère ne meublaient ces tombées de niches verticales.

Au sol marron clair qui semblait rugueux et même disjoint par endroits, il remarqua des traces plus claires. Elles semblaient correspondre à des emplacements miroitant sur les murs.

Une musique douce, apaisante, venait de nulle part et de partout en même temps. Il avait conscience de flotter au milieu de la salle et soudain il eut envie de s'endormir.

– *Bonjour Vincent.*

Il fut surpris et se demanda d'où pouvait bien venir cette voix gutturale qui l'interpellaient ainsi.

– *Je suis Horaba Ker, le responsable de cette structure sidérale et vous êtes mon invité.*

Vincent était sidéré. Il ne répondit pas.

– *Vous êtes ici car nous avons reconnu en vous le descendant de notre dynastie.*

– *Qui... Qui êtes-vous ?*

– *Je suis votre arrière, arrière, arrière... aïeul. J'ai dirigé ce pays que vous appelez « Égypte » il y a des milliers d'années sous le nom de Horaba fils du pharaon Narmer. Je suis envoyé par la civilisation sidérale pour sauver votre planète.*

Vincent se remémora les paroles de son grand-père. Les grands principes que celui-ci lui avait enseignés lui revenaient en tête. Et ses prédictions aussi :

"Nos ancêtres vivaient dans un pays magique mais plat. Ils ont fait construire des pyramides pour se rapprocher du ciel."

"Un jour, l'un d'entre nous redeviendra puissant comme au tout début de notre dynastie et il régnera sur les étoiles."

"La légende familiale dit qu'un groupe de représentants des Dieux est venu des étoiles pour diriger la Terre et la faire avancer dans la technologie. Ils ont gouverné le pays d'Égypte et l'ont sorti de la misère. Ils en ont fait une grande nation."

"Ils ont fait construire les Pyramides pour y être enterrés à la fin de leur vie. Après quoi, depuis ces montagnes artificielles, ils retournaient dans les étoiles d'où ils étaient venus."

"Et ce groupe de Dieux c'est notre famille, Vincent, notre famille."

Vincent comprit que l'être qui lui parlait disait vrai. Il comprit que la prédiction allait se réaliser et que c'était lui qui devrait l'accomplir.

Un dialogue s'engagea alors entre eux et Vincent fut mis au courant de la mission qui l'attendait. Horaha Ker lui demanda de s'engager et l'assura de son soutien.

Puis Vincent se sentit à nouveau propulsé dans l'espace et se retrouva cette fois devant Morgane.

L'étrange soirée de Morgane

Morgane avait travaillé toute la journée dans la chaleur ambiante. Dehors le soleil cognait dur ce jour-là et il lui faisait penser encore plus fort à Vincent, là-bas en Égypte. Mais elle ne pouvait trop s'attarder sur ses pensées car les clients se présentaient nombreux pour acquérir des produits dont le prix avait chuté depuis l'effondrement du dollar ces jours derniers.

En rentrant chez elle après la fermeture du magasin, elle fut éblouie par un éclat soleil renvoyé d'un pare-brise de voiture. Elle tenta de se protéger les yeux de sa main car il durait longtemps, mais cela lui sembla impossible. Elle était soudainement comme paralysée.

La jeune femme senti qu'on la soutenait et elle revint à elle.

– Vous allez bien madame ?

– Que m'est-il arrivé ?

– Vous avez fait un petit malaise. La chaleur sans doute.

– Oh, merci monsieur.

– Vous allez bien maintenant ?

– Oui, oui. Merci. Je suis tout près de chez moi. Cela va aller, merci.

Et elle rentra rapidement chez elle. Elle se désaltéra et prit un cachet car elle avait légèrement mal à la tête. Elle s'assit dans son sofa et un nouvel éclair la nimba de douceur. Elle s'assoupit immédiatement. Elle fit des rêves étranges.

Elle était dans un très grand avion qui volait silencieusement. Elle n'entendait que le vent qui glissait sur les ailes de l'avion en produisant une musique douce jouée par une myriade de violons. Autour d'elle, des dizaines de petites coccinelles voletaient et de temps à autre l'une d'elles lui rentrait dans la tête par une oreille. Cela lui chatouillait l'intérieur de la tête et elle riait de plaisir.

Puis les coccinelles disparurent brusquement. Morgane sentit alors des fourmillements dans son ventre. Elle pensa que Vincent la gratouillait de ses doigts et passait sa langue sur son épiderme au-dessus de son pubis. C'était agréable. Elle souriait. En même temps, elle entendait un murmure plaisant. Elle ne comprenait pas exactement les mots, mais savait parfaitement de quoi on lui parlait.

On lui disait qu'elle était choisie pour amener la planète vers la paix et la joie, que son destin était d'aider l'homme de sa vie à accomplir sa mission et qu'elle allait le retrouver bientôt.

C'est alors que Vincent s'approcha d'elle, l'aida à se relever de la couche sur laquelle elle s'était allongée et sans lui dire un mot, l'emmena vers un trimaran qui s'éloigna très vite. Les flots fouettaient la triple étrave et les embruns retombaient sur elle et sur Vincent qui riait à pleine gorge. Ses cheveux flottaient au vent salé et venaient chatouiller le torse bronzé de son amoureux.

Ils arrivèrent près du sable de l'atoll et quelqu'un jeta l'ancre. Vincent plongea aussitôt dans l'eau claire et se mit à nager au-dessus d'un sable blanc parsemé de roches recouvertes d'algues et de coraux. Elle le suivit immédiatement et sentit avec délice l'eau légèrement tiède lui couler le long du corps. Très vite, des petits poissons multicolores vinrent nager avec eux. Ils étaient magnifiques et chatoyants. Morgane plongea vers eux. Elle se faufila entre les roches multicolores qui semblaient onduler avec les coraux qui les recouvraient.

Brusquement, une ombre se détacha du fond de la mer. Une raie manta nageait dans les mêmes eaux qu'eux. Le triangle noir qu'elle formait, avançait vers eux avec deux nageoires céphaliques écartées. On aurait dit des bras qui voulaient les capturer avant de les engloutir vers des fonds plus lointains. Morgane prit peur et se mit à s'agiter en tous sens. Elle chercha à remonter vers la surface et à peine arrivée elle respira un grand coup et voulut voir où se trouvait Vincent. Paniquée, elle ne le vit pas devant elle. Elle se retourna brusquement pour voir s'il était derrière elle. Et là, elle reçut un coup sur le flanc droit avant que sa tête ne heurte quelque chose de dur.

Elle se réveilla sous le choc, allongée par terre au pied du sofa. Elle se releva et alla s'asseoir dans sa chambre sur le bord de son lit. Elle était à demi appuyée contre le dossier. Troublée par ce rêve - ou cauchemar - assez curieux, elle ne pouvait se rendormir. Trop de choses bizarres lui étaient arrivées ces dernières heures.

Quels étaient ces éclats de lumière bizarres ? Que voulaient dire ses rêves curieux ? Qui lui avait susurré qu'elle avait un destin particulier à mener ? Elle devrait poser toutes ces questions à Vincent.

Elle eut de nouveau une envie irréprouvable de dormir et ne put résister. Sa tête dodelina doucement d'une épaule à l'autre et son corps tout entier se ramollit avant de glisser sur le côté.

Elle retrouva brusquement Vincent.

Ils étaient cette fois tout en haut d'une montagne, au-dessus des nuages, au bord d'un grand lac aux eaux très claires sur lequel des petites embarcations à voile dérivèrent mollement au grès d'un vent léger. De rares baigneurs s'ébattaient sur une berge ensablée. D'autres personnes étendues sur des grandes serviettes aux couleurs vives semblaient bronzer au soleil.

Morgane venait d'expliquer à Vincent ses rêves prémonitoires et il lui raconta celui où il avait rencontré Horaha Ker.

– Tu crois que les gouvernements vont nous croire ? Lui dit-elle.

– Je pense que ce ne sera pas difficile car je suppose qu'ils auront été préalablement informés par Horaha Ker.

– Et tu te sens comment depuis qu'ils t'ont approché ?

– En fait, j'ai toujours été préparé à cela par ma famille. Mais toi, comment as-tu pris cela ?

– Plus rien ne m'étonne depuis que je te connais. Et puis si c'est pour vivre cette aventure avec toi, je suis prête. Avec toi, pour toi, j'irais au bout du monde.

– J'ai l'idée que cela va nous mener au bout de l'univers.

– Tu exagères.

– Je me demande.

– En tout cas nous allons rendre visite aux dirigeants du monde pour les mettre devant leurs responsabilités et nous verrons bien.

– Tu es prête à aller jusqu'où ?

– Je t'aime Vincent. J'irai jusqu'en enfer avec toi s'il le faut. Mais quelque chose me dit que ce sera plutôt vers le paradis que nous irons.

– Et si tout cela se termine différemment ?

– De toute façon, nous serons ensemble.

– Et si sans le vouloir on se fait du mal ?

– Te faire du mal à toi ? Moi ?

– Oui, peut-être.

– Alors là, c'est que tu ne sais pas à quel point je t'aime Vincent. Je préférerais souffrir mille morts plutôt que de te faire du mal.

Il y eut quelque part, à ce moment précis un grand bruit et un éclair aveuglant. Son rêve s'arrêta brusquement. Morgane émergea lentement de son sommeil. Elle avait vraiment mal à la tête.

Dans le vaistéroïde, Horaha inquiet demanda ce qu'il s'était passé. On lui répondit que Morgane était vraiment trop fatiguée et qu'il avait fallu arrêter brusquement l'intrusion mentale.

La surprise de Vincent

Quant à Vincent, il continua à mal dormir. Son sommeil agité ne fut pas vraiment réparateur. Il se réveilla le lendemain épuisé. Et affamé.

– Eh bien, lui sortit son compagnon de chambrée. Tu en tenais une bonne hier après-midi.

– Ah bon ?

– Ben plutôt, oui. T'es rentré vers 17 heures et tu t'es couché tout de suite. J'ai même pas réussi à te réveiller pour aller manger hier soir. Et tu as remué toute la nuit.

– Ce type avait dû mettre un produit dans mon thé.

– Fais gaffe quand même, Vincent. Tu discutes trop facilement avec ces métèques.

– Ce sont des Égyptiens, Henri, pas des métèques.

– Ouais, n'empêche, s'ils en ont l'occasion, ils nous planteront un couteau dans le dos au nom de leur Dieu. Tu verras.

– Tu as peut-être raison, je vais me méfier davantage.

– Oui, et il faudra expliquer ça au colonel. Il veut te voir dès ton réveil.

– Ben j'irai le voir après le p'tit dèj. J'ai une faim de loup.

– Après le p'tit dèj ? Quel p'tit dèj ?

– Ben le petit déjeuner de ce matin.

– Écoute mon pote, il est quatre heures de l'après-midi. Tu as dormi pratiquement 24 heures d'affilée.

– Quoi ?

– Ben ouais, mon pote. Alors file dare dare chez le colon avant qu'il envoie la garde te chercher pour t'emmener direct au mitard.

Vincent était abasourdi. Il ne savait pas ce qu'il lui était arrivé. Ce n'était pas le thé, il le savait, car il ne l'avait pas bu. Trop chaud et trop sucré. Cela avait un lien avec la lumière. Il en était sûr. Mais quoi, comment et pourquoi ?

Le colonel lui demanda s'il allait bien et s'en plus s'y intéresser, lui demanda d'assurer une mission délicate dans une oasis où des bédouins prétendaient avoir vu une boule de feu se poser doucement deux jours auparavant. Vincent se dit que cela était lié à la lumière, mais il accepta la mission sans rien en dire à son supérieur.

Il organisa l'expédition pour le lendemain avec son lieutenant et son sergent. Ils partiraient avec deux voitures légères et un camion pour les dix hommes de troupes et l'interprète. Nourriture, armes et munitions pour trois jours.

Le soir, après avoir mangé plus que de coutume, il se coucha tôt et s'endormit paisiblement.

La surprise de Morgane

Toute la journée qui suivit, Morgane eut peur que ses cauchemars et ses rêves soient une mauvaise prémonition du destin de Vincent. Ces flashes lumineux ne lui disaient rien qui vaille. Ils étaient certainement l'œuvre des extraterrestres. Mais avait-elle vraiment rêvé ou bien avait-elle rencontré réellement son cher amoureux ? Elle voulut lui téléphoner immédiatement à la caserne mais se ravisa pour ne pas l'inquiéter, et puis de toute façon, on ne le lui aurait certainement pas passé.

À la mi-journée, elle déjeuna comme prévu dans une brasserie proche de son magasin avec Philippe le responsable parisien de leur mouvement. Tout en discutant de l'avancée de leurs projets, elle regardait la télévision sur une chaîne d'information qu'elle écoutait distraitement jusqu'au moment où elle s'aperçut que le journaliste parlait de différents endroits où des témoins auraient vu un objet venir du ciel et se poser dans des lieux isolés.

Le reporter de la télé disait que d'aucuns liaient cela aux éclairs bizarres que beaucoup de gens avaient signalé un peu partout. Il annonçait aussi que des missions militaires allaient être envoyées vers ces endroits pour contrôler la véracité de ces témoignages.

Elle sut immédiatement que Vincent en ferait partie et que les rêves qu'elle avait faits n'étaient pas étrangers à ces événements.

Philippe se rendit compte du trouble de Morgane et il s'en étonna. Constatant qu'elle rapprochait tout cela de sa vie privée et de Vincent, il lui posa des questions.

– Il semble que ta réaction soit disproportionnée par rapport à cet événement, Morgane. Tu me caches quelque chose ?

– Si je te racontais ce que je sais de tout cela, tu ne me croirais pas. Et je ne suis pas sûre que cela ne soit pas dangereux pour toi.

– Mais que me dis-tu là ? Tu es une personne très importante dans notre mouvement. Si tu cours toi-même un danger ou si tu sais des choses relatives à la situation internationale, tu dois m'en faire part.

– Les choses sont très compliquées Philippe. Il se prépare des événements hyper importants dont je ne peux te parler. Je n'y suis pas autorisée.

– Mais attends là. Autorisée par qui ?

– Par les lactéens. Lâcha-t-elle. Les gens de l'astéroïde.

Il en fut sidéré. Il pensa qu'elle délirait. Il décida de faire semblant de la croire pour l'instant.

– Mais enfin, pourquoi t'interdiraient-ils quoique ce soit ? Et puis comment sais-tu cela ?

– J'ai des contacts avec eux. Vincent et moi avons des contacts avec eux.

– Vincent est mêlé à ça ?

– C'est plutôt moi qui y suis mêlée. Vincent est à fond là-dedans.

– Raconte-moi tout.

– Je ne peux pas. Sache seulement que des grandes choses se préparent, je ne sais pas quoi exactement encore, mais Vincent et moi allons y être mêlés.

Sans savoir pourquoi, il se mit brusquement à la croire et il réalisa tout ce que cela pouvait impliquer.

– Alors notre mouvement y sera mêlé aussi. Je respecte ce que tu me dis et je ne t'en demande pas plus aujourd'hui. Mais promets-moi de me tenir informé de tout ce que tu pourras dire.

– Bien sûr, je te le promets.

Elle retourna travailler et l'après-midi lui sembla très long.

Quand elle rentra chez elle un message l'attendait sur le répondeur du téléphone. Elle l'écouta attentivement.

« Bonjour Morgane, c'est Philippe. Je t'appelle car nous avons un problème. Il y a une conférence internationale qui se prépare au sujet de cet astéroïde et tu es la seule à pouvoir nous représenter dignement. Je pense que cela sera lié à ce que nous avons évoqué ce midi. Mais ce sera en Égypte. Tu peux me rappeler pour me dire ce que tu en penses et surtout si tu pourrais te libérer dans ton boulot pour y aller. Cela devrait être dans quelques jours, de lundi à mercredi. Rappelle-moi d'urgence. Salut. »

Morgane était perplexe. Tout semblait s'enchaîner trop bien pour que ce soit naturel.

Elle eut peur soudain que les êtres de l'astéroïde soient trop intelligents pour les Terriens.

Elle répondit cependant favorablement à Philippe dans les minutes qui suivirent. Comment aurait-elle pu refuser une probable occasion de revoir Vincent ?

La rencontre avec les Dieux

Le convoi s'approchait de l'oasis. On apercevait déjà, quand on était sur le sommet des dunes l'étendue verte des arbres à deux ou trois kilomètres de là.

Vincent fit faire une halte aux véhicules. Ils examinèrent minutieusement à la longue vue périscopique sonar et au spectrogramme les champs de verdure devant eux.

Ce qu'ils virent, son lieutenant et lui, les surprit légèrement. Il y avait bien quelque chose posé au sol sur trois pieds, un sas ouvert sur une sorte de toboggan permettait de voir un intérieur blanc très brillant.

Au pied de cette structure qui ressemblait plus à un gros caillou qu'à une soucoupe volante, se tenait trois hommes.

En les examinant mieux, Vincent s'aperçut qu'ils ne touchaient pas le sol. Ils flottaient légèrement au-dessus.

Il demanda à son lieutenant de rester en protection, prêt à intervenir sur son signe codifié. Puis il fit démarrer son véhicule et s'approcha doucement du module extraterrestre.

Son chauffeur et son mitrailleur n'en menaient pas large. Quant à l'interprète égyptien complètement dépassé, il se terrait au fond du command-car. Le véhicule du sergent suivait à quelques mètres derrière eux.

Vincent fit stopper sa machine et descendit marchant crânement vers celui qu'il reconnut pour être Horaha Ker. À son grand étonnement, il se mit à lui parler dans la langue des visiteurs.

Le chef de la délégation spatiale lui expliqua encore ce qu'il attendait de lui et lui demanda ce qu'il en pensait. Il lui fit part aussi du rôle que jouerait Morgane.

La discussion durait longtemps.

Les accompagnateurs terriens ne comprenaient rien à tout ce qui se disait et commençaient à relâcher leur attention quand une explosion violente broya un arbre à dix mètres du groupe.

Ils ne comprirent pas d'où venait ce coup. Une deuxième frappe toucha leur véhicule de plein fouet qui sauta en l'air avant de retomber disloqué un peu plus loin.

Vincent se jeta sur Horaha Ker pour le protéger de son corps. Les deux extraterrestres qui étaient avec Horaha protégèrent Vincent.

Le véhicule de protection piloté par le sergent arriva à toute vitesse. Un troisième tir visant l'engin extraterrestre explosa à dix mètres de haut révélant un dôme protecteur invisible autrement.

Horaha se releva prestement et emporta Vincent dans la « patate ». Le sergent reçut l'ordre mental d'évacuer le secteur à toute vitesse. Le lieutenant fit démarrer le camion pour amener les hommes de troupe à pied d'œuvre, tout en cherchant vainement d'où pouvaient bien provenir ces tirs.

Le mini vaistéroïde s'éleva immédiatement à plus de dix mille mètres d'altitude et repéra immédiatement la batterie ennemie qui leur avait tiré dessus. Un éclair jaillit de son flanc et, au sol, une grande flamme s'éleva. Un deuxième éclair fusa pour détruire un autre véhicule caché plus loin. Quelque chose brilla dans une troisième direction et subit immédiatement le même châtiment.

Vincent admira la triangulation pratiquée par les agresseurs pour fixer au plus précis le lieu de frappe. Il ne pouvait s'agir d'un hasard ni d'un groupe sans structure importante derrière lui. Ils avaient même peut-être affaire à une organisation étatique.

Horaha le lui confirma. De nombreux gouvernements terrestres ne voulaient pas de cette intervention lactéenne car ils comprenaient bien qu'elle était dirigée contre leurs prérogatives et leurs petits arrangements.

Vincent accepta le challenge. Le combat lui était familier et il aimait bien cela. Il se fit encore préciser quelques points notamment sur le rôle que devait tenir Morgane.

Le vaistéroïde le déposa auprès des véhicules restant et disparut dans le ciel.

Vincent dut briffer son lieutenant et ses hommes tout le long du chemin de retour après avoir fait un rapport lapidaire par l'ordinateur de bord. En route, ils croisèrent des hélicoptères qui allaient sur le lieu de l'attaque pour évacuer les restes matériels, les victimes humaines étant ramenées dans le camion avec les survivants.

Ils arrivèrent en pleine nuit à leur base et le colonel l'attendait impatiemment avec un staff de généraux. Là, le rapport fut moins lapidaire.

La réunion dura plusieurs heures. Les questions pleuvaient sans arrêt. Vincent répondit avec calme et respect à ses supérieurs autant qu'il le put, mais ces derniers ne semblaient pas comprendre les enjeux immenses des desideratas d'Horaha Ker. À l'aube, Vincent changea de ton et commença à donner des ordres aux généraux présents.

Bien évidemment cela ne leur plut pas. Le ton monta. Vincent prit alors sa dimension réelle et son regard se fit froid, impénétrable et dominateur. Les mots et les intonations qu'il utilisa glacèrent les membres de l'état-major. Ils décidèrent prudemment de transmettre à des autorités plus responsables le dossier et surtout le rapporteur.

C'est donc ainsi que Vincent fut envoyé au Caire pour une réunion internationale de toute première importance qui devait se dérouler la semaine suivante.

L'arrivée de Morgane

Morgane arriva par l'avion de Paris sur la ligne normale. Personne ne l'attendait à sa descente ni à la douane qu'elle dût passer comme tous les autres passagers.

Aussitôt sortie de l'aérodrome, elle lança un appel vers Vincent. Elle ne pensait pas l'avoir en direct aussi fut-elle surprise quand elle l'entendit lui répondre.

– Bonjour ma chérie. Tu vas bien mon cœur ?

– Oui, bonjour Vincent. Je viens d'arriver.

– Au Caire ?

– Oui.

– Tu es où exactement ?

– Je suis sur le parvis de l'aéroport. J'attends un taxi.

– Ne bouge pas, je t'envoie une voiture officielle. Ne prends surtout pas de taxi.

– Mais que se passe-t-il ? Où es-tu ?

– Je t'expliquerai tout à l'heure. Au fait comment cela se fait que tu sois ici ?

– Je t'expliquerai aussi.

– Bon, à tout de suite au palais.

– Au palais ? Mais quel palais ?

– Le palais du gouvernement. Je te quitte. Je donne des ordres pour que l'on aille te chercher.

Elle resta perplexe et refusa le taxi qui arrivait pour la prendre à son bord. Le soleil d'Égypte tapait fort et elle n'avait pas de chapeau. Elle le regretta et pensa aussitôt à sa tenue. N'était-elle pas habillée de façon trop désinvolte pour aller au palais ? Mais elle n'avait aucun moyen de se changer de toute façon.

Une voiture noire aux vitres sombres arriva et un homme en sortit pour lui ouvrir la portière arrière.

– Mes respects Madame. Le ministre des Affaires étrangères vous attend.

Elle s'assura qu'il n'y avait personne à l'arrière puis monta dans la voiture. La circulation dans les rues de la capitale était intense et très bruyante. Les véhicules venaient de partout et ne semblaient pas suivre une règle de circulation quelconque. C'était au plus téméraire. Même les feux tricolores n'étaient pas vraiment respectés.

Ils arrivèrent néanmoins bientôt au palais et elle fut conduite immédiatement dans une chambre. Ce serait la sienne durant tout le temps nécessaire lui dit-on. Elle commença donc par la visiter et s'aperçut qu'il y avait déjà des affaires dans la salle de bains.

– Bonjour mon amour !

– Oh, Vincent mon chéri.

Il la serra dans ses bras et lui prit les lèvres avec passion. Elle se donna à fond dans ce baiser fougueux qu'elle attendait depuis trop longtemps déjà.

Elle fut prise d'une folle envie de lui. Il était là, dans ses bras. Elle sentait son odeur de peau exacerbée par la chaleur du climat, elle sentait qu'il vibrait et elle sentait l'effet qu'elle

produisait sur son corps. Elle se sentit soudain plongée dans un monde de douceur. Pour un peu, elle aurait entendu le chant mélodieux des oiseaux de paradis. C'était Vincent qui lui murmurait par télépathie des mots d'amour.

Elle se serra davantage contre lui, lui caressa le dos en pressant très fortement ses bras autour de son torse. Elle remonta sa jambe le long de son pantalon et brusquement, elle cessa de bouger sa langue, s'abandonnant complètement.

Il lui fit glisser son petit haut par-dessus la tête et dégrafa son soutien-gorge avant de le faire choir au sol. Elle lui défit sa chemisette brusquement et lui mordit doucement les seins en le faisant basculer sur le lit.

Ils se donnèrent l'un à l'autre sans retenue et le garde qui stationnait devant leur porte s'éloigna pour rester discret et n'avoir rien à raconter par la suite. Ce ne fut qu'au bout de deux heures que la porte se rouvrit et que Vincent demanda au soldat si quelqu'un s'était présenté entre temps.

Morgane était étalée, complètement impudique, sur le lit à baldaquin ravagé par leurs ébats. Elle était heureuse. Satisfaite et heureuse. Elle avait retrouvé son homme.

– Vincent, pourquoi m'aimes-tu ? Demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Pour le sexe ?

– Non. Enfin oui mais pas seulement. Et pas en premier. Je t'aime pour ton sourire, pour la lueur de tes yeux, pour tes cheveux, pour tes attitudes, pour ta voix et ton physique...

– Que des choses superficielles en somme ?

– Pas du tout. Je t'aime aussi et surtout pour ta fragilité cachée, pour l'amour que tu me portes.

Vincent revint s'allonger contre elle. Elle le regardait avec une sorte d'adoration. C'est vrai qu'elle l'aimait comme elle n'avait jamais aimé personne. Elle se levait le matin en pensant à lui, elle prenait son petit déjeuner en pensant à lui, elle allait au travail en pensant à lui, elle vendait ses produits en pensant à lui. Et toute la journée se déroulait ainsi. Il était présent dans son esprit à tous les moments de sa vie.

Il lui manquait aussi tout au long de ses journées, de ses soirées et de ses nuits.

– Je t'aime, reprit-il, parce que je sens en toi ma moitié manquante. Je sais que j'ai besoin de toi pour me réaliser. Tu as une intelligence intuitive fantastique, une volonté de fer, une humanité absolue et tu m'aime au-delà de tout.

– Tu te rends compte de cela ? Oui, je t'aime au-delà de tout. J'irai en enfer pour toi si tu me le demandes.

– Cela n'ira pas si loin, je te rassure. Mais il faut que nous parlions du Monde.

Allongés l'un contre l'autre, ils parlèrent donc de ce qui se passait dans le monde, de l'attitude qu'il leur faudrait adopter pendant tout le temps de cette conférence exceptionnelle et de l'évolution de leur relation.

Tout en parlant, ils ne cessaient de se caresser, de se faire des bisous tendres et complices.

Soudain il eut faim. Soudain elle eut faim. D'eux. Ils recommencèrent à s'aimer avec passion. Il lui disait des mots fous, elle lui susurrail des idées coquines. Il glissait son corps sur elle. Elle se lovait en lui.

Leur retrouvaille fut encore une fois quelque chose de merveilleux. Leurs yeux parlaient autant que le reste de leur

corps. Elle pouvait lire en lui des histoires fabuleuses et des voyages extraordinaires, il découvrait en elle des paysages bucoliques à la faune exotique bercés de musiques douces comme les plumes des oiseaux colorés qui volaient au-dessus d'eux.

Il avait eu mal d'elle, elle le guérissait de ses baisers. Elle avait souffert de son absence, il la comblait de sa présence en elle.

Leur après-midi s'acheva ainsi. Le début de soirée les trouva béats de bonheur et de félicité.

Ils prirent leur douche ensemble et Morgane le reçut encore en elle sous la fraîcheur bienfaisante du jet d'eau qui leur coulait dessus avec volupté. Vincent aurait voulu prolonger cet instant magique, mais la sonnerie du visiophone le rappela à l'ordre.

L'état-major demandait à le voir sur le champ.

Trois jours pour une refondation

En attendant la réunion et peut-être pour l'éloigner des instances dirigeantes, Vincent bénéficia d'une permission de trois jours. Le chef d'état-major avait été clair, il ne voulait pas de Vincent au Caire pendant les trois prochains jours.

Vincent revint au palais et annonça la bonne nouvelle à Morgane.

– Je vais t'emmener voir une oasis extraordinaire. Au Fayoum.

– C'est où ça ?

– Pas très loin du Caire, 120 ou 130 kilomètres. On m'a dit que c'était un site historique.

– Ce nom me dit quelque chose en effet. Ils ne font pas des mosaïques là-bas ?

– On va regarder cela sur Internet.

Et ils en profitèrent pour réserver une chambre à l'auberge Helnan Fayoum.

Ils arrivèrent le lendemain en fin de matinée à Médinet el Fayoum, l'ancienne Crocodilopolis grecque. La ville était en effet la capitale des "Portraits de Fayoum", ces portraits qui étaient posés sur les sarcophages des défunts les premiers siècles de notre ère, du temps de la domination grecque puis romaine. Cela avait rendu la ville célèbre dans le monde entier mille cinq cents ans plus tard.

Leur chambre était spacieuse, bien décorée, et au delà des arches des fenêtres et du balcon, ils pouvaient admirer les palmiers et les figuiers immenses.

L'air embaumait le patchouli. La chaleur écrasante du désert de Libye, tout proche, les incita à rester déjeuner à l'hôtel. Ils descendirent dans le jardin devant la piscine et prirent une collation légère.

– Nous serons bien ici.

– Oui. Et on va pouvoir parler tranquillement.

– De quoi veux-tu parler mon chéri ?

– Eh bien de la façon dont nous allons agir quand nous dirigerons le monde.

– Ah ! Parce que l'on va diriger le monde. Nous ?

– Oui. Cela va être notre mission. Je sais où nous devons aller, je ne sais pas encore comment.

– Très bien. Et tu comptes sur moi ?

– Sur toi et sur tes potes du Mouvement pour une Paix Universelle.

– Tu dis que tu sais où aller. Ce sont les extraterrestres qui te l'on dit ?

– Ils m'ont dit comment ils vivent. J'en ai conclu qu'il fallait développer quelques principes et en éradiquer d'autres.

Vincent expliqua alors la philosophie qu'il voyait pour harmoniser la politique sur l'ensemble de la Terre. Quelque chose de simple et d'impliquant qui s'autocontrôlerait quasiment seul. Avec peu d'objectifs, mais déclinés de plus en plus finement au fur et à mesure que l'on descendait dans les niveaux d'exécution.

Morgane se rapprocha de lui et déposa un léger baiser sur son épaule. Elle le regarda, admirative, avant de lui décocher une flèche :

– Tu veux diriger tout d'en haut comme les dictateurs ?

– Les peuples sont destinés à être gouvernés. Tout le monde ne peut commander. Il faut un chef, un but, une vision. Et tout le monde suit. Comme ça, pas de problèmes.

– Et s'ils ne sont pas d'accord ?

– Ma pensée, c'est de les réunir en congrès, de les faire travailler sur quatre ou cinq idées maîtresses et de faire adopter ces idées.

– Tous les humains ensemble ?

– Non. Je partage le monde en cinq zones continentales, qui élisent cinq représentants par cinq collèges. Cinq, comme les cinq sommets des pyramides.

– Comme les cinq sens ?

– Oui, ou les cinq doigts de la main.

– Et donc cinq objectifs ?

– Un sommet principal pour les pyramides, donc un objectif principal pour la planète. Décliné en cinq objectifs secondaires pour les zones continentales.

– J'ai compris. Ces cinq objectifs secondaires doivent servir à réaliser l'objectif principal et c'est comme ça à chaque fois que l'on descend de niveau.

– Tu es géniale Morgane. C'est exactement ça. Objectif de la planète, retrouver la paix. Et on décline ensuite en terme de production, d'échanges, de social, d'humanitaire et de culturel.

– On va donc créer cinq strates : la planète, les continents, les nations, les entreprises et les citoyens. Et chaque strate emplit son objectif qui aide la strate du dessus à réaliser le sien. Ainsi de suite. Cela implique tout le monde, cela oblige tout le monde car cela lie tout le monde.

– Je savais que je pouvais compter sur toi. Oui ma gazelle comme ils disent par ici. C'est exactement ça.

Dans son euphorie, il l'entoura de ses bras et l'embrassa fougueusement. Tellement, qu'un serveur s'approcha d'eux et déclara avec beaucoup de délicatesse :

– Nous servons les cafés dans les chambres si vous le souhaitez.

Ils écoutèrent son conseil et se retrouvèrent dans leur chambre rafraîchie par la climatisation. Cela ne rafraîchit pas leurs ardeurs pour autant.

Un grand moment plus tard, ils décidèrent d'aller se promener sur le lac. Il y avait des felouques et des canges. Ils prirent place dans une felouque à la voile en trapèze.

Le batelier manœuvrait l'embarcation avec son jeune fils. Ils les dirigèrent vers une maison engloutie dont on ne voyait plus que la partie haute avec ses toits arrondis.

La fraîcheur de l'eau leur faisait du bien. Le fils leur expliqua que la maison s'était trouvée sur le parcours du canal Barh Youssef qui reliait le Nil au lac et quand celui-ci reprit du volume grâce à l'apport des eaux du fleuve, la maison fut inondée.

– Voilà ce qu'il faudra faire dit Vincent. Entourer les îlots de résistance et les noyer dans la masse de nos partisans.

– Oh non. Vincent, décroche un moment et profite de la beauté du paysage.

La promenade continua ensuite paisiblement. Quelques oiseaux les survolèrent. Ils avaient un plumage rayé blanc et noir, de petites ailes, un très long bec et une houpette sur la tête. Le batelier ne sut leur donner le nom européen des volatiles qui se posèrent ensuite au bord du lac pour fouiller de leur bec effilé la vase nourricière.

Le silence régnait en maître sur le lac parcouru seulement par des barques à voile. Un léger vent chantait dans le drap tendu et les élingues qui partait de l'avant du bateau vers l'arrière, au-dessus des têtes des amoureux.

Morgane avait fermé les yeux et se laissait bercer par le lent mouvement de la felouque et le doux clapotis de l'eau sur la paroi de bois.

Vincent regardait le jeune fils du batelier. Il semblait rêver. À quoi pouvait-il bien penser ? Les événements du monde l'affectaient-ils ? Avait-il conscience de ce qui se jouait en ce moment sur la planète ? C'est pour le protéger des malheurs que Vincent devrait agir dans les années qui venaient. Il ne pouvait échouer. Il devrait réussir quelques soient les sacrifices du début.

Ils rentrèrent à l'hôtel dans une sorte d'engourdissement nostalgique. La nuit commençait à tomber et le ciel s'empourprait à l'horizon. La fraîcheur du soir les saisit alors qu'ils pénétraient dans leur appartement. Vincent coupa la climatisation et ils descendirent l'étage par les escaliers en volute pour rejoindre le restaurant.

Après le repas, ils organisèrent une promenade à dos de chameaux pour le lendemain matin, avec déjeuner sous une

tente dans le désert. Puis ils montèrent se coucher. Morgane s'endormit presque tout de suite.

Le lendemain matin, c'est le soleil passant à travers la fenêtre qui les réveilla de ses rayons ardents. Le ciel était d'un bleu sublime tirant plus vers l'outre-mer que le bleu palot d'Europe.

Au loin, quelque part dans les jardins de l'hôtel, on entendait déjà les chameaux blatérer comme s'ils discutaient entre eux.

Morgane et Vincent prirent le temps de se câliner un peu. Elle se blottit contre lui et lui caressa le torse doucement. Il n'était pas très velu mais les quelques poils qu'il avait entre ses pectoraux donnaient à la jeune femme des frissons agréables quand ses seins les effleuraient.

Il lui tapota gentiment les fesses en lui disant :

– Aller, la gazelle, il nous faut parcourir les dunes de la gloire et rapporter l'essence de la vie au peuple assoiffé de radieux avenir.

– C'est là un exemple de ce fameux amour universel que tu veux créer ?

– Non, ça c'est un exemple d'instruction. Au lieu de raconter les choses, les professeurs les feront vivre ou les montreront en films documentaires interactifs.

Ils continuèrent ainsi tout en se lavant sous la douche fraîche bienfaitrice où il se passa malgré tout un petit quelque chose d'intime.

La promenade démarra aussitôt après le petit déjeuner. Ils se couvrirent d'un chapeau et Vincent faillit être désarçonné quand il monta sur le chameau. Cela fit rire les petits

accompagnateurs et le guide qui pensaient plutôt que ce serait Morgane qui chuterait du vaisseau du désert. Mais elle avait bien grimpé et s'était calée en avant de la bosse.

– Alours, tu douis bien souivre li balancement du dromadaire madimoiselle.

– C'est un dromadaire ou un chameau ?

– Droumadaire, avec oune bosse. Chameau ci pour les déserts froids et avic doux bosses.

Cette précision anatomique faite, ils partirent enfin vers le désert qui s'ouvrait devant eux, immense et mystérieux. Morgane se crut tout de suite sur une barque ballotée par une forte houle. Elle se laissa bouger sans résister et très vite le mouvement de l'animal ne la dérangea plus.

Vincent se porta à sa hauteur, et comme les dunes succédaient aux dunes, sans fin et de façon très vite monotone, ils reprirent leurs discussions politiques.

– Tu parlais de films réalistes tout à l'heure. Tu penses imposer ces films pour toutes les séances d'éducation ?

– Non, mais au maximum. Et puis, à propos des films il faudra bannir tous les films de violence, de guerre, de gangsters etc....

– Tu ne vas pas faire tourner que des films mièvres romantiques insipides et moralisateurs quand même !

– Non, mais des films humanistes. Vrais, mais non violents. Si l'on veut que les gens s'aiment, il faut leur montrer le chemin.

– Alors plus de jeux électroniques non plus ?

– En tout cas plus ceux qui sont violents. Mais il restera tous ceux qui sont sportifs par exemple. Ou qui font appel à la réflexion et à la stratégie.

– Tout cela ne se fera pas en un jour.

– Non, nous devons avancer lentement.

Cependant, alors qu'ils discutaient du monde qu'il faudrait bâtir, ils arrivèrent sur le site d'anciennes bâtisses romaines. Les ruines étaient encore assez bien conservées, des colonnades se dressaient défiant le ciel et le temps.

On pouvait encore deviner des rues, des carrés de maisons avec leur atrium central, des silos et même selon le guide, des thermes. Comment l'eau pouvait-elle être amenée ici était un mystère que personne n'expliquait encore.

– Il y a bien des cascades un peu plus loin, dans le petit massif d'Ould el Bacrem, mais c'est à dix kilomètres d'ici précisa Vincent en consultant un dépliant touristique.

Ils y arrivèrent précisément deux heures plus tard et y firent une halte bien méritée. Il y avait trois petits filets d'eau qui chutaient en plusieurs paliers jusqu'à un petit bassin d'eau au milieu de quelques arbres rabougris et des sortes de fougères arborescentes.

Le repas frugal leur fut servi accompagné du clapotis guilleret de l'eau de la cascade. Ils mangèrent essentiellement des dattes et des figes.

Puis ils reprirent leur excursion. Alors que nos amoureux échangeaient sur le type de relations sociales qu'il faudrait instaurer entre les citoyens, le guide leur dit soudain :

– Rigarde li squelette di baleine.

Ils crurent n'avoir pas compris. Et pourtant, devant leurs yeux ébahis s'épalaient les restes magnifiques d'un énorme cétacé. Ils étaient dans la vallée des baleines, vestige d'un océan vieux de quarante millions d'années. Il y avait là les vestiges d'une ancienne mangrove et les dromadaires marchaient sur des restes de coquillages et de branches devenues roches de sable.

Morgane était absolument sidérée. Elle regarda son amoureux et sembla le remercier des yeux en lui délivrant un message d'adoration. Elle était sûre que Vincent savait parfaitement qu'ils viendraient là et qu'il l'avait fait exprès. Quel message voulait-il lui faire passer ?

Ils repiquèrent à partir de ce moment-là vers le lac de Fayoum pour entamer le retour vers l'hôtel. La promenade avait été absolument exceptionnelle. Morgane avait pris une multitude de photos 3D avec son appareil Tripolaroïd dernier cri.

– Tu m'expliqueras ?

– Tu vas comprendre toute seule lui répondit-il.

Le retour fut traditionnel et en fait ils longèrent le lac jusqu'à l'arrivée à l'hôtel. Vincent descendit lestement de sa monture. Cette fois, c'est Morgane qui dut être rattrapée par son amoureux qui la reçut dans ses bras puissants.

À moins qu'elle eut fait exprès, car à peine dans leur chambre, elle s'affala langoureusement sur le lit en prétendant avoir besoin d'un massage complet.

Vincent se connaissait et la connaissait. Il sut tout de suite comment cela se finirait et une fois de plus il ne se trompa pas. Cet intermède délicieux leur fit du bien, assez paradoxalement et ils firent ensuite honneur à leur dîner.

La soirée fut très agréable. Un spectacle de chants et de danses locales était proposé. Les touristes furent invités à participer et Morgane ondula comme une reine de Saba mettant les sens des hommes à rude épreuve.

Vincent, fier des regards envieux qu'ils lui lançaient, mit fin aux festivités très tard dans la nuit. Ils se retrouvèrent dans leur chambre pour une nuit réparatrice. Les amoureux pensaient qu'elle serait longue et douce, ils se trompaient.

Très tôt le matin, on vint tambouriner dans leur porte. Vincent alla ouvrir tout endormi et se retrouva devant un officier qui lui dit que ses devoirs le rappelaient au Caire.

Un hélicoptère les ramena au Palais gouvernemental où Morgane se retrouva seule rapidement. Vincent était parti à l'état-major. Elle appela Philippe du MPU et échangea longuement sur l'évolution de leur projet.

La troisième journée de refondation se passa ainsi en échanges visiophoniques. Morgane avait compris le message de la vallée des baleines. Le chemin serait rempli de surprises liées au passé, mais ils faudrait avancer malgré les vieux préjugés et l'Histoire.

Quand le soir arriva, Vincent rentra fourbu. Il réclama un apéritif que Morgane lui servi double avec des glaçons.

Ils descendirent ensuite dans le hall pour aller dîner tranquillement quand un officier s'approcha encore une fois de Vincent et lui glissa un mot à l'oreille.

Un début de soirée mitigé

Vincent devait passer voir immédiatement le Président de la République qui était arrivé dans l'après-midi.

– Bonjour monsieur le Président.

– Ah, commandant bonsoir.

– Heu... Capitaine seulement monsieur le Président.

– Je me trompe, vous avez raison. Mais pas comme vous le croyez. Le général en chef des opérations en Égypte vous a proposé ce matin pour le grade de commandant et cela a été accepté par le ministère.

– C'est une grande fierté pour moi. Je vous en remercie.

– Oh moi je n'y suis pour rien. Par contre, en tant que Président de la République, chef des armées, je vous nomme dès à présent colonel.

– Colonel ?

– Oui. Il ne serait pas crédible qu'un simple commandant représente la France dans les discussions qui vont s'engager demain. Je souhaite à ce propos vous voir longuement tout à l'heure, après le dîner que je dois passer avec le Président américain.

– Je suis à votre disposition monsieur le Président.

– Je vous enverrai chercher dès que je serai disponible.

– Bien monsieur le Président.

L'entretien était fini. Vincent sortit pour rejoindre Morgane. Entre temps, le chef de cabinet du Président lui avait remis ses nouveaux galons et il les avait donc quand il arriva dans le grand hall de réception où l'attendait la jeune femme. Elle remarqua tout de suite le changement.

– C'est quoi ça ? Tu as changé de grade ?

– Je viens d'être nommé colonel par le Président lui-même. Il m'attend ce soir dans son cabinet pour parler de la réunion de demain.

– Bon. Soupira-t-elle. Nous n'aurons pas notre soirée pour nous.

– Je me demande quand nous pourrons avoir une soirée bien à nous désormais. En attendant, je t'emmène dans un restaurant près du palais Manial.

– Pas trop loin d'ici ?

– Non. Près d'ici. Le palais Manial est en fait un ancien palais qui est aujourd'hui un musée. On m'a recommandé un restaurant dans la rue Mathaf el-Nil.

– Eh bien allons-y mon chéri.

Une voiture de service avec chauffeur et garde du corps les y emmena et ce fut un réel éblouissement. Le style franchement oriental du restaurant plut immédiatement au couple.

Le sol était couvert d'un large dallage en marbre blanc légèrement zébré d'ocre. Les murs s'ornaient de pots en cuivre, de cimenterres, de coutelas dorés sertis de pierres rutilantes. Ils s'ouvraient sur l'extérieur par des fenêtres à ogives dont les carreaux multicolores protégeaient l'intimité du lieu. Partout, des fleurs et des plantes donnaient

l'impression que l'on était dehors. Les papyrus aux longues feuilles filiformes soulignaient le jaune éclatant des clochettes jaunes de petits arbustes. Dans un coin de la salle un carré de bambous parapluie masquait l'accès aux cuisines.

Au milieu de la salle une fontaine ronde à trois niveaux laissait couler un filet d'eau qui clapotait discrètement dans les réceptacles sculptés. Des nymphéas roses au cœur jaune flottaient dans l'eau limpide. Des lustres dorés pendaient du plafond peint en bleu nuit où étincelaient des myriades de brillants représentant les étoiles du ciel nocturne.

Les serveurs les accueillirent avec l'amabilité naturelle légendaire du peuple égyptien et leur proposèrent une table légèrement en retrait où les amoureux purent discuter en toute discrétion. Ils demandèrent un repas typique et se laissèrent guider par le chef des serveurs. Ce qui leur fut présenté était excellent. Ils se régalerent du début à la fin sans même trop savoir ce qu'ils mangeaient.

Ils commencèrent en fait par une salade très fraîche d'aubergines grillées aux oignons rouges suivie d'un poulet Fattehet et en dessert d'un mahaliya parfumé à la fleur d'oranger. Le tout arrosé d'un excellent karkadeh et ils terminèrent par le thé noir "Chai".

Tout au long du repas une musique à peine perceptible les détendit et leur permit de discuter. Leur conversation roula sur leurs projets intimes et n'aborda jamais les dures préoccupations du moment.

Ils terminèrent et Vincent régla l'addition. Puis ils rentrèrent avec la même voiture qui les avait attendus. Le chauffeur et le garde du corps purent à leur tour aller dîner après les avoir déposés.

Lorsqu'ils sortirent du véhicule pour monter les quelques marches du perron, Vincent se retourna et crut apercevoir une ombre se cacher derrière un palmier le long de l'avenue.

Il n'en dit rien à Morgane, mais se promit d'être vigilant.

La nuit avec le Président

Après l'enchantement du restaurant, le retour au palais du gouverneur leur parut terne et maussade. Il était déjà assez tard mais le Président ne s'était pas encore manifesté.

Ils s'installèrent dans le hall de réception où un membre du consulat vint bientôt chercher Vincent. Morgane remonta dans leur appartement et attendit longtemps.

La discussion entre le Président, Vincent et le Ministre des Affaires étrangères conseillés par des généraux et des diplomates dura en effet quasiment quatre heures.

– Dites-moi Colonel, comment vous avez été mis en relation avec les aliens ?

– Ce ne sont pas des aliens mais des gens d'aspect humanoïde qui pourraient vivre quasiment inaperçus dans nos rues monsieur le Président.

– D'accord, d'accord répondit hâtivement le Président. Mais comment il se fait qu'ils s'adressent à vous plutôt qu'aux représentants des gouvernements par exemple.

– Ces gens-là, je parle des Lactéens, sont déjà venus sur notre Terre. Les géants de l'antiquité, ce sont eux. Les habitants d'Atlantide à l'ouest de la Norvège, ce sont eux. Les empereurs d'Amérique centrale, ce sont eux. Les premiers Pharaons, ce sont eux. Mais pas seulement.

– Vous plaisantez ? S'exclama un militaire.

– La plupart de nos grands savants ce sont eux aussi. Cela fait des milliers d'années qu'ils suivent notre évolution. Ils espèrent toujours que nous allons enfin sortir de notre animalité et arrêter de nous entretenir.

– Encore une fois, dites-nous comment ils vous ont contacté, insista le Président.

– Je suis l'un d'eux. En tout cas leur descendant.

Cette déclaration tomba dans un silence de plomb. Vincent laissa le silence durer quelques secondes pour que chacun ait le temps de bien assimiler ce qu'il venait de dire.

– Je suis l'un d'eux et je vais prendre le pouvoir en leur nom pour établir sur la Terre un nouvel ordre sociétal.

– Qu'est-ce que cette plaisanterie ? S'exclama le Ministre des Affaires étrangères.

– Ce n'est pas une plaisanterie et j'aurai besoin de vous pour instaurer cet ordre nouveau.

– Il n'en est absolument pas question se révolta un général.

– Mais enfin pour qui vous prenez vous déclara le Président.

Sans relever les propos, Vincent continua.

– J'aurai besoin de vous car il vaudrait mieux que notre pays soit l'un ou même le leader de ce changement fondamental.

– Il est hors de question que quoique que ce soit change et que ces gens-là prennent le pouvoir sur la Terre.

– Vous ne saisissez pas. Ces gens-là comme vous dites, n'ont pas fait tant de chemin pour nous laisser détruire notre

planète, déséquilibrer le système solaire et supprimer la marche de la vie intelligente dans notre univers.

Les hommes politiques en face de lui ainsi que les militaires ne comprenaient effectivement pas.

Vincent dut donc expliquer, convaincre un à un chacun des participants. Il savait à quoi chacun en face de lui pensait et cela lui donnait un immense avantage. Petit à petit, il arrivait à convaincre un par un ses opposants en lui mettant en avant les arguments qui l'intéressaient et il gagnait du terrain.

Il devait négocier pas à pas le rôle de chacun dans ce futur processus. Par moments, il faisait appel mentalement à Horaha Ker. Puis il repartait dans sa négociation. Il avait conscience qu'il ne fallait pas raconter et promettre n'importe quoi et Horaha lui servait par conséquent de garde-fou.

Il fut finalement décidé que la France serait le fer de lance et l'allié des Lactéens pour instaurer la nouvelle civilisation. Mais Vincent n'était pas dupe. Le Président français avait en tête de l'écartier le plus tôt possible pour prendre lui-même le pouvoir et diriger le monde à sa guise.

Il n'avait pas compris la philosophie de l'intervention des Lactéens et restait donc un allié dangereux pour Vincent.

La proposition des Dieux

La conférence

Le grand moment de la conférence arriva enfin et le Secrétaire Général de l'ONU prit la parole pour faire un rappel de la situation puis présenta Vincent qu'il nomma Illustre représentant des visiteurs du ciel.

Vincent entra immédiatement dans le vif du sujet:

"Mesdames et messieurs les délégués des peuples de la Terre, je m'adresse à vous aujourd'hui au nom des Lactéens. Comme vous le savez peut être, je suis Terrien descendant des Lactéens. C'est pourquoi ils m'ont choisi pour sauver notre planète.

"Car il s'agit bien de cela. Sauver notre planète.

"Et faire enfin partie du Conseil Supérieur de Laniakéa et de la Grande Confédération Galactique. Pour profiter des développements technologiques et sociaux des entités intelligentes de l'univers, et pour vivre enfin en paix.

"Ou disparaître purement et simplement.

"Aujourd'hui nous sommes au bord de l'extinction massive et définitive de la vie sur Terre à cause des guerres

terribles qui nous opposent les uns aux autres et à cause des armes que certains sont prêts à utiliser.

"Alors nos amis Lactéens m'ont chargé de mettre fin à tout cela. Aujourd'hui, je prends le pouvoir sur l'ensemble de la planète (un brouhaha immense se souleva dans l'assemblée).

"Laissez-moi poursuivre, mesdames et messieurs.

"Je prends le pouvoir mais vous restez en place car j'ai besoin de vous.

"J'ai besoin de vous pour installer sur Terre le mode de fonctionnement qui réussit partout ailleurs dans l'univers. Cela s'appelle le Programme socio-écol-omie. Le bien social alimenté par une économie basée sur le développement écologique. Un programme où chacun, de sa naissance à sa mort perçoit une indemnité suffisante pour assurer sa vie matérielle et qui peut améliorer ses revenus en travaillant.

"Un programme où..."

Vincent continua ainsi un moment à présenter les grandes lignes techniques et philosophiques du programme avant de revenir à la gouvernance elle-même.

"... Ainsi je dirigerai le monde avec en relais ceux d'entre vous qui voudront bien m'accompagner fidèlement et sincèrement. Notre intention sera d'amener la Terre à sa plénitude complète en deux ou trois générations.

"Je vous demande donc de prendre position dans les prochaines vingt-quatre heures et je vous laisse la parole."

Ce fut alors une cacophonie sans nom. Chacun voulait parler, certains pour s'offusquer, d'autres pour s'indigner, d'autres encore pour rejeter cette offre, très peu pour aller dans le sens de Vincent.

Le Secrétaire Général de l'ONU donna la parole à chaque pays, par ordre alphabétique. Certains refusèrent de donner un avis immédiat. Il y eut beaucoup de mouvements de délégués qui allaient discuter en petit comité pour échanger leurs points de vue entre eux. La séance durait depuis plus de quinze heures quand Vincent reçut un appel téléphonique angoissé de Morgane.

– Fais attention à toi. Dehors l'armée est en train de se déployer et les soldats font le vide autour de l'immeuble.

– Ok, merci mon amour. Prépare nos affaires, j'arrive dans quelques minutes et on s'échappe d'ici.

Il s'adressa alors mentalement à Horaha Ker qui lui confirma que les principaux chefs de gouvernements s'étaient éclipsés et qu'ils avaient dans leurs têtes des idées de sabotage de la conférence et de meurtre à son encontre.

– Où est passé notre Président demanda-t-il à un délégué Français ?

– Il est parti se restaurer. Il devrait revenir dans une demi-heure.

– Ah, très bien. Je vais faire pareil. Si vous avez faim, je vous ramène quelque chose ?

– Non merci. J'irai ensuite prendre un café.

Vincent put ainsi sortir de l'hémicycle sans problème et évacua l'immeuble en suivant les flèches et portes de secours pour ne pas être repéré par des services d'espionnage.

Arrivé dehors, il aperçut le cordon de militaires qui encerclait le bâtiment. Il s'approcha sans hésiter des gardes et s'adressant au sous-officier du groupe, il lui dit :

– C'est parfait, toutes les sorties sont fermées. Surtout faites attention à ce que personne ne rentre.

Et il passa le barrage. Le sous-officier salua ce colonel qu'il ne connaissait pas mais qui était forcément de leur côté vu l'ordre qu'il venait de lui donner.

Un peu plus loin, Vincent héla un taxi sur le boulevard et rejoignit Morgane au Palais. Ils s'enfuirent alors que les premiers tirs d'armes lourdes tombaient sur l'immeuble où se tenait la conférence.

Ils arrivèrent sans encombre à sortir de la ville et se firent déposer devant un hôtel d'une petite ville à quelques kilomètres du Caire.

Un petit vaistéroïde les attendait là. Ils s'y engouffrèrent et ce fut la fuite vers l'Europe.

Le temps des complots

- Avez-vous vu comment se comporte ce blanc bec ?
 - C'est inadmissible ! Que faites-vous donc monsieur le Président français ? Il s'agit de l'un de vos ressortissants après tout !
 - Il est beaucoup plus puissant que vous ne pensez.
 - Pour l'instant il ne représente que lui ! Nous n'avons eu aucun contact avec ces soit-disant extra-terrestres.
 - Je suis d'accord. Je crois que c'est un opportuniste qui veut devenir le maître du monde.
 - Il nous faut le supprimer. Et on verra bien ensuite.
 - C'est dangereux. Comment vont réagir les extra-terrestres ?
 - Si cette histoire est vraie, ils ne feront rien. Ils désigneront un autre délégué c'est tout. Leur force est une faiblesse, ils ne vont pas nous détruire puisqu'ils sont là pour nous sauver !
 - Très bien, je suis d'accord pour éliminer ce Vincent.
 - Moi aussi
 - Moi aussi
- Ce fut l'unanimité. Le sort de Vincent était scellé.
- Ils mirent au point plusieurs scénarios pour l'éliminer physiquement mais le Président français rechigna encore.

– Je crains qu'il ne devienne un héros martyr. Cela nous causerait vraiment des problèmes. J'ai un autre plan.

Et il expliqua que ses services de renseignements avaient eu vent d'une enquête tendant à accuser Vincent de tuerie en série. Il proposa donc de ressortir cette enquête et de dévaloriser Vincent aux yeux de tous avant de l'arrêter et de le faire condamner.

Mais le Président américain, sans ne rien dire à personne, avait déjà lancé ses ordres pour le bombardement de l'immeuble où se tenait la conférence. Ils conclurent donc que si cet attentat échouait, ils appliqueraient le plan du Président français.

– Si ce Vincent échappe au bombardement du palais, nous déclarerons que nous nous rallions à lui, dit l'américain. Cela nous donnera du temps pour la dernière opération anti alien.

Tout le monde se rallia à cette proposition.

L'attaque commença presque au même moment. Les tirs de roquette détruisirent une grande partie de l'immeuble. A l'intérieur ce fut la panique générale. Un incendie se déclara dans l'aile gauche tandis qu'une partie du toit s'effondrait sur les occupants.

C'est à ce moment-là, et seulement là, que des forces dites fidèles au régime attaquèrent celles qui étaient soi-disant "rebelles". Les "rebelles" se rendirent immédiatement, ne comprenant pas vraiment ce qu'il se passait, et le Président égyptien put alors regretter cette attaque "ignoble" menée par des séditionnaires venus de l'étranger.

Il se désola qu'il y ait eu de nombreuses victimes dont hélas, peut-être l'illustre Vincent et déclara trois jours de deuil national en mémoire des victimes innocentes.

La situation resta confuse quelques heures et l'on commença à rechercher parmi les victimes le corps de Vincent. Mais comme Morgane avait disparu du Palais du Gouvernement, les autorités comprirent vite ce qui s'était passé.

Il était trop tard. Vincent et Morgane arrivaient déjà à Paris.

Chez Morgane, Horaha Ker était installé confortablement dans le canapé. Il accueillit le couple avec un large sourire.

– Mes chers amis, je suis content que vous ayez pu échapper à ce triste attentat. Cela complique mes plans. Je parle de l'attitude des Présidents, pas de votre sauvegarde.

– Certes. Mais à présent les masques sont tombés.

– Oui, oui. Mais je crains que nous ne devions faire usage de nos forces militaires pour réduire ces dangereux hommes.

– Si vous permettez, nous connaissons bien les humains, l'armée, les dirigeants et les peuples. Nous avons réfléchi à une solution Morgane et moi.

– Je vous écoute.

Vincent expliqua donc son plan. Horaha posa beaucoup de questions. Finalement il donna son accord.

– Il reste néanmoins un détail important à régler Vincent.

– Lequel ?

– Celui de votre addiction au meurtre.

– Vous ne pouvez pas me guérir de cela ?

– Non. Je ne peux rien pour vous.

– Alors il faudra m'accepter comme je suis.

En attendant les Dieux

– Vous devrez organiser cela et faire en sorte que nul ne puisse savoir.

Morgane s'engagea à organiser leur vie de façon à ce que jamais personne ne soupçonne la réalité. Elle avait son idée.

Les interrogations de Nogarès

L'inspecteur Nogarès fut bien étonné quand Morgane se présenta au téléphone cet après-midi-là et ne put s'empêcher de le faire entendre.

– Vous ? Eh bien ça ! Je m'attendais à tout sauf à votre appel !

– Monsieur l'inspecteur, j'aimerais vous rencontrer en tête à tête pour vous parler de quelque chose de particulier.

– Et cela concerne quel domaine ?

– Vous. Vous, votre enquête, Vincent et votre carrière.

– Du chantage ?

– Oh non. Pas du tout. Vous verrez. Pouvez-vous venir me voir demain soir chez moi ?

– Non, pas chez vous. Vous êtes sous les feux des journalistes et je ne tiens pas à être photographié chez vous.

– Soit. Que proposez-vous ?

– Ici, au commissariat central.

– Ce que j'ai à vous dire est très confidentiel. Pourrions-nous parler sans risque ni pour vous ni pour moi ?

– Ne craignez rien. Nos murs sont protégés, nous avons des pièces protégées de toute interférence et nous ne serons pas enregistrés si c'est cela votre souci.

– Très bien. Vingt heures cela vous ira ?

– Parfait. Je vous attendrai. À demain.

– Bonne fin de journée.

Morgane était satisfaite, Vincent n'était pas très rassuré. Ils allaient jouer gros mais c'était nécessaire.

L'inspecteur Nogarès resta songeur après ce coup de téléphone pour le moins surprenant. Que signifiait donc cet appel ? Morgane avait-elle quelque chose à avouer à la justice ou au moins à la police ? Voulait-elle négocier les aveux de Vincent ? Allait-elle demander une indulgence ? Ou bien y avait-il autre chose derrière tout ça ?

Il se replongea dans toute cette affaire troublante jusqu'au dernier meurtre à Paris. Ce fameux meurtre non résolu encore qui venait innocenter Vincent. Qui pouvait être ce nouvel assassin ? Car il s'agissait de quelqu'un d'autre que Vincent. À l'époque, il avait fait saisir les vidéos nocturnes des environs mais n'avait pas reconnu Vincent. Il décida de les regarder à nouveau.

L'avenue était presque déserte ce soir de pluie. À part la prostituée qui tapinait dans l'embrasement d'un magasin. Il y eut deux hommes qui passèrent rapidement sans même jeter un œil au square.

Puis il vit arriver le clochard qui trainait sa carcasse de sa marche chaloupée. Il portait son sac d'affaires avec difficulté. Il pénétra dans le petit jardin et se dirigea vers un banc. C'est alors qu'une ombre surgit et le suivit. Quelques instants plus tard, l'ombre se faufila de l'autre côté de l'avenue et disparut de l'écran.

Nogarès repassa plusieurs fois la cassette. Puis il remarqua que presque personne n'était passé devant le square durant tout ce drame. Et il réalisa que c'était pareil avant, sauf

qu'avant, il y avait la fille dans l'embrasure du magasin. Et que pendant le drame, elle n'y était plus.

Avait-elle trouvé celui qu'elle cherchait ? Il repassa la cassette encore une fois. Il revit la fille repousser trois clients potentiels. Et puis il constata ce qui lui avait échappé depuis le début : la fille avait disparu de son abri aussitôt après l'arrivée du clochard.

Il comprit tout instantanément. Il cherchait un homme et n'avait pas du tout fait attention à la fille. Mais c'était la fille, l'assassin ! Ce n'était pas un homme pas très grand, c'était une fille de taille plutôt grande. Une fille grande comme Morgane. C'était Morgane l'assassin.

Elle avait tué pour innocenter Vincent sachant Nogarès à ses basques. Mais l'avait-elle fait sur ordre ? Il était trois heures du matin et il se promit d'approfondir cette question dans la soirée.

Après avoir réservé et préparé le bureau dans lequel il recevrait Morgane le lendemain, il rentra chez lui.

Mais il ne put fermer l'œil de la nuit.

Les élus des Dieux

Morgane se présenta au commissariat à l'heure dite. L'inspecteur Nogarès la reçut dans un bureau entièrement capitonné, sans fenêtre. Les murs étaient recouverts de tissus gris perle très apaisant, assortis au sol en lino légèrement plus foncé. Au milieu trônait un bureau très simple avec une chaise de chaque côté, en face à face.

– Dites-moi mademoiselle quel est l'objet réel de cet entretien que vous avez souhaité avoir avec moi ?

– Vincent et moi avons été choisis par les Dieux pour gouverner notre planète.

Devant cette énormité l'inspecteur ne sut quoi répondre. Le silence s'installait durablement. Morgane regardait Nogarès digérer cette nouvelle. Puis elle reprit la parole.

– Vincent est l'un d'eux. Enfin un descendant. Ils veulent nous aider à sauver la Terre.

– Je ne comprends pas bien mademoiselle.

– Vincent et moi avons pris le contrôle de l'ensemble des gouvernements de la Terre. Ils nous ont tous fait allégeance à l'heure qu'il est et les extra-terrestres du vaisteroïde nous protègent. Nous allons gouverner la planète pour y installer une paix internationale éternelle. Nous allons appliquer une politique sociale qui va éradiquer la pauvreté, rétablir l'équité entre les riches et les pauvres, relancer l'économie en développant l'écologie et en supprimant toute pollution.

– Vaste programme. Je viens en effet d'apprendre votre exploit à la radio. Mais vous croyez que vous allez réussir sans vous faire d'ennemis ?

– Bien sûr. Nous allons avoir des ennemis. Certains voudront nous tuer. Mais les Dieux comme les appellent le peuple seront là. Et vous aussi.

– Moi ?

– Oui, vous. Vincent et moi voulons que vous dirigiez la police gouvernementale et aussi plus particulièrement celle chargée de notre protection et de celle de notre palais.

– Avec tout ce que je sais sur vous deux ?

– Sur nous deux ?

– J'ai tout compris sur ce qui s'est passé à la Tour Saint Jacques.

– Alors vous savez que je suis prête à tout pour aider Vincent. Et savez-vous pourquoi ?

– Vous l'aimez.

– Je l'aime plus que ma vie en effet. Parce qu'il est vraiment exceptionnel. Parce qu'il me rassure, parce qu'il est tendre, parce qu'il est beau, fort, doux. Je l'aime parce que chaque jour qu'il passe avec moi est un jour de paradis. Mais ce ne serait pas suffisant.

– Ah. Et qu'y a-t-il d'autre alors ?

– Il y a le monde inspecteur. Il y a le monde.

– Le monde ?

– Oui. Le monde qu'il doit sauver. Ne pensez-vous pas qu'il y a assez de morts comme cela ? Assez de misère ? Assez de souffrances ? Assez de déséquilibres ?

– Oui bien sûr, mais...

– Mais c'est Vincent et tout s'arrête, ou les autres et tout continue. Pas pour très longtemps d'ailleurs. Plus du tout pour longtemps même. Si les Lactéens interviennent c'est qu'il est grand temps de stopper tout cela.

– Admettons. Mais pourquoi moi ?

– Justement parce que vous nous connaissez et que vous savez quel est le point faible de Vincent. Cela a commencé par hasard, continué par accident et puis ça lui est devenu indispensable.

– Alors il faut le mettre hors d'état de nuire.

– Et comme ça ce seront les autres qui continueront à gouverner la Terre et qui feront encore des milliers de morts par jour sur l'ensemble du globe.

– Mais comment faire ? Il faut bien enfermer Vincent sinon il tuera encore cinq ou six personnes par an.

– Combien contre combien ?

Nogarès comprit brusquement. Soit les "autres" comme disait Morgane avec les milliers de morts par jour, soit Vincent avec sa déviance mais qui ne faisait "que" cinq ou six morts par an. Le choix semblait simple. A priori.

Il prit le temps de réfléchir et reprit enfin le dialogue.

– Nous sommes partis pour discuter toute la nuit, mademoiselle.

– Eh bien, discutons, inspecteur. Discutons.

En route pour l'Élysée

Lorsque Morgane rentra chez elle, elle trouva Vincent en train de faire ses valises.

– Que fais-tu mon chéri ?

– Les valises. Pour l'instant nous allons habiter à l'Élysée. Le Président m'a dit que nous serons mieux protégés au palais présidentiel qu'ici.

– Bien. Super. Je fais mes valises aussi.

– Je m'inquiétais tu sais. Heureusement que tu m'appelais de temps à autre.

– La négo a été difficile. Nous l'avons bien choisi tu sais. Il est plus intelligent que nous ne pensions.

– Il a formulé des exigences ?

– Oui, mais pas pour en profiter lui. C'est plus pour la sécurité. Je te raconterai. Mais rien d'insurmontable.

Une heure après, ils sortaient pour monter dans une voiture officielle afin de rejoindre la rue du Faubourg Saint-Honoré.

Un officier en civil vint à leur rencontre tandis que la voiture garée juste en face démarrait. Tout à coup un coup de feu retentit, suivit immédiatement d'une courte rafale.

– Courez ! Courez vite à la voiture cria l'officier en sortant son arme.

Vincent prit la main de Morgane et la tira violemment. Il se précipita dans la voiture et attira sa compagne. Il ferma la porte et se coucha sur elle.

Les tirs continuaient dans la rue tandis que l'officier en civil se précipitait à l'avant de l'automobile qui démarra en trombe.

Une vitre explosa.

Vincent reçut les éclats de verre sur sa tête et ses mains. Morgane criait, le conducteur hurlait dans son micro à l'attention d'un quartier général sans doute. Le passager tirait vers un autre véhicule qui venait de les prendre en chasse.

Ils tournèrent vers le boulevard Richard Lenoir à droite en direction de la place de la République. Le chauffeur accélérait à fond, il avait actionné le gyrophare et la sirène de police.

La voiture suiveuse prit le virage serré tandis que quelqu'un, à son bord continuait de tirer. Il visait la lunette arrière qui éclata d'un coup.

Sur le trottoir d'en face, un homme s'écroula atteint en pleine tête et un enfant se mit à hurler.

Morgane se coucha à même le plancher. Vincent demanda une arme aux policiers. L'officier à côté du chauffeur lui glissa un magnum.

Leur voiture zigzaguait sur le boulevard au milieu des autres voitures, elle brûla un feu. Le pilote continuait de parler dans son micro et répondait à un interlocuteur invisible qui semblait le guider.

Arrivés place de la République, ils prirent le boulevard Saint Martin puis repiquèrent vers le boulevard Sébastopol, en remontant vers la gare de l'Est, toujours poursuivis par la voiture des terroristes.

Les balles fusai^{ent} de partout et touchaient parfois la carrosserie. Vincent continuait de riposter. Sur les trottoirs de la capitale, les gens affolés se jetaient à terre.

Au moment où la voiture officielle tournait à droite vers la rue de Turbigo, pour se diriger le long du forum des Halles rue Rambuteau, une jeune femme traversait la rue. Elle fut percutée une première fois par leur voiture, puis par celle des poursuivants.

Des policiers du commissariat de la rue Lescot toute proche firent feu à leur tour sur la voiture des assassins. L'un d'eux toucha un des passagers qui arrêta de tirer. Malheureusement, il tomba, touché à son tour.

Le conducteur de la voiture de Vincent se faufila à gauche rue du Louvre, et fonça ensuite sur sa droite vers le Palais-Royal.

Vincent avait déjà vidé son chargeur et le pare-brise des autres avait volé en éclat.

Ils remontèrent vers l'ancienne Bourse avant de s'engager sur les chapeaux de roue, à pleine vitesse, en un dérapage contrôlé qui les bouscula tous, vers la rue des Petits Champs.

Les terroristes réussirent à les suivre mais leur voiture cogna sur un autre véhicule qui s'était arrêté brusquement. L'embarquée leur fit perdre quelques mètres.

Le policier pilote vira brusquement à gauche pour s'engouffrer Place Vendôme. Vincent heurta sa tête contre la portière et retomba assommé sur Morgane. Elle commençait à suffoquer, coincée entre le siège arrière, le dossier du siège avant et Vincent qui pesait de tout son poids sur elle, quand elle perçut le coup de frein de leur voiture.

Le véhicule qui les pourchassait s'engouffra aussi dans la place et se retrouva alors face un double barrage de policiers qui se mirent à leur tirer dessus en un infernal bruit de tonnerre.

Le chauffeur, tué net, s'écroula sur son volant et la voiture alla percuter de plein fouet la colonne Vendôme qui commémore la bataille d'Austerlitz.

La poursuite était finie. L'officier qui était venu les chercher au pied de leur immeuble sortit de la voiture en se tenant la cuisse d'où s'échappait un flot de sang.

Vincent fut extrait par des policiers en tenue ainsi que Morgane, et ils furent immédiatement emmenés dans le hall de l'hôtel Ritz. Le pilote de leur voiture arriva très vite également.

Dehors c'était un vacarme assourdissant. Les sirènes de police se mêlaient à celles des ambulances qui arrivaient. Des ordres étaient criés de partout. Les clients huppés de l'hôtel se sauvaient, en hurlant, des salons du rez-de-chaussée.

Dans la voiture criblée de balles des assaillants, un corps respirait encore. Un homme s'avança pour le sortir de là, et se faisant, il lui injecta subrepticement un poison dans le sang. Apparemment le Président français avait finalement choisi la méthode forte. Quand les secours vinrent le mettre sur une civière, il était mort lui aussi. Ainsi, personne ne saurait qui étaient leurs commanditaires.

Le couple Vincent-Morgane fut dirigé vers l'Hôtel-Dieu tout proche pour y subir des examens. Vincent s'était réveillé, il semblait bien. Il n'était pas blessé. Morgane non plus même si elle était profondément choquée.

En attendant les Dieux

Après quelques heures passées en observation, ils rejoignirent le palais présidentiel sans souci.

L'attaque de leur véhicule avait fait quatre morts innocents. L'homme touché au début, la femme renversée près du Forum des Halles, un policier du commissariat de la rue Lescot et un automobiliste.

Les quatre assaillants étaient tous morts.

La réaction des peuples

Les médias du monde entier s'emparèrent vite de cet évènement gravissime et dans les minutes qui suivirent, avant même que Morgane et Vincent ne soient sortis de l'hôpital, tout le monde ne parlait plus que de cela.

Les interrogations allaient bon train. Les officiels gouvernementaux furent interrogés là-dessus.

Le Ministre de l'Intérieur français déclara à toute la presse réunie en conférence dans la cour du ministère place Beauvau :

– Nous allons diligenter une commission dans les meilleurs délais pour qu'elle examine en toute neutralité et impartialité les résultats de l'enquête que nous allons ouvrir dans les toutes prochaines heures.

– Monsieur le Ministre, sait-on déjà qui a commandité cet attentat ?

– L'enquête le dira et c'est à partir de là que nous pourrons convoquer cette commission spéciale.

– Mais comment les agresseurs savaient-ils que Morgane et Vincent allaient se déplacer ?

– Cela sera, nous l'espérons, révélé par l'enquête. Pour l'instant, le Président, moi-même et l'ensemble du gouvernement présentons nos condoléances aux familles des victimes.

– Monsieur le Ministre pouvez-vous nous dire où se trouvent actuellement le couple élu ?

– De quel couple parlez-vous ?

– Eh bien de Morgane et Vincent !

– Ils n'ont pas été élus que je sache. De quoi parlez-vous donc ? Ils ont les intermédiaires entre nos invités galactiques et nous, tout simplement.

– Mais tous les gouvernements leur ont fait allégeance monsieur le Ministre.

– Comme vous y allez ! Les gouvernements leur ont délégué des pouvoirs pour apaiser la tension internationale créée par l'arrivée des extraterrestres. Et cela provoque déjà des attentats. Il faudra peut-être revoir notre position.

– Vous voulez revenir sur ce qui a été décidé par les Présidents des nations après la tuerie du Caire ?

– Je n'ai pas dit cela. Il s'agit pour l'instant de protéger le couple Morgane-Vincent, et de prendre pour cela toutes les mesures qui viseront à les maintenir en vie.

– Et justement pouvez-vous nous dire où ils sont actuellement ?

– Certainement pas. Il y va de leur sécurité. Voilà ce que nous pouvons dire pour l'instant. Mesdames et messieurs, je vous remercie.

Et il remonta les quelques marches du perron avant de retourner dans ses bureaux.

Les journalistes du monde entier restèrent sur leur soif d'information et du coup, ils se mirent à tout imaginer. C'était à celui qui en disait le plus, qui citait ses sources bien

informées, qui donnait l'info la plus sensationnelle. En quelques heures, les peuples du monde entier furent suspendus à leurs télévisions, leurs radios et leurs journaux du soir.

Chacun sentait bien qu'on leur cachait des choses. Ne serait-ce que parce que les gouvernants de tous les pays fournissaient trop d'informations vagues pour noyer le poisson comme argumentaient les journalistes.

Très vite, des appels à la manifestation furent lancés un peu partout dans le monde. Dès le soir même des défilés spontanés des peuples défiaient les autorités, réclamant la vérité.

Pendant ce temps-là, Morgane et Vincent furent exfiltrés du Palais de l'Élysée par les Lactéens qui, eux, savaient parfaitement bien d'où étaient venus les ordres de l'attentat.

Les manifestations prirent un vilain tour dans certains pays dictatoriaux, comme on pouvait s'y attendre, mais aussi dans d'autres pays soi-disant démocrates où les dirigeants, opposition comprise, ne voulaient pas perdre leurs pouvoirs.

Toute la nuit, partout, les rues furent occupées. Certains bâtiments publics furent investis par de nombreux groupes de citoyens en colère. À l'aube, rien n'était réglé. Certaines armées commençaient même à investir les principales avenues avec leurs chars.

Les premiers massacres commencèrent avant midi. La nouvelle se répandit comme une trainée de poudre. Les peuples avaient décidé de ne plus se laisser faire.

Ils avaient choisi Vincent. Et cela, les gouvernants ne le leur pardonnèrent pas. Partout, ils firent tirer l'armée sur la foule. Partout il y eut des dizaines de morts. Partout on supplia les Dieux d'intervenir. Et partout les Dieux

apportèrent une réponse à l'appel des peuples. Vincent et les Dieux les avaient entendus. Vincent et les Dieux agirent avec force.

Les vaistéroïdes chasseurs surgirent du ciel et mirent en action leurs désintégrateurs. Ils visaient uniquement les centres de commandement, les palais présidentiels et les entrepôts de munitions.

En quelques heures, tout fut fini. Plus aucune force militaire quelconque n'existait sur Terre. Plus aucun gouvernant anti galactique n'avait survécu.

Vincent apparut alors sur les écrans télé du monde entier. Il était monté sur une estrade surélevée décorée aux couleurs de l'ONU. Son discours fut traduit instantanément en toutes les langues.

"Peuples de la Terre, vous me connaissez tous.

"Je suis Vincent.

"Je demande à tous ceux qui représentaient l'ordre militaire de se rendre immédiatement à la police de leur pays. Je demande à tous ceux qui ont des armes de guerre de les rendre à la police de leur pays.

"Je demande à tous ceux qui veulent continuer la résistance à l'Ordre des Dieux, de déposer les armes pour le bien de toute l'humanité.

"Je demande à tous ceux qui ont de la rancœur contre les anciens dirigeants de la Terre, de ne pas se venger. Je demande à tous d'agir dès à présent pour établir la paix dans le monde.

"Je demande à tous les combattants nationaux d'oublier leurs querelles et de fraterniser avec leurs ennemis d'hier.

"Je demande à toutes les femmes, je demande à tous les hommes d'oublier les querelles de voisinage, les jalousies de travail, les rancœurs familiales, toutes ces mauvaises idées qui rendent la vie instable.

"Je demande aux peuples de la Terre de s'unir pour former désormais une seule et unique nation dont nous allons, ensemble, redéfinir les contours dans un esprit d'égalité, de respect, de fraternité et de justice pour tous.

"Nos amis Lactéens qui viennent de si loin pour nous aider continueront à le faire sans jamais nous imposer autre chose que leur présence dans notre ciel, jusqu'à que nous ayons atteint un niveau de sagesse suffisamment élevé pour être à nouveau laissés seuls sans leur protection.

"Dans quelques années, oui, car cela ne se fera pas rapidement, nous aurons atteint ce niveau de sagesse. Dans quelques années, le peuple terrien aura définitivement sauvé sa planète. Alors nos amis lactéens repartiront vers leur propre patrie. »

Sa voix se mit alors à prendre de plus en plus de puissance au fur et à mesure qu'il avançait dans son discours.

"Moi, Vincent, je vais vous guider vers la réussite.

"Moi, Vincent, je vais vous accompagner tout au long du chemin. Et ensemble nous quitterons notre statut d'animaux belliqueux et farouches pour devenir le nouveau peuple de la galaxie.

"Moi, Vincent, je vous demande de m'aider à réussir cela car sans vous je ne suis rien.

"Moi, Vincent, je vous demande d'aimer notre planète.

"Moi, Vincent, je vous demande de m'aimer comme je vous aime.

"Moi, Vincent, je vous demande de vous aimer tous car vous êtes tous dignes d'être aimés. »

A partir de ce moment-là son timbre de voix prit une tonalité plus grave et plus emphatique.

"Moi, Vincent, je vous demande de construire un nouveau monde.

"Moi, Vincent, je vous demande de créer tous ensemble le nouvel Empire Galactique de Terraïa.

"Vive le peuple terrien,

"Vive la fraternité,

"Vive l'amour universel

"Vive l'Empire Galactique de Terraïa"

Et il termina ainsi son premier discours aux peuples, les bras levés vers le ciel, les mains largement ouvertes en signe d'amour et de paix.

Une liesse indescriptible s'empara des peuples. Ce fut la fête toute la nuit qui suivit et dès le lendemain, des milliers de gens se mirent à reconstruire les dégâts des combats.

Les pelles avaient remplacé les fusils.

Les soldats devenaient des bâtisseurs.

Les ennemis d'hier se regardaient en amis.

Morgane était aux anges, plus amoureuse que jamais de son Vincent.

Nogarès quant à lui, avait aussi fait son choix. Il se mit à dresser le portrait-robot d'une victime idéale pour, le moment venu, satisfaire son nouveau maître, Vincent.

Horaha Ker le convoqua avec Morgane dès le lendemain de cette attaque et les reçut dans son vaisseau spatial.

– Il faut que vous deveniez le chef incontestable de toute l'humanité. Pour cela vous devez être accepté par tous lors d'une remise de pouvoirs grandiose devant tous les peuples de la Terre.

Morgane intervint avec finesse:

– Le seul moyen, c'est que les nouveaux dirigeants prêtent serment d'allégeance à Vincent, comme on le faisait dans le temps à un Empereur, devant le Pape.

– Très bonne idée. Je remplacerai le Pape puisque les peuples nous prennent pour des Dieux et je vous sacrerai Empereur de Terraïa. Les gouverneurs d'états devront vous prêter serment. Nous organiserons cela pour dans soixante jours. Transmettez partout la nouvelle.

Et il fut fait ainsi. Ce fut grandiose. Morgane fut elle aussi couronnée. La fête fut mondiale et l'on s'en souvient encore.

Les Lactéens invités en profitèrent pour laisser, incognito, sur notre belle planète plusieurs de leurs représentants qui s'insinuèrent dans les instances de gouvernance. Ils protégeaient ainsi le tout nouveau système administratif, sociétal, économique et militaire.

"Voilà, chers auditeurs, conclut le narrateur. C'est comme cela que Vincent est devenu le premier Empereur Galactique de Terraïa.

"Vincent est resté notre empereur bien aimé pendant toutes ces années de refondation. Il a réussi sa mission. Il a fait de notre planète un exemple pour la galaxie. Il a fait de notre planète le nouveau guide de la galaxie. Il a fait de notre planète le phare de l'univers tout entier.

"Et à présent que Vincent a rejoint Morgane dans les étoiles, nous devons continuer leur œuvre. Peut-être reviendront-ils un jour, ne sont-ils pas devenus des Dieux ?

"Nous les attendrons en leur dédiant nos prières et nos temples."

Un immense psaume s'éleva alors vers le ciel à la gloire de Vincent. Certains participants serraient dans leurs mains enfiévrées le symbole d'une pyramide.

Fin

